

# LABAROCHE



**50ème ANNIVERSAIRE  
DE LA LIBERATION**

**4 FEVRIER 1945  
58 JOURS DE COMBATS**

Les cassettes vidéo concernant :

- les témoignages d'habitants de Labaroche  
et du Libérateur M. BARRIELE,
- les cérémonies commémoratives du 4 février

peuvent être commandées à la Mairie de Labaroche.

Directeur de la publication :  
M. Gérard KLINKLIN, Maire

Directeur de la rédaction :  
M. Fernand PIERRE, M. Jean-François MILLION  
et les membres de l'Académie Patoise de Labaroche.

Il a été tiré de cet ouvrage 500 exemplaires

Achévé d'imprimer en mai 1995  
à La Petite Imprimerie - 68340 RIQUEWIHR

Dépot Légal N°9551

Hon à la Société d'Histoire  
en souvenir de mon village  
de Labaroche  
Gaby Gaumann.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON  
DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBÈY

**LABAROCHÉ**

**50ème ANNIVERSAIRE DE**

**LA LIBÉRATION**

**4 FEVRIER 1945**

**58 JOURS DE COMBATS**

# SOMMAIRE

Avant propos	p. 7
Histoire de l'occupation et de la libération de Labaroche - Joseph Dechrisme	p. 9
Liste des incorporés de force	p. 22
Victimes civiles et victimes engagées dans l'armée française	p. 23
Décision de changement de nom	p. 24
Avis de recherche envers les déserteurs	p. 25
Propagande hitlérienne	p. 40
Décision d'attribution de la Croix de Guerre à Labaroche	p. 44
Témoignages des gens de Labaroche	p. 45
Le Chêne - Mme Marie Ancel	p. 47
Henzell - Mme Germaine Balthazard - Bader	p. 48
Les Coreaux - Mme Suzanne Munier-Boiziau	p. 52
Témoignage de Gaby et Paul Dechristé	p. 55
Témoignage de M. Jean Pierre Demangeat	p. 56
Le Chêne - Mme Marie Gérard	p. 58
Témoignage de Mme Liliane Grivel - Voinson	p. 60
Henzell - Mme Joséphine Jehin - Humbrecht	p. 62
Les Christés - Mme Léonie Marchand	p. 64
La Place - M. Marcel Million	p. 65
Témoignage de Mme Maria Thomann - Minoux	p. 71
La Chapelle - Mme Thérèse Muller - Parmentier	p. 76
La Goutte - Cécile Munier et Jean Michel Claudepierre	p. 77
Les Mulles - Mme Cécile Munier	p. 80
Témoignage de M. Joseph Munier	p. 82
Derrière la Roche - M. René Munier	p. 85
Moreyfontaine - M. Camille Parmentier	p. 86

La Bassette - M. Emile Parmentier	p. 89
La Place - Mme Hélène Parmentier	p. 91
Giragoutte - Mme Thérèse Million et René Parmentier	p. 97
Les Granges - Mme Germaine Pierre	p. 98
Témoignage de Mme Germaine Eitel née Pierré	p. 102
Tentative de retour à Labaroche - M. Paul Jules Pierré	p. 107
Les Cottis - Mme Hélène Preiss	p. 109
Historique de la classe 1928 - M. Henri Riette	p. 111
Mon engagement - M. Joseph Scandella	p. 116
Mémoire de guerre - M. Jean Marie Simon	p. 118
Témoignage de Mme Monique Van Asshe - Balthazard	p. 122
La Rochure	
M. Auguste Vilmain et Mme Prud'homme-Vilmain Madeleine	p. 124
L'histoire de l'incorporation de deux frères de Labaroche	p. 127
Le monument du 152��me Régiment d'Infanterie de la Croix de Wihr	p. 134
Le front des combats	p. 135
Récits des libérateurs	p. 137
Petit Busset - peloton Lefebvre du 2��me escadron Dorence	p. 139
Journal de marche du 2e escadron du 1er Cuirassiers du capitaine Lefebvre	p. 142
Solard Jean	p. 144
Bataille du Cras - Capitaine Lips	p. 145
Sergent Dussault	p. 147
Peloton Morlet - Journal de marche	p. 154
Sahraoui - sous lieutenant	p. 156
Commémoration du 4 février 1995	p. 157
Allocution prononcée par le maire M. Klinklin	p. 169
Préparation de la commémoration	p. 164
Cérémonie et exposition du 4 février 1995	p. 165
Anecdote , souvenirs	p. 171

# AVANT PROPOS

Labaroche, à l'occasion de la Commémoration du 50ème Anniversaire de la Libération de l'Alsace n'a guère eu les honneurs des médias.

C'est comme si cette commune n'avait pas existé.

De nombreuses personnes ont éprouvé un sentiment d'injustice, après tout ce qu'elles avaient subi. Pourquoi cet oubli ?

Le nom de Labaroche n'est que très rarement cité, voire pas du tout, dans les communiqués. On parlera de la Chapelle, du Cras, de la Place, de Faîte, c'est-à-dire des lieux-dits, de cotes.

Ce phénomène est dû à l'éparpillement de Labaroche et les combattants se repèrent sur des cartes d'état-major.

D'autre part, à la Libération, il n'y avait pratiquement plus personne pour accueillir les Libérateurs. Les habitants s'étaient réfugiés vers les communes déjà libérées du Canton, les autres avaient été évacuées vers la Vallée de Munster et les Vosges.

Pas de photos de la Libération comme on peut en voir dans d'autres villages. La seule photo prise pendant les événements est celle de l'Eglise Saint-Michel, en feu.

Les recherches effectuées à la photothèque et à la cinémathèque des Armées, à IVRY, n'ont donné aucun résultat.

Les photos exposées ont toutes été prises après la guerre, beaucoup par les services du Ministère de la reconstruction et de l'urbanisme (MRU). Certaines, ont été mises à disposition par des gens de Labaroche.

La forêt du Cras a brûlé au cours du mois de mai 1945. Nous ne possédons aucune photo de cet incendie. La presse de l'époque n'en fait également aucune mention.

Il faut aussi rappeler que les archives de cette époque sont rares.

La Mairie, installée dans l'immeuble ORY, fut détruite lors des bombardements et beaucoup de documents disparurent. Certains purent être récupérés et firent, par la suite, l'objet d'un classement sommaire.

## COMMEMORER

C'est l'occasion de ne pas oublier, c'est se recueillir, se souvenir des morts, des souffrances, des angoisses de ces femmes et de ces hommes broyés, anéantis par d'autres hommes qui avaient oublié le sens de l'humanité.

C'est aussi transmettre le message de ces femmes et de ces hommes.

C'est rendre hommage à ceux qui donnèrent leur vie, qui furent blessés dans leur chair, à nos Libérateurs.

C'est aussi redonner un sens aux mots : courage, volonté, humilité, solidarité, tolérance, charité, si galvaudés de nos jours.

C'est aussi rappeler à ceux qui passent devant les monuments aux morts que derrière ces noms il y avait une femme, un homme, un père, une sœur, un fils, une fille, une famille.

Beaucoup de personnes ayant vécu ces événements se sont tues. Certaines par pudeur, d'autres parce qu'elles ne sont pas écoutées. Alors, on s'enferme dans le silence.

Il n'y a pas d'avenir sans mémoire. Pour regarder au loin il faut savoir d'où l'on vient et pour voir juste le présent il faut allier le passé à l'avenir

Il faut fixer la mémoire au moment précis où Labaroche passait de l'oppression à la Liberté.

Ce moment-là, pour Labaroche, c'était il y a 50 ans.

LE COMITE DE REDACTION

**HISTOIRE DE L'OCCUPATION  
ET DE LA LIBERATION  
DE LABAROCHE**



## **I. LA GUERRE DU 3 SEPTEMBRE 1939 au 10 MAI 1940**

### **(La drôle de guerre)**

La mobilisation s'est effectuée d'une façon normale. Notre commune n'a pas été évacuée et n'a servi de refuge qu'à quelques familles provenant de régions évacuées des bords du Rhin.

## **II. LES ÉVÉNEMENTS DE MAI ET JUIN 1940**

### **L'INVASION**

Au moment de l'avance allemande, les hommes valides, (jusqu'à 55 ans) touchés par l'ordre donné par la Préfecture, étaient partis qui à pied qui à bicyclette, d'autres en automobiles pour rejoindre les centres de rassemblement qui leurs avaient été désignés. Ceux qui étaient partis avec des moyens de locomotion peu rapides ne purent aller que jusqu'à Gérardmer ou même durent rebrousser chemin déjà depuis les Lacs en raison de l'avance allemande.

Ceux qui étaient partis en automobiles furent bloqués pendant plusieurs mois dans les départements de l'intérieur de la France.

Lorsque les troupes allemandes eurent passé le Rhin, on entendit assez vite le grondement du canon en plaine, notamment dans la région de Kaysersberg. Le retrait du gros des troupes se fit par la route du Linge. Vers la Chapelle on n'a vu que 2 ou 3 petits groupes de fantassins de 6 à 10 hommes chacun, qui venaient de Kaysersberg, d'où ils avaient abandonné leurs positions dans la montagne.

Un groupe, composé de 2 jeunes lieutenants et de 5 ou 6 hommes qui transportaient un blessé dans une toile de tente, demandèrent une auto à la Chapelle pour les conduire vers le Wettstein, qui était leur point de ralliement.

Ils réquisitionnèrent la voiture de M. Camille Olry, de la Place, qui venait des Trois-Epis, par la route. Celui-ci dut les conduire au Wettstein.

Les premiers Allemands que nous avons vu à la poursuite des Français furent deux hommes armés de mitraillettes montés dans un sidecars. Ils descendirent de leur véhicule sur le plateau de la Chapelle, inspectèrent les environs, puis, n'ayant rien constaté d'anormal, se retirèrent par la route d'Ammerschwihl d'où ils étaient venus.

Nous fûmes alors quelques jours sans voir qui que ce fût.

## **III. L'OCCUPATION MILITAIRE EN JUIN 1940**

Un beau jour arriva un soldat, apparemment un gendarme de la police militaire (Feldgendarm)<sup>1</sup> car il portait une plaque sur la poitrine. Celui-ci demanda (à la Mairie) de faire enlever immédiatement les tableaux qui portaient les noms de la localité et qui se trouvaient à la Basse-Baroche, à l'Étang et à la Rochette, et de les faire remplacer immédiatement par des pancartes avec le nom allemand de "ZELL".

Des prisonniers français en fuite furent hébergés par les habitants de la commune. Ils furent munis, dans la mesure du possible, d'effets civils et dirigés vers la frontière.

1. gendarmerie aux armées. Dans l'armée française, la gendarmerie aux armées s'appelait la prévôté.

#### IV. RETOUR DES ALSACIENS MOBILISES

Tous les Alsaciens de la commune faits prisonniers par les Allemands sont rentrés après l'occupation. Seul, le jeune Prud'homme Ernest, de la Basse Baroche, fils de J. Pierre, séminariste, est resté prisonnier, sans doute pour refus de prendre certains engagements.

#### V. LES DEBUTS DE L'ADMINISTRATION CIVILE

Les premiers fonctionnaires allemands qui sont arrivés dans la Commune se sont adressés à M. Raffner, instituteur à la Chapelle, qui représentait "L'ELSASSICHER HILFSDIENST"<sup>1</sup>. Il s'agissait généralement de "Politische Leiter", "Sicherheitsdienst", etc...

Un beau jour s'amena un ventru "Kreisamtsleiter für Kommunalpolitik"<sup>2</sup>. Il révoqua le Maire, M. Jules Prud'homme.

Le secrétaire de mairie (M. Joseph Dechristé) et l'appariteur (M. Camille Parmentier) furent maintenus à leurs postes.

Bien entendu l'ancien conseil municipal cessa de fonctionner. Il fut remplacé par un nouveau conseil composé de 4 membres.

Le registre des délibérations faisant mention de ces faits ayant été détruit dans l'incendie de l'école de la Chapelle où il avait été transporté avec d'autres archives, il n'est pas possible de donner des dates exactes à ce sujet.

Dès le début de l'occupation on chercha à organiser le Parti. C'était un instituteur qui était chargé de cette organisation.

Des réunions de propagande furent organisées sur le thème "Die grosse Wende"<sup>3</sup> au cours desquelles des discoureurs officiels, membres du Parti venant de Bade, cherchèrent à convaincre la population qu'elle était désormais rattachée au "Grand Reich" pour MILLE ANS.

La population la plus en vue recevait généralement une invitation écrite de participer à ces réunions. La non-fréquentation de celles-ci risquait d'attirer les foudres des hommes du Parti sur les réfractaires. Elles étaient de ce fait toujours fréquentées par un certain nombre de personnes.

Sauf quelques rares fanatiques acquis au nouveau régime, on voyait bien que les auditeurs restaient plutôt froids aussi bien aux promesses qu'aux menaces que contenaient régulièrement ces discours. La preuve le Kreisleiter (Baumann) qui disait un soir à ses auditeurs à la fin d'une réunion où il n'avait pas obtenu le succès escompté : "Je suis habitué, ici à "Zell", à ne pas récolter beaucoup d'applaudissements, mais chez nous il est d'usage après chaque réunion d'honorer la personne du "Führer" par le "Sieg Heil" habituel".

J'exige donc de chacun de vous de dire avec moi un énergique "Sieg Heil".

L'instituteur allemand de la Chapelle (Herr Pahl) rouspétait aussi à la fin des réunions qu'il organisait comme "Organisations leiter"<sup>4</sup> local de ce que le salut à Hitler, à la fin des réunions, n'était pas, à son gré, assez enthousiaste. Il lui arrivait de faire recommencer son auditoire. "Et si vous ne voulez pas le faire, disait-il, vous devrez en supporter les conséquences".

1. le service de secours alsacien
2. il s'agissait de responsables politiques ou de membres des services de sécurité etc...
3. le grand changement
4. le responsable de l'organisation

Comme nous en avons déjà fait mention, les occupants ont cherché à faire de la propagande par tous les moyens et notamment par des affiches de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs. Citons notamment les affiches "Der Führer hat immer Recht"1 "Weg mit dem welschen Plunder"2, "Mit unseren Fahnen ist der Sieg"3, etc...

## VI. LA PROPAGANDE ANTI - FRANCAISE

Plus des trois quarts de la population a dû changer leurs noms français en un nom germanique.

"ANCEL" était devenu	"Ansel"
"BALHAZARD"	"Balthasar"
"BATOT"	"Badolt"
"CLAUDEPIERRE"	"Cladpeter"
"DIDIEREJEAN"	"Diederhans"
"DEMANGEAT"	"Demansch"
"DECHRISTE"	"Christen"
"GERARD"	"Gehard"
"JACQUAT"	"Jakob"
"LABARRE"	"Laber"
"MARCHAND"	"Marschang"
"MINOUX"	"Miener"
"MUNIER"	"Muhner"
"PARMENTIER"	"Parmenter"
"PERRIN"	"Perring"
"PETITDEMANGE"	"Petmunsch"
"PETITGENEZ"	"Petisch"
"PIERRE"	"Peter"
"PIERRAT"	"Petermann"
"PRUD'HOMME"	"Pruttmann"
"RIETTE"	"Rieth"
"TOUSSAINT"	"Tussing"
"VILMAIN"	"Vilmann"
"VOINSON"	"Vonsohn"
"GRANDIDIER"	"Grossdiedel"
etc...	

Comme la plupart des monuments en Alsace qui avaient un caractère français, le monument du 15-2 au Hohnack, érigé après la guerre de 1914/18 pour commémorer les héros qui avaient trouvé la mort lors d'une bataille dans cette région, dut être détruit. Il fut pris toutes les précautions possibles pour l'abîmer le moins possible. Il fut coupé en trois morceaux dans le sens de l'horizontal et enterré sur place.

Après la débâcle allemande, il fut remis en place grâce au concours dévoué de quelques habitants de la commune.

1. le Führer a toujours raison
2. débarrassons-nous du bric à brac français
3. la victoire est avec nos drapeaux

Les statues des saints d'origine française furent aussi bannies des églises. La gendarmerie allemande fit plusieurs fois des incursions à l'église de la Basse - Baroche pour s'assurer qu'il n'y en avait pas. Comme ils ne paraissaient pas avoir grande connaissance en la matière, et que le secrétaire de mairie qui était chargé de les accompagner s'est bien gardé de leur faire remarquer, ils n'ont jamais constaté qu'il existait près de la tribune, dans la nef, une belle statue du Saint Curé d'Ars.

Au cimetière toutes les couronnes artificielles et autres objets d'ornement non naturels durent être enlevés. On n'y toléra plus que des couronnes et des fleurs naturelles.

La langue française et même le patois étaient interdits en public. Dans les auberges on avait dû apposer une pancarte avec la mention "Hier wird nur deutsch gesprochen". La population ne fit bien entendu que peu de cas de cette interdiction.

A l'occasion de réunions de propagande on avertissait la population qu'elle avait un délai de 8 ans pour apprendre la langue allemande. Ceux qui ne pourront pas s'exprimer en allemand après cette période d'attente ajoutait-on, auront à en supporter les conséquences.

## VII. LES EXPULSIONS ET LES TRANSPLANTATIONS

Au moment du grand "nettoyage" qui fut opéré en Alsace, 19 personnes furent expulsées le 19 décembre 1940, en pleine neige.

Ce furent :

- M. le Curé Burgstahler,
- Mlle Parmentier Mathilde, Basse Baroche
- Mlle Nagel, Chapelle
- M. Blaise Théodore, Faîte, avec ses deux enfants Fernand et Madeleine,
- M. Gérard Xavier, du Cras,
- M. Prud'homme Jean Baptiste de la Basse Baroche avec son épouse et ses deux enfants (écoliers)
- M. Balthazard Justin Fils, de la Basse Baroche et son épouse, née Minoux avec leurs deux enfants d'âge scolaire,
- Mlle Grandidier Georgette, de la Basse Baroche
- M. Barbot de la Basse Baroche et son épouse, née Pouivet
- M. Parmentier Jules, de la Basse Baroche.

Le mobilier des personnes expulsées fut vendu après leur départ.

M. Xavier Gérard, nommé plus haut, s'est fait prendre par les gardes - frontières au Col du Bonhomme au moment où il essayait de rentrer chez lui. Il fut envoyé à Schirmeck (camp de concentration) où il séjourna pendant plusieurs mois. Ce n'est que sur l'intervention de M. Zielinger, garde forestier, qu'il fut remis en liberté.

Le garde forestier M. Adam, qui habitait à la Basse Baroche fut aussi interné à Schirmeck pendant plusieurs mois pour avoir fait passer la frontière suisse à des jeunes gens qui devaient aller à la Wehrmacht. Le jeune Albert Dechristé, engagé plus tard dans l'armée française où il est mort des suites de maladie, fut un des jeunes gens que M. Adam avait fait passer quand il fut pris par la Gestapo. Plusieurs autres personnes, notamment M. Camille Olry, qui habitait alors aux Trois-Epis, Mme Veuve Eugène Girard, née Françoise Olry, du Gros Gazon et son frère

1. ici on ne parle que l'allemand

Joseph furent enfermées à la prison de Colmar pendant plusieurs mois. Ces personnes étaient soupçonnées d'avoir fait passer des prisonniers et d'avoir caché un réfractaire à la Wehrmacht.

MM. Ernest Marchand et J. Baptiste Michel furent enfermés, le premier à Schirmeck et le second à la prison de Colmar pour avoir tenu des propos injurieux envers le régime.

M. Marcellin Florence, de Giragoutte et son épouse furent aussi victimes de ce régime de terreur. Ils furent expulsés en Allemagne où ils y restèrent quelques mois parce que leur neveu, André Minoux, qu'ils avaient élevé, était réfractaire à la Wehrmacht.

Enfin Mme Charles Marchand, de la Rochette, et Mme Adam, femme du garde forestier de la Basse Baroche auraient dû subir le même sort en 1944.

Elles y ont échappé de la façon suivante :

Un matin, vers 8 heures, un gendarme qui était stationné à Turckheim, s'amena à la Mairie et après avoir attendu un bon moment sans parler du but de sa visite demanda si d'autres gendarmes ne s'étaient pas déjà présentés ce matin-là à la Mairie. Sur la réponse négative qu'il reçut il se décida à consulter son capitaine à Colmar.

Par la conversation qui s'ensuivit, le secrétaire de mairie comprit que l'individu s'était trompé et venait un jour trop tôt. Il en profita pour faire avertir discrètement la population d'avoir à se tenir sur ses gardes le lendemain. On ignorait à ce moment quel devait être le but de cette visite. Ça pouvait être un contrôle du bétail aussi bien qu'une mesure de coercition prise contre les habitants (ou au moins certains d'entre eux).

Bien entendu, lorsque les gendarmes arrivèrent le lendemain au nombre de 3 et un civil, les oiseaux qui n'avaient pas la conscience tranquille s'étaient envolés et ils durent regagner leurs cantonnements sans avoir pu remplir leur mission.

Mentionnons ici que la famille Simon de la Place, était au courant de ce qui attendait leur fille Jeanne du fait que son mari était réfractaire à la Wehrmacht pour en avoir été avertie par M. l'abbé Oberlechner, de la paroisse de Ste Marie à Colmar, qui lui-même arrivait à se faire renseigner sur ce qui se passait dans les bureaux de la Gestapo de Colmar.

N'oublions pas de mentionner aussi les instituteurs Dolisi, Heim, Prud'homme et l'institutrice Mlle Cécile Kueny native de Fessenheim qui préférèrent gagner la partie de la France non occupée plutôt que de signer des engagements qui allaient à l'encontre de leurs sentiments patriotiques.

## VIII. L'ORGANISATION DU PARTI DANS LE HAUT-RHIN

Dès le début de l'occupation on a instauré dans la commune le Parti avec la plupart de ses ramifications : SA, NSV, NSKK, NS Frauenschaft <sup>1</sup>, etc... Six habitants alsaciens furent membres du Parti. Une quinzaine furent dotés de l'uniforme kaki. Ce furent notamment l'Ortsgruppenleiter, l'Ortsamtsleiter, l'Ausbildungsleiter, les Zellenleiter, une partie des Blockleiter <sup>2</sup>, etc...(tous dirigeants locaux du parti nazi).

1. SA : section d'assaut - NSV : fédération nazie - NSKK : corps motorisé nazi - NS Frauenschaft : association nazie de femmes

2. Ortsgruppenleiter : dirigeant de groupe local - Ortsamtsleiter : dirigeant administratif local - Ausbildungsleiter : responsable de la formation et de l'instruction - Zellenleiter : dirigeant d'une cellule - Blockleiter : dirigeant d'ensemble d'immeubles

A chaque manifestation d'importance (Kreistag<sup>1</sup> qui se tenait à Ribeauvillé) etc... le groupe local devait envoyer un contingent des membres susmentionnés à ces manifestations.

La NSV (Nationalsozialistische Volkswohlfahrt)<sup>2</sup> organisait tous les mois une quête au profit des pauvres.

## IX. MESURE DE GERMANISATION

La société de tir de Labaroche fut dissoute. Son petit avoir à la caisse de dépôts et de prêts de Labaroche (15,40 mark) fut confisqué au profit des SA d'Alsace.

Les autorités occupantes ont conféré la nationalité allemande à 90 personnes (bien entendu sans leur demander leur avis) réparties comme suit :

- Incorporés dans la Wehrmacht ou susceptible de l'être	55
- Ascendants de fils tués à la guerre 1914/18	9
- Blessés de guerre 1914/18	15
- Membres du Parti	6
- Autres (environ)	5

Les plus jeunes classes ont été appelées à la "Wehrmacht" ou à "l'Arbeitsdienst"<sup>3</sup>. Furent appelés aussi à l'Arbeitsdienst 6 jeunes filles à savoir : Gullung A. Marie, Million Yolande, Munier Marie du Léman, Perrin Monique, Grandidier Elisabeth, Olry Cécile.

## X. L'ECOLE ALLEMANDE

Nous avons déjà signalé que 2 instituteurs et une institutrice en fonction avaient demandé de rejoindre la zone libre, ce qui leur fut accordé par les autorités occupantes. Ils furent remplacés par des instituteurs allemands (Badois).

L'instituteur qui fonctionna à l'école de l'Eglise (garçons) s'appelait Keim Willi, l'institutrice à l'école de filles (Eglise) s'appelait Anni Brecht, l'instituteur à l'école mixte de la Chapelle (1ère classe) s'appelait Albert Pahl.

M. Raffner, directeur d'école à la Chapelle dut aller en stage en Bade (Pforzheim) alors que son épouse, Mme Raffner, put rester à son poste à l'école de la Chapelle pendant toute la guerre.

Le mobilier scolaire (notamment les bancs) pourtant en bon état avec des montures en fer, fut remplacé apparemment pour enlever aux enfants des écoles tout souvenir qui aurait pu leur faire avoir la nostalgie de la France.

## XI. LA VIE CULTURELLE

Les Allemands ont aussi fondé une bibliothèque communale. Elle se composait de plus de 400 volumes, tous très bien reliés. Ils ont même fourni une armoire bibliothèque avec porte à glissière. Ce meuble ainsi que tous les volumes ont été détruits lors de l'incendie de l'école de la Chapelle où elle se trouvait.

Elle était tenue par l'instituteur allemand Pahl, déjà mentionné, mais elle n'a à peu près pas fonctionné. Des séances cinématographiques de propagandes furent également données périodiquement par un cinéma ambulant.

1. Kreis = arrondissement - Kreistag = la journée de l'arrondissement

2. l'œuvre de bienfaisance nazie

3. service du travail

La "Deutsch Arbeitsfront" <sup>1</sup> (DAF) et la KDF (Kraft durch Freude) <sup>2</sup> furent introduites, mais ne fonctionnèrent que d'une manière irrégulière.

## **XII. L'AGRICULTURE**

En ce qui concerne la chasse communale, les Allemands firent du territoire communal deux lots, un lot au nord limité par la route Ammerschwihr/Orbey, comprenant tout le territoire des communes d'Orbey et de Lapoutroie qui se trouvent au sud de la route Kaysersberg/Orbey/Tannach, le deuxième lot au sud de la route Ammerschwihr/Tannach et du Vallon du Bois-le-Sire jusqu'à la Haute-Fontaine.

Par contre les terrains de notre commune qui sont situés au sud de la route du Linge depuis le Grand-Honnack faisaient partie des lots de chasse limitrophes de ces terrains (Walbach et Wihr-au-Val).

Le prix de location du 1er lot qui comprenait 1124 ha dont 595 ha de Labaroche, 354 ha d'Orbey et 175 ha de Lapoutroie a été loué à l'ancien locataire de la chasse de Labaroche pour le prix de 56 RM par an. Le second lot, d'une contenance de 820 ha a été loué à M. Dechrisme Albert pour la somme de 40 RM. Le prix de location pour les 1327 ha que comprend le territoire de la commune avait été de 310 fr en 1937. Le locataire avait été le même M. Simon susmentionné avec comme colocataire ses fils et les frères Dechrisme.

## **XIII. LA VIE COMMUNALE**

Notre commune comptait 1162 habitants au recensement de 1936. Pendant l'occupation (en 1941) nous comptions encore 1147 âmes. Après la libération nous ne comptions plus que 970 habitants. Cette diminution a eu pour cause principale les victimes de guerre (27 victimes civiles et 19 non rentrés de la Wehrmacht) et les destructions de logements fin 1944 début 1945.

La situation financière de la commune n'a pas subi de changement notable durant l'occupation allemande. Les revenus de la forêt communale qui constituaient les principales ressources de la commune ne permettaient cependant déjà plus d'équilibrer le budget en raison de l'augmentation des dépenses d'exploitation de ces forêts. Le budget devait être équilibré tous les ans par une subvention de l'Etat.

Le service de ravitaillement était assez compliqué mais bien organisé. Il existait une trentaine de catégories de cartes, notamment toute une série de cartes de graisse. La distribution de ces cartes était assurée par la mairie.

## **XIV. LA QUESTION RELIGIEUSE**

Nous savons déjà que M. le Curé Burgstahler, né dans le Jura d'un père originaire d'Alsace et d'une mère née dans l'ancienne France a été expulsé le 19 décembre 1940.

Il fut remplacé pendant toute la guerre par un père rédemptoriste des Trois-Epis (d'abord le Père Arnold puis le Père Lipp).

L'impôt volontaire du culte était récupéré par le curé lui-même, qui établissait la liste des redevables.

Les cloches n'ont pas été enlevées comme pendant la guerre 14/18, mais elles ont été toutes détruites par l'incendie de l'église début janvier 1945, par des tirs d'artillerie.

1. le front du travail

2. la force par la joie

## **XV. LE SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE**

Par décret du 8 mai 1941 la "Gauleitung" <sup>1</sup> déclara le travail obligatoire pour les jeunes gens et les jeunes filles (Arbeitsdienst).

Une dizaine de jeunes filles des classes d'âge 1923 à 1927 furent incorporées pour faire 6 mois de service dans des formations spéciales en Allemagne. Tous les jeunes gens des classes 1922 à 1928 furent incorporés eux aussi dans des formations dites d'Arbeitsdienst.

## **XVI. LE SERVICE MILITAIRE OBLIGATOIRE**

Par décret du 22 août 1942 la même Administration déclare obligatoire le service militaire. On fit pas mal de propagande pour obtenir des volontaires, mais il ne s'en trouva aucun dans la commune.

Les classes d'âge 1928 à 1906 inclusivement furent soumises à un conseil de révision. Tous ceux qui furent jugés aptes au service furent incorporés au cours des années 1942 à 1944. Un certain nombre (comme d'ailleurs déjà soumis à l'Arbeitsdienst <sup>2</sup>) ne rejoignirent pas leurs formations. Ils passèrent en partie en zone française non occupée. D'autres se cachèrent dans des maisons isolées ou même dans la montagne.

Les parents de ces réfractaires eurent la plupart du temps des difficultés avec les autorités occupantes. Nous en avons déjà parlé dans les chapitres précédents au sujet des expulsions. Ces mesures sont d'ailleurs la raison pour laquelle le plus grand nombre des assujettis au service ont hésité à s'y soustraire.

## **XVII. LA GUERRE TOTALE**

A partir du moment où la circulation devint dangereuse sur les routes par suite des attaques par l'aviation alliée, des hommes furent mobilisés pour creuser des tranchées le long des routes pour permettre aux usagers de la route (automobilistes, voituriers, etc...) de se mettre à l'abri.

Lorsque les troupes alliées s'approchèrent des Vosges, un certain nombre d'hommes furent désignés pour aller creuser des tranchées sur le versant ouest des Vosges.

## **XVIII. LA RESISTANCE**

Nous avons déjà signalé que les jeunes gens soumis aux obligations militaires risquaient d'exposer leurs familles à des mesures parfois grosses de conséquence par les autorités occupantes. Signalons M. Charles DEMANGEAT, du Gazon, qui, convoqué à comparaître un jour devant la Gestapo à Colmar sans doute parce que ses deux fils Joseph et Paul, qui devaient être incorporés, avaient passé la frontière par le Bonhomme, ne comparut pas, mais il dut rester caché pendant près de deux ans dans la vallée de Munster.

Des groupes de résistants (déserteurs de la Wehrmacht et de réfractaires à celle-ci) s'étaient formés en 1944 et vivaient à l'écart dans les fermes isolées ou en forêt.

Un groupe d'une vingtaine de ceux-ci voulut passer la ligne allemande par "Rossinière" en janvier 1945. M. Charles Marchand, hôtelier à la Rochette, qui vivait caché depuis plusieurs mois, fut tué sur une mine posée par les Allemands. Le garde forestier Adam et M. Gilbert Million de la Chapelle furent pris par une patrouille alertée par la détonation et emmenés en Allemagne où ils furent retenus prisonniers jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. Les autres purent s'échapper à la faveur de la nuit.

1. les services du Gauleiter (Robert Wagner, chef nazi de l'Alsace).

2. service du travail



## XIX. LES DERNIERES OPERATIONS MILITAIRES

Les troupes libératrices (1ère Armée Française) qui s'approchaient depuis plusieurs jours par le Léman venant de Hachimette, et par les Moreyfontaine venant d'Orbey, arrivèrent à la Chapelle le 21 décembre 1944, à 9 heures du matin avec quelques chars d'assaut. Elles firent quelques prisonniers dont une dizaine qui s'étaient réfugiés à la cave de la maison d'école de la Chapelle, et quelques uns à Henzell. Les troupes allemandes, assez peu nombreuses d'ailleurs dans la région, étaient très fanatiques. Alors qu'un char tirait à bout portant dans les murs de la maison d'école avec un canon de petit calibre, l'auteur de ces lignes qui se trouvait à la cave avec une bonne douzaine d'habitants des environs (Mme Raffner et ses enfants, M. Joseph Dechristé, boulanger, M. Hubert Balthazard, son épouse et sa fille, Mme Lucien Jacquat et ses enfants, etc...) posait aux soldats la question de savoir ce qu'ils comptaient faire en face de cette situation. Un grand blond répondit sans hésiter : "Il n'est pas question de nous rendre. Le char lui-même ne nous peut rien, s'il part, nous nous retirerons ce soir éventuellement par les souterrains. C'est d'ailleurs la troisième fois que nous nous trouvons dans une situation pareille".

Les occupants du char ne leur laissèrent heureusement pas le temps de réfléchir longtemps ou d'organiser une défense. Quelques Nord-Africains dégringolèrent dans l'escalier en poussant des cris avec leurs armes braquées dans la direction des occupants de la cave.

Ce furent d'ailleurs les hommes civils qui se trouvaient à la cave qui sortirent les premiers en criant "ne tirez pas, ce sont des civils". Les soldats du "Führer" se laissèrent alors gentiment emmener en captivité sans opposer aucune résistance.

Les premiers bombardements pour la Libération de la commune avaient commencé vers le 10 décembre 1944. Ils furent à peu près journaliers jusqu'au début de février 1945.

D'après les relevés qui nous ont été présentés pour l'estimation des dégâts agricoles, environ 28 000 obus et mortiers sont tombés sur des terrains cultivables. On évalue à plus de 50 000 le nombre de ces engins tombés sur le territoire de la commune (forêts, maisons, etc...). Après l'arrivée des troupes françaises à la Chapelle elles poussèrent dès le lendemain une pointe vers la Place qu'elles occupèrent. En raison des pertes assez sérieuses qu'elles avaient subies entre Orbey et Labaroche, elles ne purent continuer leur progression vers l'annexe "Eglise" et vers les Trois-Epis (ce sont des indications qui nous ont été données par les troupes elles-mêmes).

Il se forma donc un front qui partageait les troupes de part et d'autre et qui partait du Chêne (la route d'Orbey/Trois-Epis) le côté sud de la Place (Basses-Loges), Derrière-la-Roche, le Moulin-à-Vent, Henzell. Depuis Henzell la parcelle 5 de la forêt communale était coupée en diagonale par la ligne de front pour longer la crête du Vorhof d'Ammerschwihr pour les troupes françaises (américaines à partir du 1er janvier 1945) et les chemins du Vorhof pour les positions allemandes.

Quelques jours après l'occupation de la région de la Chapelle et de la Place, les Allemands contre-attaquèrent en partant du Cras vers le "Cerset" en direction de Moreyfontaine, et en partant du "Chêne" en direction du "Bouleau". L'avance allemande fut enrayée, mais la situation était considérée comme critique par les troupes françaises.

On demanda, à ce qu'il semble, l'intervention de l'aviation américaine.

Il y eut malheureusement un malentendu au moment de cette intervention. Alors que les troupes françaises occupaient "la Place" l'aviation, trompée sans doute par un char allemand (Panther) immobilisé par les Français au cours du combat de la veille en plein centre de la Place, prit comme cible ce hameau en lui envoyant des rafales d'engins incendiaires. En un clin d'œil, 7 maisons étaient en flammes.

La population qui se trouvait derrière les lignes françaises a été évacuée (la majeure partie est partie de son propre gré) vers les communes d'Orbey, Lapoutroie, Fréland, Le Bonhomme,

Ste-Marie-aux-Mines et même dans le département des Vosges où elle y est restée réfugiée pendant 6 semaines environ.

Ceux qui se trouvaient encore derrière les lignes allemandes, ont été pour la plupart évacués vers la vallée de Munster le 11.1.1945. Vingt sept personnes ont été tuées ou sont mortes du fait de la guerre pendant cette dernière phase des combats.

En plus ont été blessées une dizaine de personnes dont trois ont été amputées d'une jambe (2 par des mines et un par des éclats d'obus).

107 maisons et granges ont été complètement détruites. Les autres, à quelques exceptions près, ont été plus ou moins endommagées.

Sur près de 700 pièces de bétail que comptait la commune (recensement de 1943, dont 445 vaches laitières), la commune ne comptait plus que 116 vaches laitières après la Libération.

Ce bétail a été tué ou brûlé dans les maisons. Du côté allemand, ceux-ci ont réquisitionné ce qui restait.

La population a enterré 180 cadavres de soldats allemands après la Libération, dispersés un peu sur tout le territoire de la commune.

Des troupes alliées on a relevé sur le territoire de la commune 3 Français, 10 Nord Africains et 4 Américains.

Les Allemands doivent leur grand nombre de tués principalement à l'artillerie alliée.

## **XX. LES DECORATIONS**

La commune qui avait déjà été décorée de la Croix de Guerre 1914/18 a reçu également la Croix de Guerre 1939/45.

Texte écrit en 1951  
par M. Joseph DECHRISTE  
Secrétaire de Mairie

**LES VICTIMES  
CIVILES ET MILITAIRES**

# INCORPORES DE FORCE

## MORTS SUR LES FRONTS DE L'EST

**ANCEL René Eugène**

né le 20 novembre 1924, domicilié à Labaroche les Cottis  
mort le 21 décembre 1/944 (lieu du décès inconnu)

**DECHRISTE Jean Pierre Joseph**

né le 25 mars 1925, domicilié à Labaroche la Chapelle  
mort le 31 janvier 1945 en Allemagne

**DEMANGEAT Raymond**

né le 22 novembre 1924, domicilié à Labaroche la Rochette  
mort le 15 février 1945 à Schwetz sur la Vistule en Pologne

**GÉRARD Edgard Armand**

né le 1er janvier 1926, domicilié à Labaroche Henzell  
mort le 31 octobre 1944 à Varsovie en Pologne

**GLE René Joseph**

né le 23 décembre 1924, domicilié à Labaroche  
mort le 15 janvier 1944 à Taizy en Estonie

**GULLUNG Léon Joseph Michel**

né le 26 septembre 1925 domicilié à Labaroche  
mort le 8 février 1945 à Jessnitz en Allemagne

**HUMBRECHT André Adolphe**

né le 27 janvier 1922, domicilié à Labaroche  
mort le 6 août 1944 à Ostrolek en Pologne

**HUMBRECHT Joseph Emile**

né le 23 novembre 1924, domicilié à Labaroche  
mort le 18 février 1944 dans la région de Schirokoje en Russie

**JACQUES Albert**

né le 15 octobre 1914, domicilié à Labaroche l'Etang  
mort au cours du 2ème trimestre 1945 à Tambow en Russie

**LABARRE René Paul**

né le 7 octobre 1922, domicilié à Labaroche  
mort le 16 octobre 1945 à Kirsanow en Russie

**MARCHAND Jean Baptiste**

né le 9 juin 1925, domicilié à Labaroche l'Etang  
mort le 15 juillet 1944 à Pitugopol en Pologne

**MINOUX Lucien Auguste**

né le 15 avril 1914, domicilié à Labaroche  
mort le 20 septembre 1945 au Camp de Kanankamda en Sibérie

**MUNIER Joseph Paul**

né le 8 décembre 1920, domicilié à Labaroche Gazon  
mort le 17 janvier 1944 au Front de l'Est

**PERRIN Georges Paul**

né le 17 février 1915, domicilié à Labaroche Giragoutte  
mort le 6 janvier 1944 à Thakitnoje

**PERRIN Jérôme**

né le 18 août 1926, domicilié à Labaroche Place  
mort le 1er décembre 1944 à Littau en Lituanie

**PIERRE Albert Germain**

né le 5 mai 1924, domicilié à Labaroche les Granges  
mort le 13 avril 1944 à Awely en Crimée

# VICTIMES CIVILES MORTES A LABAROCHE ET VICTIMES ENGAGEES DANS L'ARMEE FRANCAISE

BALTHAZARD Philibert	Chêne
BALTHAZARD Ernest	Derrière la Roche
DECHRISTE Albert	Gazon
DEHARBE Eugénie ép. GERARD	Rochette
DEMANGEAT Joseph	Chêne
DEMANGEAT Cécile	Henzelle
FLORENTZ Marie-Anne	La Place
FLORENTZ Marie-Rose	La Place
HECKETSWEILER née ANCEL Jeanne	Cottis
GERARD Jules	La Rochette
GIRARD Jean-Marie	La Place
GRIVEL André	La Chapelle
HUMBRECHT Adolphe	La Chapelle
HUMBRECHT Charles	Henzelle
HUMBRECHT Marie ép. DEMANGEAT	Henzelle
HUMBRECHT Marie	Henzelle
HUMBRECHT Paul	Henzelle
JACQUES Edmond	Bambois
LAPORTE Caroline	Vieux-Champs
MARCHAND Charles	Rochette
MICHEL Joséphine	Chêne
MINOUX Joseph	Les Evaux
MUNIER Charles	La Trinque
MUNIER Joseph	La Goutte
PARMENTIER Jean-Baptiste	Espoche
PARMENTIER Joseph	Rochette
PARMENTIER René	Giragoutte
PERRIN Jules	Henzelle
PERRIN René	Vieux-Champs
PIERRE Jules	La Rochure
PIERRE Jules (fils)	La Rochure
PRUD'HOMME André	La Goutte
STEGMANN Désiré	Evaux
VALENTIN François	Place
VOINSON Arbogaste	Faîte



Abschrift

# NAMENSÄNDERUNG

Genehmigungsurkunde

Der / ~~Die~~ Karl Josef Prud'homme,  
geb. am 22. Juli 1878 in Zell (Kreis Rappoltsweiler)

und seine Ehefrau Marie Appoline  
geborene Balthazard,

geb. am 19. Juni 1882 in Zell (Kreis Rappoltsweiler)  
~~sowie deren Kinder~~

geb. am ..... in .....  
> > ..... > .....  
> > ..... > .....  
> > ..... > .....

wohnhaft in Kolmar, Ortsteil Ingersheim, führen auf Grund der dritten  
Anordnung des Chefs der Zivilverwaltung im Elsaß zur Wiedereinführung der Muttersprache  
vom 16. 8. 40 (Änderung französischer Vor- und Familiennamen) künftig den Familiennamen:

— Pr ü t t m a n n —

sowie folgenden abgeänderten Vornamen:  
Marie stat. Marie Appoline.

Kolmar i. Els., den 9. November 1943

Nr. 2486

Der Oberstadtkommissar  
In Vertretung

gez. Dr. Rohde

k. Beigeordneter  
Bitte wenden!

0,1670

*Décision de changement de nom*

**AVIS DE RECHERCHE  
EMIS PAR LES AUTORITÉS  
ALLEMANDES  
ENVERS DES DESERTEURS**

A b s c h r i f t

4. (M.-G.) Kompanie  
4./Res.Gren.Batl. 37  
Feldpost Nr. 85669 E

O.U., den 28. Juli 1944

An das  
Gericht der 166. Res. Division

Betr.: Unerlaubte Entfernung des Gren. Stefan H e l f e r ,  
4./Res.Gren. Batl. 37 Feldpost - Nr. 85669 E

1. Sachverhalt: Der Gren. Helfer ist am 17. 7.1944 von Urlaub nicht zurückgekehrt, obwohl er befohligenfalls am 17.7.44 hätte eintreffen müssen. Helfer hatte um einen Nachurlaub von 10 Tagen zur Erntehilfe gebeten, wurde aber von der Einheit abgelehnt. Eine telegrafische Nachfrage beim Wehrbezirkskommando, Kolmar/Els. blieb ohne Antwort.

2. Sonstige Angaben:

a) Welche Anhaltspunkte für Flucht-  
richtung und Fluchtziel sind ge-  
geben:

S c h w e i s

b) Ist Flucht ins Ausland erwiesen  
oder zu vermuten?

sind nicht vorhanden.

c) Welche Anhaltspunkte für den  
Grund der Fahnenflucht sind  
verhanden?

nein

d) Besteht Spionageverdacht?

sind nicht vorhanden

e) Welche Anhaltspunkte für den  
Spionageverdacht sind gege-  
ben?

3. Personalien des Flüchtligen:

a) Name und Vorname:  
b) Dienstgrad:  
c) Truppenteil u. Standort:  
d) Bei Marine Stammrollen-Nr.  
e) Ersatztruppenteil:  
f) Geburtsort - u. Datum:  
g) Dienst Eintritt:  
h) Letzter Wohnort vor Eintritt  
in die Wehrmacht:  
i) Urlaubsbeschriftung:

H e l f e r , Stefan  
Grenadier  
85669 E

Gren.Krs.Batl. 37, Osnabrück  
Zell 26. 12. 1922

25.12.1943

Zell-Grund Krs. Rappoltweiler O/

k) Staatsangehörigkeit und  
Wohnort am 1.9.1939:

Zell-Grund  
Krs. Rappoltweiler /Els.  
Frankreich

Zell -Grund Krs. Rappoltweiler

4. Personalbeschreibung des  
Flüchtligen:

a) Größe:  
b) Gestalt:  
c) Augenfarbe:  
d) Haar:  
e) Bart:  
f) Besondere Kennzeichen:

1,75  
kräftig  
blau  
dkl. blond gescheitelt  
keine

5. Bekleidung und Ausrüstung  
des Flüchtligen:

Marschansug ohne Waffen



## **ETIENNE HELFER**

O.U. le 28 juillet 1944

### **RAPPORT**

Le bataillon de réserve 37 - Compagnie 4 (M.G.)

Secteur postal n° 05069 E

au Tribunal de la Division 166

### **OBJET :**

L'absence illégale du grenadier Etienne HELFER

Le grenadier Helfer n'a pas rejoint son unité. Sa permission expirait le 17.7.1944. Il avait demandé une prolongation pour rentrer le foin, qui n'a pas été accordée. Un télégramme envoyé aux autorités militaires de Colmar est resté sans réponse.

### **AUTRES PRÉCISIONS :**

Il est possible que Helfer soit passé en Suisse. Il n'est pas soupçonné d'espionnage.

### **SITUATION MILITAIRE :**

Grade : 2e classe - Unité 05069 E

Unité de réserve :

Bataillon de grenadiers 37 à OSNABRUCK (Basse-Saxe)

Entrée en service le 25.12.1943

### **IDENTITÉ :**

né le 26.12.1922 à Labaroche - Nationalité au 1.9.1939 : Française

### **SIGNALEMENT :**

Taille : 1,75

corpulence : forte

Yeux : bleus

cheveux : blonds foncé (raie)

Effets militaires emportés :

la tenue ordinaire

pas d'armes

Adresse de la mère :

Angélique ou Angèle Helfer - Labaroche

Signé : le lieutenant et chef de compagnie

Genossenschafts-Kompanie  
Gran.-Krr. Nr. 3  
11/11

Bürgermeisteramt  
Rappoltsweller  
16. OKT. 1944  
Eingang Nr. ...

Dem  
Stellv. Gen. Kdo. I. A. K.  
Abt. II b 3  
Königsberg / Pr.

**Satz:** Unerlaubte Entfernung des Gefreiten Emil Mikle, Gen. Kamp. 3 Braunsberg

1.) Sachverhalt:

Der Gefreite Emil Mikle ist am 20.9.1944 von Urlaub aus Zell-Lanauweiler, Kreis Rappoltsweller/Els. nicht zurückgekehrt, obwohl er befehligungsgemäß am 20.9.44 hätte eintreffen müssen. Telegrafische Nachfragen bei der Ortspolizei in Rappoltsweller/Elsass, bei Schettstadt blieben bisher ohne Nachricht.

2.) Sonstige Angaben: können nicht gemacht werden.

3.) Personalien des Flüchtigen:

- a) Emil Mikle
- b) Gefreiter
- c) S./ Gran. Krr. 3
- d) ---
- e) Gen. Kamp. 3 Braunsberg/ Ostpr.
- f) 31.12.1915 in Schierisch
- g) nicht bekannt
- h) Zell, Lanauweiler, Kreis Rappoltsweller/Elss. bei Schettstadt
- i) wie h) (beurlaubt vom Res. Laz. II Sedelsin - Abt. Kaiserobd)
- k) Nicht bekannt.

4.) Personalbeschreibung des Flüchtigen: nicht bekannt

5.) Bekleidung und Ausrüstung des Flüchtigen: nicht bekannt

6.) Anschriften: Karte Mikle, Zell-Lanauweiler Kreis Rappoltsweller/Elss.

**Anmerkungen:** Der Lazarett-Abgang wurde am 5.9.44 von dem Res. Laz. II Sedelsin der Kompanie gemeldet. Fernblatt 6 wird dem Gericht der Division Nr. 401 mitgesandt.

Verteiler:

- 1) Stellv. Gen. Kdo. I. A. K. Abt. II b 3 - Königsberg
- 2) Abwehrstelle in A. K. I. - Königsberg
- 3) Streifenabteilung des A. K. I. - Fahndung - Königsberg
- 4) Gericht der Division Nr. 401 - Königsberg
- 5) Standortkommandantur Braunsberg
- 6) Wehrmacht-Kommandantur Schettstadt / Elsass
- 7) Polizeibehörde Braunsberg
- 8) ~~Polizeibehörde Rappoltsweller/Elsass~~
- 9) Kriminalpolizeiamt Berlin C II - Wehrbereichsamt Nr. 5-6
- 10) Stammkompanie 3 Braunsberg

v. der Ortspolizeibehörde

Z e l l

als zuständig.

Rappoltsweller, den 16.10.1944

Der kommand. Bürgermeister:

Y. H.



Oberleutnant und Kompaniechef.

## **EMILE MICLO**

Braunsberg, le 9 octobre 1944

Compagnie de convalescence 3 BRAUNSBURG  
au Général Commandant la Division II b 3 à Königsberg.

### **OBJET :**

L'absence illégale du caporal Emile Miclo

### **COMPTE RENDU :**

Le caporal Emile Miclo, qui était en permission à Labaroche (Arrondissement de Ribeauvillé - Alsace), n'a pas rejoint son unité le 20 septembre 44, comme il devait le faire, selon les consignes reçues. Un télégramme envoyé à la Police locale de Ribeauvillé est resté sans réponse.

### **AUTRES PRÉCISIONS :**

ne peuvent être fournies

### **SITUATION MILITAIRE**

Grade : caporal

Unité : 5/Régiment grenadiers 3 puis : Comp. de convalescence à Braunsberg (Prusse orientale)

### **IDENTITÉ**

Nom et prénom : Miclo Emile né le 31 décembre 1915  
domicilié à labaroche (Alsace)

### **SIGNALEMENT :**

nous en ignorons les données

### **EFFETS MILITAIRES EMPORTÉS**

nous ne sommes pas au courant

### **REMARQUES :**

Une phrase illisible

Le formulaire 6 sera transmis au Tribunal de la Division

Signé : le lieutenant et chef de compagnie

(2) Rathenow, den 22. September  
Fernspr.: 2545-App. 114

Durch Karrier!

Brief-Nr. 1 G/396/44

Bezugl. AHM. 1944, Ziffer 291 "Unerlaubte Entfernung u. Fahnenf

Bezugl. Meldung gegen den Gefreiten Renatus P a r m e n t i e r  
Ho.- wegen unerlaubter Entfernung

An das

Gericht der Division Nr. 465

P o t s d a m .

1. Sachverhalt:

Der Gefreite Renatus P a r m e n t i e r ist von dem Reserve-Lazarett Drei-Ahren im Anschluss an die Lazarettentlassung für die Zeit vom 2. bis 13.9.1944 nach Zell bei Kolmar, Schirbornstrasse beurlaubt worden und sollte sich befehlsgemäß am 13.9.1944 beim hiesigen Truppenteil melden. Bisher ist der Beschuldigte hier aber nicht eingetroffen. Telegraphische Rückfragen bei seinem Vater und der Wehrmachtkommandantur Kolmar/Els. sind bisher unbeantwortet geblieben.

2. Sonstige Angaben:

a) Anhaltspunkte für Flucht-  
richtung und Fluchtziel:

Im Hinblick auf die letzten Ereignisse an der Westfront ist es denkbar, dass sich der Beschuldigte nicht unerlaubt von der Truppe entfernt hat, sondern einer Alarmeinheit zugeteilt worden ist.

b) Anhaltspunkte für  
Flucht ins Ausland:

Es ist auch möglich, dass Parmentier sich die an der Westfront herrschenden Verhältnisse zu Nutzen gemacht hat und zum Feind übergelaufen ist. Als gebürtiger Elsässer beherrscht er die französische Sprache in Wort und Schrift.

c) Spionageverdacht:

Gründe, die Spionageverdacht rechtfertigen, sind hier nicht bekannt.

3. Personalien des Flüchtigen:

a) Name und Vorname:

Parmentier, Renatus

b) Dienstgrad:

Gefreiter

c) Truppenteil und Standort:

Genesenden-Kp./Pz.-Pion.-  
Ers.-Btl. 208 Rathenow/Hav.

d) Geburtsort und -Datum:

Zell/Elsass 17.1.1925

e) Dienst Eintritt:

24. Mai 1943

## **RENÉ PARMENTIER**

Rathenov, 22 septembre 1944

RAPPORT du Bataillon de réserve 208 au Tribunal de la Division 463 POTSDAM.

### **OBJET :**

L'absence illégale : désertion du caporal René PARMENTIER

Après avoir été hospitalisé aux Trois-Epis, le caporal René Parmentier a eu droit à une permission mais devait se présenter à notre unité le 13 septembre 44. Ce qu'il n'a pas fait à ce jour. Un télégramme envoyé à son père, un autre à la Kommandatur de Colmar sont restés sans réponses.

### **AUTRES PRÉCISIONS**

Suite aux derniers événements du Front Occidental, on peut admettre que l'inculpé a été affecté -à notre insu, à une unité d'intervention rapide et ne s'est, en fait pas évadé.

Mais il n'est pas impossible que René Parmentier, vu la situation militaire actuelle, ait profité de l'occasion pour s'évader.

En tant qu'Alsacien, il maîtrise la langue française, aussi bien verbalement que par écrit.

Il n'y a cependant pas lieu de le soupçonner d'espionnage.

### **SITUATION MILITAIRE**

Grade : caporal Unité : Compagnie de convalescence Bataillon de réserve 208 à  
Rathenov

Entrée en service : le 24 mai 43

### **IDENTITE**

Nom, prénom : PARMENTIER René

Date et lieu de naissance : 17 janvier 1925 à labaroche

Nationalité : Reich allemand

### **SIGNALEMENT :**

taille : 1,72 m                      corpulence : robuste

yeux : gris bleu    cheveux : blonds foncés

visage : ovale                      signes particuliers : néant

### **EFFETS MILITAIRES EMPORTÉS :**

Nous ne pouvons à ce propos fournir aucune précision, ayant perdu le contact avec l'intéressé, qui fut envoyé en permission par l'hôpital militaire.

### **CI-JOINT :**

un extrait du Registre matricule.

Aucune condamnation n'a, pour le moment, été prononcée contre l'intéressé.

Jusqu'à plus ample information, elle ne serait d'ailleurs pas justifiée.

Les autorités compétentes sont priées d'entreprendre les recherches nécessaires et de communiquer les résultats.

Signé : le capitaine et officier de justice (adjoint)

Abschrift:

2./Gren.Rgt.1059  
FeldpostNr.56 515 0

O.U., den 29. August 1944.

Meldung über unerlaubte Entfernung/Fahrenflucht

Betr.: Unerlaubte Entfernung des Gefr. Josef Wandler, 2./Gren.Rgt.1059

Meldung. Gefr. Wandler war bei der Kompanie als Fahrer vom Bock eingeteilt. Da sämtlich ihm gut bekannten Kameraden bei der fechtenden Truppe sind, bat er den Kompanie-Führer vom Gefechts-tross zur kämpfenden Truppe versetzt zu werden. Er meldete sich befehlsgemäß am 19.8.44 beim Kompanie-Führer zur Übergabe seines Fahrzeugs an einen anderen Kompanie-Angehörigen. Die Kompanie war zu diesem Zeitpunkt aus der Front heraus gelöst und wurde nördlich S. Maria a. Monte auf LKW verladen. Im Laufe des Verladens, das bei völliger Dunkelheit durchgeführt wurde, war W. plötzlich verschwunden. Einen Ruf seines Gruppenführers beantwortete er mit: "Jawohl ich komme". Die Kompanie fuhr erst eine Stunde nach Beendigung der Verladung in ihren neuen Raum ab, inzwischen hätte W. zurückkommen müssen. Da er verwundet wurde oder gefallen ist, ist ausgeschlossen. Es ist jedoch anzunehmen, daß W. der gebrochen deutsch spricht (Elsässer) sich einer anderen Einheit versehentlich anschloss und nicht mehr zur Kompanie zurückfand.

Tatbericht ist eingereicht beim Gericht der 362. Division.

Personalien:

1- u. Vorname:	Wandler Josef
Leistgrad:	Gefreiter
ruppenteil u. Standort:	2./Gren.Rgt.1059
rsatztruppenteil:	Gren.Ers.u.Ausb.Btl.I/482
lensteintritt:	16.1.43
burtsort- u. Datum:	Zell Kr. Rappoltsweiler/Els. 14.7.23
tzter Wohnort vor Eintritt	
1 die Wehrmacht:	Zell Kr. Rappoltsweiler/Els.
clubsanschrift:	Zell Kr. Rappoltsweiler/Els.
st Flucht ins Ausland	Über Auslandsflucht von W.
1 vermuten?	ist nichts bekannt.
esondere Zusätze über	Spionageverdacht liegt von
plionageverdacht:	hier aus nicht vor.

Personalbeschreibung:

öhe: 1,75 m Gestalt: kräftig Augenfarbe: braun  
haarfarbe: schwarz Bart: ./.. bes. Kennzeichen: ./..

Bekleidung:

openfeldmütze mit Schirm, braune lange Hose, braunes Hemd,  
chnürschuhe, Koppel mit Seitengewehr, Brotbeutel, Feldflasche  
Schgeschirr.

Wohnschriften:

tern: Josef Wandler, Zell Krs. Rappoltsweiler (Els.)  
itere Anschriften nicht bekannt.

gez. Unterschrift  
Oberleutnant u. Komp.-Führer.

ericht der Kommandantur  
er Befestigungen Oberrhein  
St.L.II Nr.2806/44

Baden-Baden, den 14.11.44.

An

Reichskriminalpolizeiamt	Berlin C 2
Kdeur. d. Streifendienstes im Wehrkreis V	Schorndorf
Ortspolizeibehörde	Zell Kr. Rappoltsweiler.

## JOSEPH WANDLER

Le 29 août 1944

### RAPPORT

du 2e régiment d'Infanterie 1059 Secteur postal n° 56515 C

### OBJET :

l'absence illégale : désertion de Joseph WANDLER caporal au 2e rég. Inf. 1059

### COMPTE RENDU :

La caporal Wandler faisait fonction, dans sa compagnie, de conducteur d'attelage. Souhaitant rejoindre ses meilleurs camarades, il pria son Chef de Compagnie de l'affecter aux troupes combattantes.

Conformément au règlement il se présenta, le 19 août 44, chez son chef de compagnie pour remettre son attelage à un autre membre de la compagnie. A ce moment, sa compagnie venait d'être relevée et embarquait dans un train, au nord de Sainte-Marie. Lors de l'embarquement, qui eut lieu la nuit, et alors que régnait une obscurité profonde, la caporal Wandler disparut. Son chef de section l'ayant appelé, il répondit : "Oui, j'arrive!"

Ce n'est qu'une heure plus tard que le convoi s'ébranla en direction du nouveau secteur. Entre temps, le caporal Wandler aurait dû revenir.

L'hypothèse qu'il ait pu être blessé ou même tué n'est guère plausible. On peut cependant supposer que le caporal Wandler, qui possède mal notre langue (il est Alsacien) ait rejoint, par mégarde, une autre unité, et ne retrouvera plus la sienne.

Un rapport a été envoyé au tribunal de la 362e Division.

### SITUATION MILITAIRE

Nom et prénom Wandler Joseph      grade : caporal

Unité : 2e rég. infant. 1059

Formation : reçue au bataillon I/482      entrée en service : 16.01.43

### IDENTITÉ :

né le 14 juillet 1923 à Labaroche, arrondissement de Ribeauvillé - Alsace.

Dernier domicile : Labaroche

L'inculpé a-t-il fui à l'étranger ? nous l'ignorons

Est-il soupçonné d'espionnage ?      non

### SIGNALEMENT :

Taille : 1,75 m      corpulence : robuste

Couleur des yeux : bruns      cheveux : noirs - signes particuliers : néant

### EFFETS MILITAIRES EMPORTÉS

Casquette coloniale à visière, pantalon kaki; chemise kaki, chaussures à lacets, ceinturon, baïonnette, musette, gourde, gamelle

ADRESSE DES PARENTS : Labaroche - Joseph Wandler

Signé : Oberleutnant (le lieutenant et chef de compagnie)

Baden-Baden le 14 novembre 44

TRANSMIS PAR : les services de la police criminelle du Reich (Berlin)

Stamm-Genesenden-Kompanie  
Fla.Ers.Btl.(mot) 31

Heiligenbeil, den 4. September 1944.

An  
das Gericht der Division Nr. 401  
Königsberg (Pr)

Auf dem Dienstwege.

Betr.: Unerlaubte Entfernung des Schützen Xaver Wehrle,  
Fla.Ers.Btl.(mot)31

Der Schütze Xaver Wehrle wurde vom Res.Laz. Gera vom 8.8.44 bis  
23.8.44 nach Zell-Hütten beurlaubt und ist nach Ablauf des Urlaubs nicht  
bei der Truppe eingetroffen.

Nach telegr. Mitteilung des Bürgermeisters in Zell ist W. am 22.8.44  
von Zell angeblich zur Truppe abgefahren.

W. ist Volkdeutscher Elsässer. Nach den bisher gemachten Erfahrungen  
dürfte er sich unerlaubt von der Truppe entfernt haben.

Sonstige Angaben:

Welche Anhaltspunkte für Fluchtichtung und Fluchtziel sind gegeben?

K e i n e

Ist Flucht ins Ausland erwiesen oder zu vermuten? Ist zu vermuten.

Welche Anhaltspunkte für den Grund der Fahnenflucht sind vorhanden? Kei-

ne steht Spionageverdacht? N e i n.

Welche Anhaltspunkte für Spionageverdacht sind gegeben? K e i n e.

Personalien des Flüchtlings:

Name und Vorname:

Wehrle, Xaver

Dienstgrad:

Schütze

Truppenteil und Standort:

Fla.Ers.Btl.(mot)31 Heiligenbeil

Ersttruppenteil:

Fla.Ers.Btl.(mot)31 Heiligenbeil

Geburtsort und Datum:

29.4.23 Zell Krs.Rappoltswiller

Diensteintritt:

18.12.43

Letzter Wohnort vor Eintritt in die

Wehrmacht:

Zell - Hütten.

Urlaubsanschrift:

Zell-Hütten Krs.Rappoltswiller

Staatsangehörigkeit und Wohnort:

am 1.9.39:

Elsässer. Zell-Hütten.

Personalbeschreibung des Flüchtlings:

Größe: 1,75

Gestalt: kräftig

Augen: ./.

Haar: ./.

sond.Kennzeichen: unbekannt.

Wahlendung und Ausfüllung des Flüchtlings:

Unbekannt.

Anschriften der Eltern:

Mutter: Armandine Wehrle, Zell-Hütten Krs. Rappoltswiller i.Els.

Arbeitgeber: unbekannt.

Sonstige Personen, mit denen der Flüchtige im Briefwechsel gestanden hat?  
unbekannt.

Nachrichtlich:

Fla.Ers.StAusb.Btl.(mot)31 Heiligenbeil

Wehrmachtstandortältesten Heiligenbeil

Ortspolizeibehörde Heiligenbeil

Ortspolizeibehörde Zell-Hütten

Krs. Rappoltswiller.

*M. Wehrle*  
Leutnant u. Komr.Führer.



**XAVIER WEHRLE**

Le 4 septembre 1944

**LA COMPAGNIE DE CONVALESCENCE**

Bataillon de réserve FLA. (Mot.31)  
au tribunal de la Division n° 401 à Königsberg  
(par la voie hiérarchique)

**OBJET**

L'absence illégale du soldat Xavier Wehrle

Le soldat Xavier Wehrle avait obtenu, de l'hôpital militaire de Gera, une permission pour une durée de quinze jours, soit du 8 août 44 au 23 août 44. Celle-ci expirée, il n'a pas rejoint sa compagnie.

S'il faut en croire le maire de Labaroche, le soldat Wehrle aurait pris le train, le 22 août 44, pour regagner son unité.

Wehrle est un Alsacien.

Notre expérience nous incline à penser qu'il a pu fort bien s'éloigner sans autorisation.

**AUTRES PRECISIONS :**

Nous ignorons la direction qu'il a prise. Il a dû gagner un pays étranger.

Nous ignorons les mobiles de sa désertion

Il n'est point soupçonné d'espionnage.

**SITUATION MILITAIRE :**

grade : 2e classe      Unité : Bat. / rés. FLA. (mot.) 31 à Heiligenbeil

Entrée en service : le 18 décembre 43

Date de naissance : le 29 avril 1923 à Labaroche

Nationalité au 1er septembre 39 : Alsacien

**SIGNALEMENT :**

Taille : 1,75 m corpulence : robuste

**EFFETS MILITAIRES EMPORTÉS :**

Nous ignorons lesquels

Adresse de la mère : Armandine Wehrle - Labaroche

Signé : (sous-lieutenant) et chef de compagnie

Schrift

3./Pz.Gren.Ausb.Btl.64

Bocholt, den 16.9.1944

An das  
Gericht des Kommandeurs  
der Panzer-Truppen V.

U. O. P. S. I. S. I. S. S. d. d. d.

Bez.: Unbekannte Entföhrung (Fahnenflucht) des Pz.Gren.  
Josef Olry 3./Pz.Gren.Ausb.Btl.64 Bocholt (zu gleich  
Tatbericht).

1.) Sachverhalt: Der Pz.Gren. Josef Olry ist am 2.9.44 vom  
Genesungsurlaub Zell Kr. Rappoltsweiler / Elsaß nicht zurück-  
gekehrt, obwohl er befehlagsmäßig am 2.9.44, 24.00 Uhr bei der  
Gen.-Kp. Pz.Gren.Ers.Btl.64 Wuppertal hätte eintreffen müssen.  
Olry ist seit dem 5.7.44 in der Kompanie und wurde am 20.7.44  
dem Reserve-Lazarett Bocholt überwiesen. O. erhielt zur Wieder-  
herstellung der Dienstfähigkeit vom Reserve-Lazarett Bocholt  
vom 10.8.-2.9.44 Genesungsurlaub.  
Gen. formündlicher Rücksprache mit dem Reserve-Lazarett Bocholt  
ist eine Genehmigung zur Urlaubserteilung nach dem Elsaß vom  
Lazarett nicht eingeholt worden. O. hatte vom Reserve-Lazarett  
Bocholt den Befehl, sich am 2.9.44, 24.00 Uhr in Wuppertal bei  
der Gen.Kp. Pz.Gren.Ers.Btl.64 zu melden.

2.) Sonstige Angaben:

- a) Welche Anhaltspunkte für Fluchtrichtung und Fluchtziel sind gegeben?  
Es besteht der Verdacht, daß Olry übergelaufen ist.
- b) Ist Flucht ins Ausland zu vermuten? ja, nach Frankreich
- c) Welche Anhaltspunkte für die Fahnenflucht sind vorhanden? --
- d) Besteht Spionageverdacht? --
- e) Welche Anhaltspunkte f. Spionageverdacht sind gegeben? --

3.) Personalien des Flüchtigen:

- a) Name, Vorname: Olry, Josef
- b) Dienstgrad: Pz.Grenadier
- c) Truppenteil u. Standort: 3./Pz.Gren.Ausb.Btl.64 Bocholt
- d) Bei Marine Stammrollennummer: --
- e) Ersatztruppenteil: Pz.Gren.Ers.Btl.64 Wuppertal
- f) Geburtsort u. Datum: Zell Kr. Rappoltsweiler / Elsaß  
22.2.1909
- g) Dienst Eintritt: 1.6.1944
- h) Letzter Wohnort vor Eintritt  
in die Wehrmacht: Zell-Grosswasen Kr. Rappoltsweiler/  
Elsaß
- i) Urlaubsschrift: Pz.Gren. Josef Olry, Zell Kr.  
Rappoltsweiler / Elsaß
- k) Staatsangehörigkeit und  
Wohnsitz vor dem 1.9.39: Franzose (Kläuser)  
Zell Kr. Rappoltsweiler / Elsaß

4.) Personalbeschreibung des  
Flüchtigen:

- a) Größe: 165 cm Haar: hellblond
- b) Gestalt: muskulös

## JOSEPH OLRY

Bocholt, le 16 septembre 1944

### RAPPORT

Du 3e bataillon de Panzergrenadiere n° 64  
au tribunal de l'État-major des unités blindées VI

### OBJET :

Absence illégale / désertion du Panzergrenadier Joseph Olry

Après expiration de sa permission de convalescence, passée à Labaroche (arrondissement de Ribeauvillé - Alsace) le grenadier Joseph Olry n'a pas rejoint son unité.

Selon les consignes reçues, il aurait dû se présenter le 2 septembre 44, à minuit, à la compagnie de convalescence du Bataillon de réserve n°64, à Wuppertal.

Le soldat Olry est affecté à cette Compagnie depuis le 5 juillet 44.

Le 20.07.44 il fut admis à l'hôpital militaire de Bocholt, où, le 18 août 44, on lui accordera une permission valable jusqu'au 2 septembre 44.

La direction de l'hôpital ne semble pas avoir demandé l'autorisation préalable d'envoyer ce permissionnaire en Alsace. Le soldat Olry avait cependant reçu comme instruction de se présenter le 2 septembre 44 à minuit au bataillon de réserve n°64 à Wuppertal.

### AUTRES PRECISIONS

on soupçonne le soldat Olry de s'être évadé. Il est sans doute passé en France.

### SITUATION MILITAIRE

grade : 2e classe

unité : 3e Bataillon Panzerg. 64 à Wuppertal

entrée en service : le 16 juin 44

nationalité : Française (Alsacien)

### SIGNALEMENT

taille 1,65 m

cheveux : blonds clairs

corpulence : musclé

yeux : bruns

Signes particuliers : une verrue à la joue gauche

### EFFETS MILITAIRES EMPORTÉS :

Calot, veste, pantalon de toile, chaussures à lacets, guêtres de toile, ceinturon, masque à gaz, plaque d'identité.

Signature illisible du lieutenant

Transmis à Baden-Baden, le 9 octobre 44 Police criminelle

An die  
Ortspolizeibehörde  
Zell/Elsaß  
Kr.Rapoltsweller/Elsaß

Betr.: Fahnenflucht des Gren. Max Gerhard

Sachverhalt: Der Gren. Gerhard ist vom Jahrsungs-Einsatzurlaub nicht zurückgekehrt. Er hätte am 8.9.44 eintreffen müssen.

Sonstige Angaben:

- a) Welche Anhaltspunkte für Fluchtrichtung und Fluchtziel sind gegeben?  
G. ist Elsässer, vermutete Fluchtrichtung Frankreich.
- b) Ist Flucht ins Ausland erwiesen oder zu vermuten?  
Ja, zu vermuten.
- c) Welche Anhaltspunkte für den Grund der Fahnenflucht sind vorhanden? Mangel an Vaterlandsliebe.
- d) Besteht Spionageverdacht?  
Es sind keine konkreten Anhaltspunkte dafür vorhanden.

Personalien des Flüchtigen:

- a) Name und Vorname: Max Gerhard
- b) Dienstgrad: Grenadier
- c) Truppenteil u. Standort: Inf.Pz.Jg.,Ers.Kp.522  
Seest.-Rostock
- d) entfällt.
- e) Ersatztruppenteil: wie unter c angegeben
- f) Geb.Ort u. Datum: Zell/Els., 24.11.16
- g) Diensteintritt: 24.4.43
- h) letzt.Wohnort vor Einberf.: Zell,Kr.Rapoltsweller/Els.
- i) Urlaubsanschrift: dieselbe
- k) Staatsangehörigkeit: Deutsches Reich

Personalbeschreibung d. Flüchtigen:

- Größe: 170 cm
- Gestalt: kräftig
- Augenfarbe: braun
- Haarfarbe: d. bld, schütter, statt zurück gesümmt
- Bes. Kennzeichen: keine

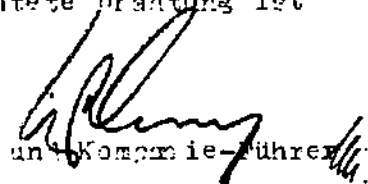
Bekleidung u. Ausrüstung:

Gebrauchse nur

Anschriften:

- Mutter: Emma Gerhard, Zell-Boll, Kr.Rapoltsweller
- Wife: Anna, geb. Nhele, Zell, Kr.Rapoltsweller/Els.
- letzter Arbeitgeber: unbekannt
- sonst. Personen: u. bekannt.

Eine am 10.9.44 an die dort. Dienststelle gerichtete Drahtung ist bis heute unbeantwortet geblieben.

Hauptmann und Kompanie-Führer 

## **MAX GERARD**

Rostock, le 12 septembre 44

### **RAPPORT**

de la Compagnie 522/"Panzerjager"

#### **OBJET :**

Désertion du grenadier Max GERARD

Le grenadier Max Gérard n'a pas rejoint son unité après expiration de sa permission, le 8 septembre 44.

#### **AUTRES PRECISIONS**

Max Gérard est Alsacien. On le soupçonne d'avoir gagné la France.

Cause de la désertion : manque de patriotisme.

#### **SITUATION MILITAIRE :**

Grade : 2e classe      Unité : panzerjager - Compagnie 522

Entrée en service : le 24 avril 1943

#### **IDENTITE :**

Date, lieu de naissance, 24 novembre 1916 à Labaroche

Nationalité : Reich allemand

#### **SIGNALEMENT :**

Taille : 1,070 m      corpulence : forte

Yeux : bruns      cheveux : blonds foncés, lisses coiffés en arrière

#### **EFFETS MILITAIRES EMPORTEES**

Les effets d'usage courant

#### **ADRESSES**

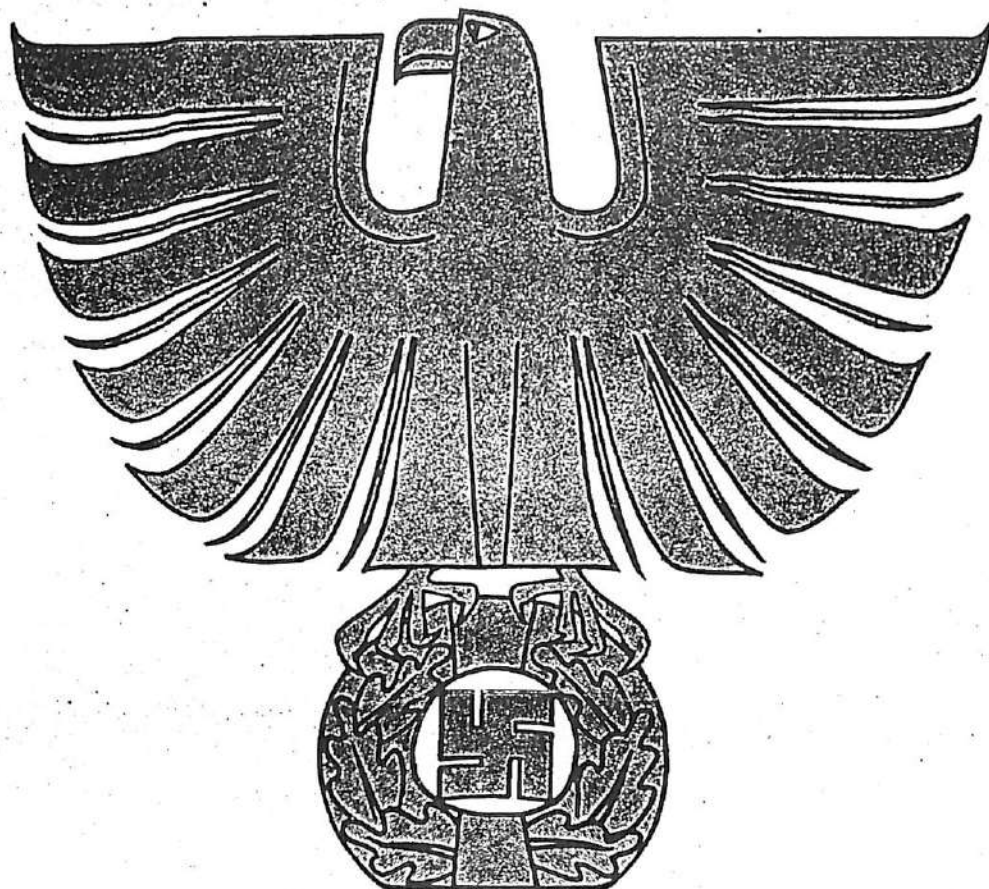
de la mère :      Emma Gérard - Labaroche

de son épouse :      Anna née Ebele - Labaroche

Signé : le capitaine et chef de compagnie

## PROPAGANDE HITLERIENNE

# ADOLF HITLER



NICHT DIE LAUEN  
UND NEUTRALEN MACHEN  
GESCHICHTE, SONDERN DIE  
MENSCHEN, DIE DEN KAMPF  
AUF SICH NEHMEN

*Nous avons été impitoyables et durs dans la lutte pour le pouvoir.  
Nous serons tout aussi impitoyables et durs pour conserver la vie à notre peuple.*

*Hitler*

# PROPAGANDE HITLERIENNE



SOWIEWIR  
MITLEIDLOS  
HARTGEWE/  
SEN SIND IM KAMPF  
UM DIE MACHT,  
WERDEN WIR GENAU  
SO MITLEIDLOS UND  
HART SEIN IM KAMPF UM  
DIE ERHALTUNG  
UNSERES VOLKES

ADOLF HITLER

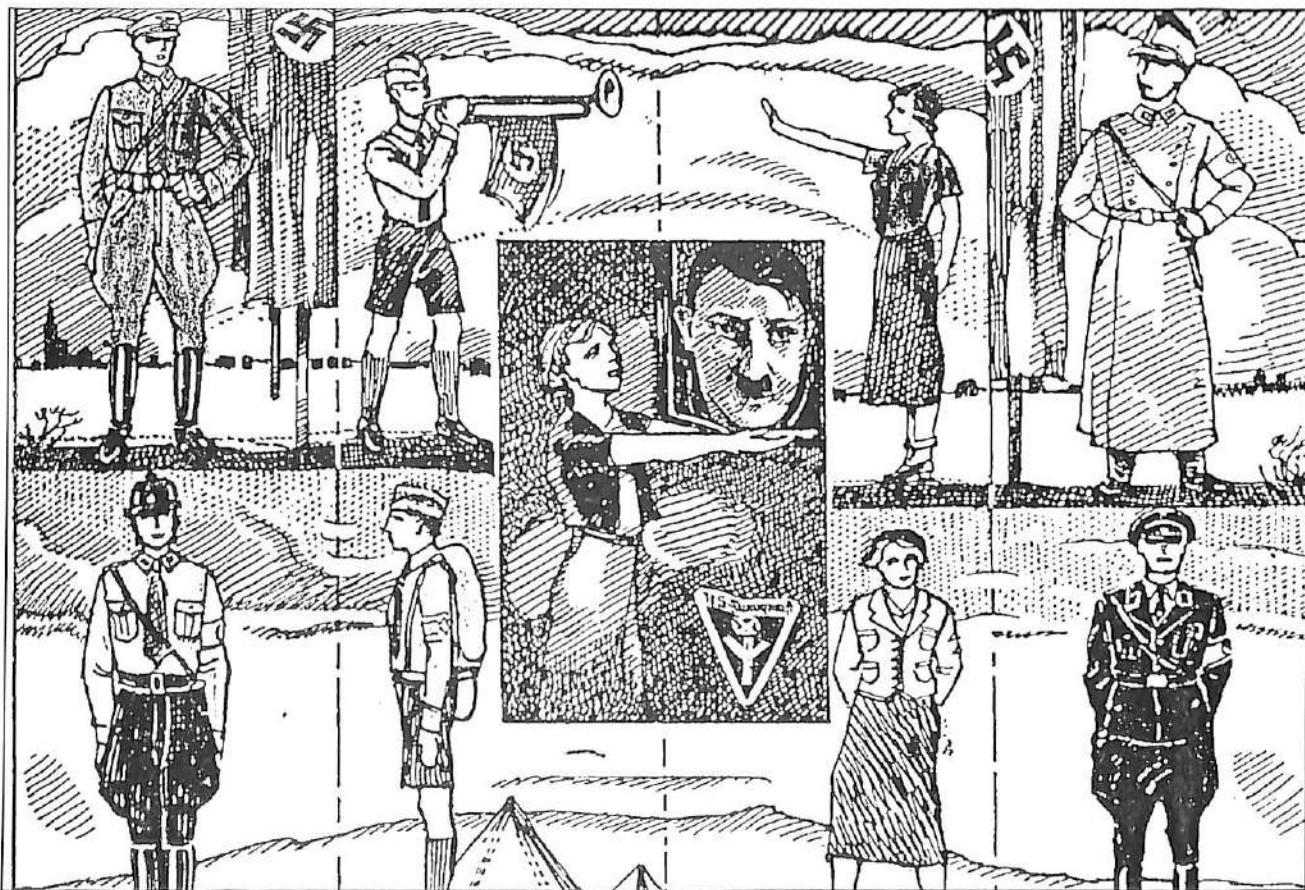
*Ce ne sont pas les tièdes et les neutres qui font l'histoire,  
mais les hommes qui acceptent le combat.*

# Wir sprechen deutsch!

Ein Hilfsbuch  
für die Patois-Bevölkerung  
im Elsaß

Herausgegeben  
durch den Chef der Zivilverwaltung im Elsaß  
Abteilung Volksaufklärung und Propaganda

*Légende :*  
*L'apprentissage de l'allemand*  
*par les Welsches,*  
*à l'école primaire.*





Die Eckpfeiler der deutschen Südwest-Front

BELFORT  
MÜLHAUSEN  
STRASSBURG

sind in die Hände der Franzosen gefallen.

Von der Schweiz bis Strassburg wagt die französische  
Fahne aufs Neue am linken Ufer des  
RHEINES.

Der Einzug der französischen Armee in  
DEUTSCHLAND beginnt.

Indessen nähern sich die Anglo-Amerikaner, die  
AACHEN erobert haben, der Stadt KÖLN.

Diese Tatsachen erübrigen jeden Kommentar.

Versteht Ihr endlich, dass Deutschlands Schicksal  
besiegelt ist?

Weiterkämpfen ist ganz NUTZLOS.

Wenn Ihr das einseht, so handelt — UND ZWAR SOFORT:

**STELLT DEN KAMPF EIN !**

*Légende :*  
*Ces documents étaient largués*  
*par avions par obus spéciaux.*  
*Ils étaient destinés aux soldats*  
*des troupes allemandes.*

1<sup>re</sup> ARMÉE FRANÇAISE

LAISSEZ-PASSER

PASSIERSCHEIN

SAFE-CONDUCT

Der deutsche Soldat, der diesen PASSIERSCHEIN vorzeigt,  
benutzt ihn als Zeichen seines ehrlichen Willens, sich zu ergeben.  
Er ist zu entwaffnen. Er muß gut behandelt werden. Er hat  
Anspruch auf Verpflegung und, wenn nötig, ärztliche Behandlung.  
Er wird so bald wie möglich aus der Gefahrenzone entfernt. Dieser  
PASSIERSCHEIN genügt auch für mehrere Soldaten.

Das Oberkommando der Alliierten Armeen im Westen.

FRANZOESISCHER TEXT :

Aux troupes alliées :

Le soldat porteur de ce laissez-passer a sincèrement l'inten-  
tion de cesser le combat. Il doit être désarmé et correctement traité.  
Il doit être nourri et recevoir les soins médicaux nécessaires. Il  
sera éloigné dès que possible de la zone dangereuse. Ce laissez-  
passer est également valable pour plusieurs soldats.

Commandement Suprême des Armées Alliées à l'Ouest.

ENGLISCHER TEXT :

To Allied Troops :

The German soldier who carries this safe-conduct is using  
it as a sign of his genuine wish to give himself up. He is to be  
disarmed, to be well looked after, to receive food and medical  
attention as required, and to be removed from the danger zone  
as soon as possible. This safe-conduct is also sufficient for soldiers  
surrendering in block.

Supreme Command of the Allied Expeditionary Forces.

STRASBOURG, le 6 Avril 1949

6<sup>e</sup> Région Militaire  
GOUVERNEMENT MILITAIRE  
DE STRASBOURG  
ET  
CIRCONSCRIPTION D'ALSACE

Le Général GRUSS  
Gouverneur Militaire de Strasbourg  
Commandant la Circonscription  
Militaire d'Alsace

LE GÉNÉRAL

3.133

à

Monsieur le Maire de la Commune

de LABAROCHE

-----

(Haut-Rhin)

Monsieur le Maire,

J'ai le plaisir de vous faire connaître que la Commune de LABAROCHE vient d'être citée à l'ordre du Corps d'Armée par le Ministre Secrétaire d'Etat aux Forces Armées "Guerre".

Vous recevrez par la voie du Commandant de la Subdivision du Haut-Rhin le diplôme attribuant la Croix de Guerre avec étoile de vermeil à votre Commune.

Je tiens à venir vous féliciter, de façon particulièrement chaleureuse, vous et tous les habitants de LABAROCHE, pour cette distinction si méritée par les lourds sacrifices consentis par tous.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'expression de la considération distinguée.



*Décision d'attribution de la Croix de Guerre à Labaroche*

# **TEMOIGNAGES**

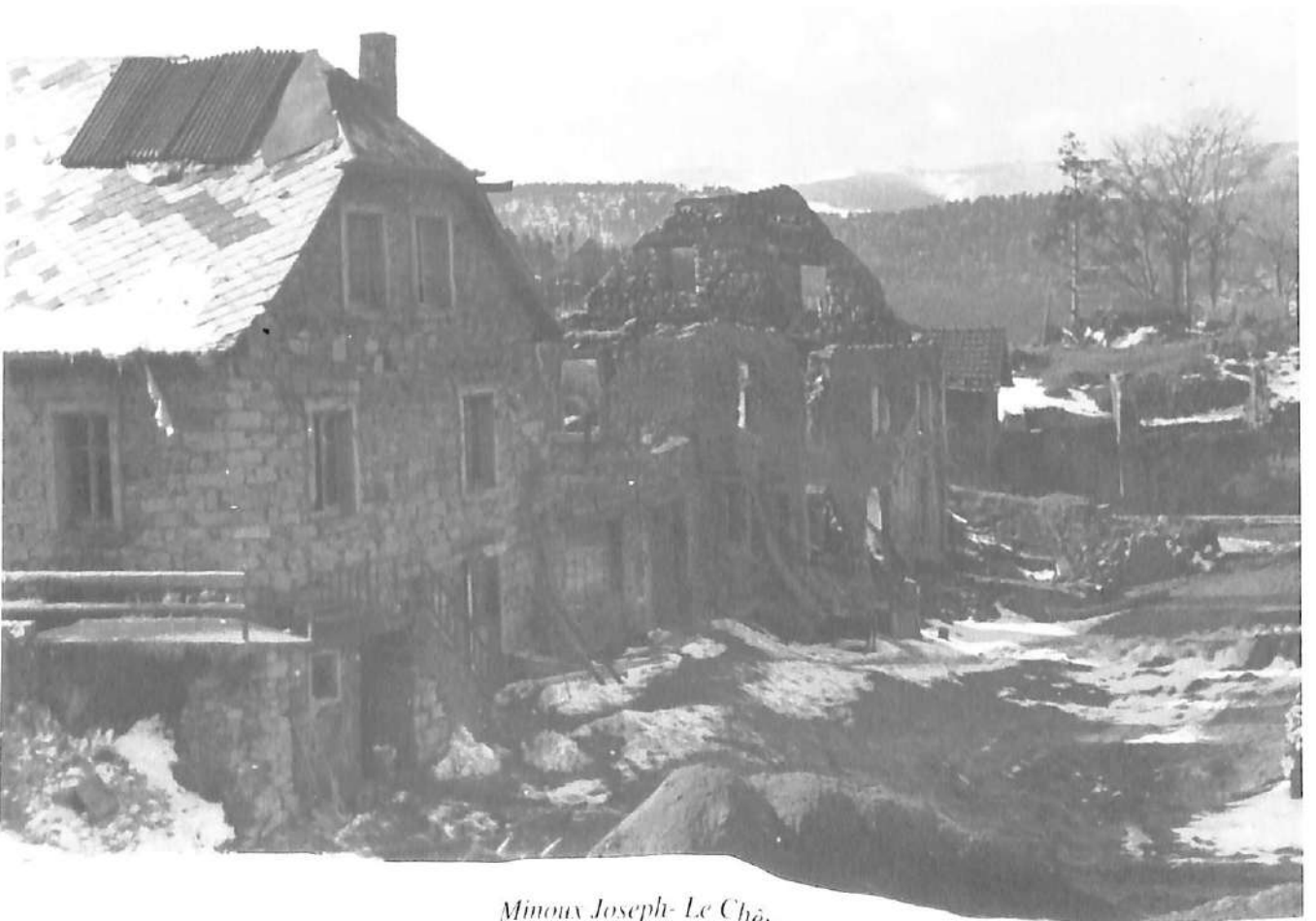
## **DE GENS DE LABAROCHE**

**LES EVENEMENTS RELATES DANS CES TEMOIGNAGES  
PEUVENT COMPORTER DES DATES DIFFERENTES.**

**50 ANS APRES, IL EST PARFOIS DIFFICILE  
DE SE RAPPELER LES DATES AVEC EXACTITUDE.**



*Acker Léon et Florence Paul - Le Chêne*



*Mimoux Joseph - Le Chêne*

## LE CHENE

### Témoignage recueilli auprès de Mme Marie Ancel

Depuis le début du mois de décembre 1944, nous restions à l'abri dans notre cave avec nos voisins les Girardin : Jean-Paul et ses parents.

Les Allemands étaient chez Blaise, les Français chez Florence.

Il n'y avait pas de soldats dans notre maison. Il y avait eu des Russes au mois de novembre et lorsqu'ils sont partis nous avons mis longtemps à nous débarrasser des parasites qu'ils nous avaient laissés en souvenir.

Un jour, deux soldats allemands sont venus demander du lait à la maison. Papa a proposé de leur en donner en échange de pain. Ils ne sont pas revenus.

Nous n'avions en effet plus de pain ni de viande. Les vaches nous fournissaient du lait et nous ne mangions que de la soupe de pommes de terre.

La conduite d'eau avait été sectionnée à une centaine de mètres de la maison. Nous avons installé un morceau de tuyau et un bac en bois et nous cherchions l'eau à l'aide de seaux. Dieu sait s'il faut de l'eau pour abreuver neuf vaches !

La maison des Girardin a été incendiée ; les vaches qui étaient à l'étable ainsi que les deux cochons dans la porcherie ont péri carbonisés.

#### 10 janvier au soir

Les allemands sont venus nous prévenir que nous allions être évacués le lendemain. Nous avions le choix entre partir vers la vallée de Munster ou vers Lapoutroie. Mon mari était déserteur de l'armée allemande et maquisard, caché dans les environs. Nous avons décidé de partir vers Lapoutroie, il nous a accompagnés.

#### 11 janvier

Nous sommes allés jusque chez Philibert Balthazard. Les Français étaient là. En chemin, mon père est tombé mort, non loin de notre maison.

Depuis chez Philibert, les gens valides ont dû marcher jusqu'au Rain du King. Comme j'étais enceinte, ont m'y a conduite en jeep avec maman. Arrivés là, nous avons reçu du chocolat et du café puis des véhicules nous ont conduits à Lapoutroie. Nous avons appris que nous allions être évacués dans les Vosges le lendemain. Nous avons passé la nuit à l'usine.

#### 12 janvier

Avant le lever du jour, nous quittons l'usine pour aller chez la marraine de mon mari qui habitait à Lapoutroie.

Nous y sommes restés jusqu'à la libération. Il y avait de très nombreux réfugiés à Lapoutroie ce qui n'allait pas sans poser des problèmes de ravitaillement. Il fallait parfois aller jusqu'à Orbey pour acheter du pain.

A notre retour à Labaroche, notre ferme était détruite. Les neuf vaches étaient brûlées à l'étable. Les poules et les cochons avaient péri également. Il semblerait que notre maison ait été l'une des dernières à brûler. Les Américains l'avait incendiée car ils pensaient qu'il y restait encore des Allemands.

#### 17 février

Les nombreuses victimes civiles qui n'avaient pu être inhumées l'ont été ce jour là.

## HENZELL

### Témoignage de Mme Germaine Balthazard, épouse Bader

Le canon tonne au loin dans les Vosges ; impatiemment nous attendons les Français, mais ils tardent. Pour leur accueil nous avons préparé les drapeaux tricolores et les vêtements d'alsaciennes. "A Labaroche nous ne risquerons pas grand-chose !" était notre avis.

Ce matin-là, vers 6 heures, le premier obus tombe à proximité dans un grand fracas : effroi de ma mère qui avait vécu 1914. Dans la matinée, avec les voisins nous commentons l'événement et ramassons les éclats pour les garder en souvenir. Mon oncle et ma tante d'Orbey sont venus se réfugier chez nous à Labaroche croyant qu'ici ce ne sera pas si grave.

Le boucher était venu pour tuer le cochon (noir). Nous sommes devant la maison quand arrive un soldat allemand : il jette son fusil et déclare qu'il en a marre, veut revoir sa famille et ne veut plus combattre. Mes parents sont d'accord pour l'héberger... pour mon père ce sera un prisonnier qu'il emmènera aux Français qui vont venir.

Hélas ! Deux jours plus tard je vois de loin des Allemands sortir de chez nous et repartir ; je me dépêche et trouve ma famille atterrée : "Les Allemands ont visité toute la maison pour réquisitionner des chambres". Notre "prisonnier" s'était caché derrière la porte d'un réduit avec son arme et ses habits militaires. Par chance, cette porte fut la seule à ne pas être ouverte. Mon père dut subir les reproches de ma tante : "C'eut été notre condamnation à mort". Mon père s'est hâté de l'emmener vers la Rochure chez Marie Million qui l'a dirigé dans la forêt vers Kaysersberg. Nous n'avons plus eu de ses nouvelles.

Avec les bombardements plus intensifs nous devons passer la nuit dans notre cave qui ne nous protège pas beaucoup. Les soldats occupent des chambres. Certains parlent d'une arme secrète qui leur ferait gagner la guerre.

Un soir, ils nous regardent avec méfiance : "Un coup de feu avait été tiré". Une nuit suivante les bombardement furent plus intenses ; nous sentions le souffle des obus qui passent et tombent à proximité, devant la cave où nous sommes terrés. Dégâts dans la chambre au-dessus de nous ; un soldat fut blessé. Nous nous réfugions dans la cave chez Bitzenhoffer au-dessus de chez nous. Mais là, les blessés affluaient.

Nous partîmes chez Michel Gérard ; la cave était petite mais sûre. D'autres personnes nous ont rejoint dont deux déserteurs originaires de Kaysersberg qui voulaient rentrer chez eux. Il y avait aussi M. et Mme Marvhand qui habitaient à l'orée de la forêt. Les Allemands avaient voulu nous évacuer ; nous ne voulions pas partir avec eux en laissant le bétail, alors que les Français allaient venir sous peu. Nous ne pensions pas que ce soit si terrible. Nous étions assis sur un banc et des chaises devant les silos de pommes de terre. Nous devions sortir pour soigner les bêtes, toujours à la hâte. Nous avions du lait mais les réserves que Michel nous descendait mençaient à s'épuiser. Les soldats de la Wehrmacht furent remplacés par des SS qui nous traitaient de "sales Français". Nous les craignons beaucoup. Nous avons entassé quelques affaires dans un sac dans l'éventualité d'un départ. Je m'en allais chez nous pour le récupérer. A peine arrivé les SS en grand nombre m'entouraient. Ils me questionnaient avec cynisme. J'étais terrorisée, je leur répondais quelques mots en allemand. "Mais comment pourrais-je partir, me demandais-je".

C'est alors qu'un de ces soldats SS prit mon sac et m'accompagna chez Gérard. Ce jeudi matin, 21 décembre, nous pûmes sortir. Tôt, les bombardements furent d'une extrême violence. En fin de matinée, nous entendions des appels. Fifine Humbrecht arrivait en soutenant sa mère blessée. Son père, son oncle et sa sœur étaient morts, frappés par un obus qui avait éclaté dans leur refuge. "J'ai reçu le coup de la mort" disait Marie Humbrecht. C'était une

blessure importante. L'éclat lui avait traversé le dos, touché le poumon laissant un trou derrière et un devant. Que pouvions-nous faire ? Nous lui avons préparé une couchette sur le tas de pommes de terre. Nous ne pouvions que prier.

Quand le canon cesse, la porte s'ouvre. Ce sont deux Français en pull et en passe-montagne. Quelle joie ! Nous leur disons qu'il n'y a pas d'Allemands avec nous, mais que nous avons une blessée. L'un était médecin, il lui fit un bon pansement en nous promettant de revenir le soir. Il ne vint personne et plus tard nous apprîmes que le docteur avait été blessé.

Le lendemain matin, tout était calme. Il faisait encore nuit, alors que j'accompagnais mes parents pour soigner le bétail. Va et vient d'un soldat dans le chemin au-dessus de chez nous. Nous le saluons, joyeux : aucune réponse. En insistant encore une fois, nous vîmes que c'était un Allemand. Vite un peu de nourriture aux bêtes et vite retourner dans la cave. Stupeur et déception générales de tout le monde.

Un déluge d'obus reprit, intensif. Nous n'en pouvions plus de peur. Il y eut Camille Demangeat qui vint nous annoncer que leur fille Cécile avait été tuée en s'enfuyant, il était fou de douleur... elle attendait un enfant.

Crépitements ! En ouvrant un peu la porte, Michel vit que c'était la maison Humbrecht qui brûlait. La bataille faisait rage, des pierres se détachaient dans le fond de la cave ; une grenade fut jetée dans l'escalier de la cave. Nous vîmes l'éclair sous la porte. Au-dessus de nous des bruits de pas précipités et des hurras des Marocains. Etais-ce la fin ? Nouvelle nuit. Le lendemain matin, samedi 23 décembre, les bombardements reprennent...

Un bruit bizarre d'ardoises qui éclatent. C'est bien le feu au-dessus de nous. Les hommes sortent pour essayer de dégager la sortie. Impossible, car quand une maison brûle, on la prend comme cible et on tire dedans. Au bout d'un moment il faut bien commencer à évacuer la cave. Nous nous organisons, comme c'est un peu plus calme, quelques personnes sortent. Nous nous donnons rendez-vous à la Chapelle. La blessée nous demande de la laisser et de nous sauver. Impensable. La voilà hissée sur le dos de mon père. Pas une plainte et pourtant... ce qu'elle a dû souffrir. Ils partent accompagnés de Fifine et du réfugié de Kaysersberg. Mon oncle et ma tante d'Orbey avec ma sœur Fernande d'un côté. Ma sœur Jeanne et moi partons avec les enfants Gérard ainsi que Maria Gérard avec le bébé. J. Michel partira avec mon père Michel Gérard. L'escalier de la cave était protégé par une véranda dont la toiture brûlait. On nous recommandait de nous couvrir les cheveux.

En sortant, nous vîmes une épaisse fumée qui sortait de la cuisine et de la grange attenante. Le chien à l'intérieur hurlait. Nous ne pouvions plus rien faire pour lui, ni pour les bêtes enchaînées dans l'étable. C'était comme un mauvais rêve.

Des maisons en ruines aux alentours ne se dressaient que les cheminées. Nous contourrons la maison par le haut. Sur la route en contrebas, arrivaient les chars qui venaient de La Chapelle. Il y avait des blessés et des morts au bord de la route. Quand nous fûmes en vue de la Chapelle, il y avait pas mal de dégâts.

Il valait mieux partir vers La Goutte à travers champs. Arrivés chez Xavier Balthazard, le couple sciait tranquillement du bois devant la maison. Tout à coup la mitraille éclate très proche, terrorisés, nous nous cachons dans la chambre sous le lit.

Il n'y avait plus de poste de secours à La Chapelle. Marie Humbrecht fut déposée à Faîte, d'où elle fut évacuée. Mon père et ceux qui l'avaient emmenée nous retrouvèrent chez Xavier. Comme cela devenait dangereux de rester là, nous essayâmes de nous enfuir plus loin vers Moreyfontaine. Mais nous étions une bonne cible pour les Allemands qui occupaient le Cras... les balles sifflaient à nos oreilles. Nous fûmes encouragés par les hommes à poursuivre la route. Eux, qui avaient déjà subi ce calvaire au front, savaient que toutes les balles ne tuent pas.

A Moreyfontaine, chez Didierjean, les Marocains heureux nous accueillirent avec chaleur. Que c'était bon de trouver des amis Français. On nous restaura : chocolat, gâteaux, etc... Nous nous installâmes pour la nuit avec l'espoir que demain nous pourrions retourner à Henzell. Demain ?... Cela dura encore plus de deux mois.

C'était calme et paisible, voilà qu'on vient nous dire que nous ne pouvions rester là, il y aura une bataille imminente. Par un beau clair de lune et sous bonne escorte de militaires avec des mulets, nous nous dirigeons vers la forêt que nous atteignons sans être inquiétés. Commence la descente vers Orbey, chez ma tante et mon oncle. Ils ne sont pas là, les ayant perdu de vue lors de la débâcle à Labaroche. Ma sœur Fernande n'arrivera avec eux que quelques jours plus tard. Toujours sous escorte, nous arrivâmes à la Pinesse où une autre tante, Berthe Blaise, nous hébergea tous. Et commença l'attente. Dans la rue un soldat nous reconnut. Nous étions passés près du char dans lequel il se trouvait lors de notre fuite à Henzell.

Ma mère était partie en sabots. Horreur ! Nous avions attrapés des poux. Ma tante et des amis ainsi que l'Entraide Française nous dépannèrent un peu. Des commerçants, malgré leurs étalages assez démunis, nous cédaient un kilo de sucre ou un peu d'autres denrées.

De la Pinesse, nous pûmes voir les avions tournoyer autour du Cras en lâchant leurs bombes pour déloger les Allemands. Je crois que ce fut le 25 décembre, jour de Noël 1944. Fifine Humbrecht logeait chez des parents pas loin de nous, aucune nouvelle de sa mère. Comme les Américains prirent le relais, il fallut un laissez-passer pour aller à Ste-Marie-aux-Mines pour tenter d'obtenir des renseignements sur le lieu où se trouvait sa mère. Hélas, aucune information n'a pu être recueillie. Nous ne savions rien de Labaroche. Il y avait des familles dont certains membres étaient, soit du côté français ou partis du côté allemand et qui étaient sans nouvelles des leurs.

Il y eut à la Pinesse une ambulance militaire qui, en manœuvrant fit exploser un tas de mines antichars, en pleine nuit. Nous pensions que c'était une bombe. Les vitres volèrent en éclats, du travail pour mon oncle Auguste Blaise.

Enfin début février, ma cousine Anna Maire, ma sœur et moi fûmes accompagnées par deux soldats français restés à Orbey, leur char était resté en panne à Faîte. Ils marchèrent devant nous, essayant de détecter les mines. Tant de maisons brûlées ou abîmées, c'était un désastre. Rien pour nous accueillir, nous dûmes continuer d'habiter chez ma tante. Mon père souffrait beaucoup d'être privé de son "bon air de Labaroche".

Un jour, le Cras fut en feu. La nuit, de la Pinesse on voyait la couronne de feu entourant la montagne, un vrai feu d'artifice par l'éclatement des munitions qui s'y trouvaient.

Charles Humbrecht et sa famille avaient été expulsés en 1940. Quand il revint, aidé de mon père, ce fut pour fouiller dans des décombres et sous la neige pour retrouver les corps calcinés de sa famille. De même Camille Demangeat nous fit voir sa fille, c'est à dire les morceaux de chair calcinée qui en restait. Morte, il l'avait ramenée dans leur maison qui avait ensuite brûlé. Quelle tristesse.

Nous pouvions nous contenter de peu : une table, un divan que mon père avait trouvé dans la forêt. Les Allemands, en partant, abandonnaient ce qu'ils avaient volé et qu'ils ne pouvaient emmener. Nous avons aussi retrouvé le sac avec nos effets dans la cave chez Gérard et avec joie quelques photos de famille que nous conservons précieusement. Nous pouvions remercier Dieu, nous étions déjà un peu chez Nous.

Jamais nous n'oublierons l'épreuve des Humbrecht et Demangeat, le courage et la ténacité de mon père. La vie reprit tout doucement son cours. Malgré la peine de nos voisins, nous avons la foi qui nous dictait la confiance et l'espoir en de jours meilleurs. Nous étions délivrés du poids de l'occupation nazie et pouvions manifester librement notre joie d'avoir retrouvé notre PATRIE.



*Labaroche Chapelle  
Ce qui reste de la chapelle et des  
maisons environnantes après la  
libération en février 1945*



*Labaroche Henzell  
Maison Jules Balthazard  
après la bataille*

*Labaroche Henzell  
Notre "Chez nous" aménagé après  
déblaiement des gravats et mise  
"hors d'eau". Fernande a 13 ans.*



## LES COREAUX

### Témoignage de Mme Suzanne MUNIER BOIZIAU

Notre village est très étendu aussi je n'ignore pas que certains lieux dits se trouvèrent plus au cœur de la bataille tels "les Coreaux", lieu où se situe ma maison familiale.

Mais je ne pourrais jamais oublier ces faits, ils sont encore gravés dans ma mémoire, je passe sur les péripéties dramatiques qui opposèrent mes parents René et Jeanne Munier, et l'occupant.

Avant de parler de la libération, je voudrais vous livrer ce témoignage.

En ce qui me concerne, le nazi que j'avais le plus en horreur était notre instituteur, Pahl. En effet, dès que j'apercevais le toit de l'école ou bien en hiver, la fumée de la cheminée de l'école, située à la Chapelle, mon cœur se serrait, j'avais la nausée, car ce sinistre personnage qui n'avait rien d'un pédagogue nous terrorisait littéralement, il nous battait à la moindre des peccadilles avec un acharnement diabolique, d'ailleurs certains de mes camarades seront marqués à vie par les traces de ses coups.

Quant aux combats précédant la libération, je ne peux dire exactement quand la bataille s'engagea, sûrement fin novembre.

Au dessus de notre maison, une batterie (sorte d'orgue de Staline) était en position. Nous, les gamins allions assister au spectacle dès que les fusées fonçaient vers le ciel. Très vite la canonnade lointaine se rapprocha, les Trois-Epis sont bombardés, les colonnes de chars passent devant la maison, aux Coreaux. La vie normale s'arrêta, nous vivions terrés dans notre cave où 13 autres voisins nous avaient rejoints. L'autre partie du sous-sol qui était l'atelier de menuiserie de mon père, était occupée par 16 soldats allemands qui avaient obstrué les fenêtres avec des troncs d'arbres; dans cet endroit, ils bénéficiaient du poêle, mais la chaleur ne parvenait pas jusqu'à nous puisque la porte de séparation était le plus souvent close.

L'artillerie redoubla d'intensité, nous nous faisons tout petits dans notre abri.

Notre situation n'était guère enviable en cette période de Noël, et la nouvelle année ne s'annonçait guère meilleure. Mon père René Munier, remarqua que dans son atelier les militaires avaient entreposé des mines, très longues, des antichars.

Un matin, la plupart des soldats étaient partis et les mines également, on apprendra par la suite, qu'ils avaient placé leurs explosifs au virage des Coreaux.

Un jour, plus calme que les autres, nous sommes sortis respirer l'air frais, façon de parler car l'hiver est particulièrement rigoureux. Une explosion proche nous ramena à la réalité : quelque chose était tombé dans le pré, on s'approcha de la ferraille qu'un avion avait dû perdre, selon mon père, or une voiture traction avant bleu foncé venait de sauter sur une mine devant ce qu'on appelle maintenant "la maison de la famille". Le conducteur, un Allemand, avait une blessure béante dans le dos, il ne survivra pas : à ses côtés, la passagère, une jeune femme blonde, inconnue, gisait mortellement blessée.

Début janvier, nous avons changé de refuge. Nous voilà dorénavant installés aux "Bolles" chez les Voinson. Le vacarme continue, l'écho, amplifiant le son du canon, a un effet terrifiant, nous restons là quelques temps, puis l'ordre arrive d'évacuer les civils. Nous voici donc en train de piétiner dans la neige, abondante cette année-là.

Par un froid intense, nous quittons la maison, mon père avait son idée, il se dirigea tranquillement vers Orbey (déjà libéré) par le "Bââ", mais les Allemands nous firent rebrousser chemin. Le même soir, nous repartons mais en direction de la vallée de Munster cette fois-ci. En cours de route, les hommes du groupe prétextant chercher des vêtements pour les enfants nous abandonnèrent.



*Remise Gerard- Le Chêne*



*Ferme Johannes- Faugrède*

Les femmes, les enfants impatients, angoissés, attendent à la Croix de Wihr en train de battre la semelle.

Après une longue attente, la gent masculine nous rejoint, hélas dans quel état, ils sont pleins comme des "barriques", les vieux et les jeunes sont obligés de leur laisser la place dans la carriole, ah, ils sont beaux nos anciens combattants !!

Aux aurores, nous sommes à Walbach. Dans notre groupe quelqu'un suggère d'aller chez un ancien Labarochois installé dans ce village. Emu de notre détresse, celui-ci nous reçoit, nous ouvre généreusement la porte de son écurie après nous avoir servi un lait chaud, tout de même. Nous quittons ce brave homme très rapidement pour nous retrouver à Wihr au Val.

Là, changement de décor, le maire nous accueille dans sa maison; quelle différence, nos hôtes sont des gens charmants, une famille exemplaire, leur fils est officier dans l'armée française. A midi, un bon repas est sur la table, pour les grands, on sert l'oie avec des nouilles, pour les enfants un poulet choucroute, c'est la fête, la guerre est presque oubliée. Pas pour longtemps, car, le repas à peine achevé, ça se gâte car un obus éclate en plein dans la cuisine. Par miracle nous émergeons des gravats tous indemnes, dans la cour des soldats allemands sont blessés.

La vie de réfugié s'organise. Mon père propose d'aller chercher du foin puisque notre grenier en regorge. Ma sœur Colette et un jeune voisin l'accompagnent, le voyage à l'aller se passe sans histoire, le retour se déroule nettement moins bien. Mon père a aménagé une cache dans la charrette pour nos chèvres, elles supportent le trajet parfaitement sans trahir leur présence. Ma sœur, une jeune de 16 ans, un instant seule, est capturée par une patrouille allemande. Emmenée dans le premier Bunker sur la route du Linge, jetée dans ce réduit, ma sœur aperçoit des prisonniers alliés tous pieds nus (pour éviter toute tentative d'évasion). Parmi cette douzaine d'hommes, il y a des gens de couleurs, tirailleurs algériens, tunisiens, tabors marocains. Mon père en fureur fait irruption dans la casemate, après une discussion houleuse, ma sœur est relâchée.

Dès l'annonce de la libération, mes parents remontèrent à Labaroche, notre maison était debout criblée d'éclats, la toiture n'était plus qu'une passoire, le souffle des obus avait brisé les vitres, heureusement ma mère a eu la présence d'esprit d'enlever les doubles fenêtres. Des voisins proches qui n'avaient pas eu la même chance, leur maison détruite ou inhabitable, sont venus loger chez nous. Ma mère alluma la cuisinière, comme la maison était glacée elle s'apprêtait à faire de même dans la salle à manger, mais le cendrier était plein, elle le retira et à ce moment elle remarqua un fil qui partait derrière le poêle; intriguée elle préféra demander conseil.

L'attente ne fut pas longue : des militaires français se présentèrent à notre domicile pour enquêter au sujet des prisonniers du Bunker qui avaient été sauvagement exécutés par les Allemands. Les témoignages concordant avec ceux de mon père, ils ont bientôt été persuadés qu'il s'agissait de la même patrouille qui avait emmené ma sœur.

Avisant un gradé, ma mère lui montra le fourneau, il recommanda vivement de ne rien toucher avant que les spécialistes ne viennent l'examiner. Une équipe de démineurs désamorça la dynamite qui d'après ce militaire aurait fait exploser notre maison dans un cratère équivalent à la grosseur de l'habitation.

Pour nous la guerre était finie. Pourtant les mines allaient encore faire des victimes parmi les Labarochois. En revenant de faire du bois, devisant côte à côte, Philibert Balthazard dit à mon père "René va serrer le frein", à peine ces paroles prononcées, le bœuf, tirant la charrette pose le sabot sur une mine, et l'explosion s'en suivit, mon père s'en sortit avec des égratignures, par contre son compagnon trouva une mort atroce.

Notre village a souffert, des dizaines de milliers d'obus ont détruit le tiers des maisons, l'église, l'école etc..

Tous les jours en allant au lait chez Helfer, nous passions devant les cadavres de deux soldats noirs morts pendant le combat. Cette vision nous poursuivra longtemps.

## Témoignage de Gaby et Paul DECHRISTE

Les premiers obus tombèrent le mercredi 6 décembre 1944 au lieu-dit "Les Aulnes". Le 10 décembre 1944 les hommes des Vieux Champs et des Granges qui venaient à la messe de 10 heures durent rebrousser chemin, car les obus se mirent à tomber; ce fut ce même dimanche soir que la ferme de la famille Henri Voinson située à la Basse-Baroche fut incendiée. Depuis ce jour, nos nuits se passèrent à la cave et par la suite, nuit et jour car les bombardements devenaient de plus en plus forts. Les habitants de la Chapelle vinrent se réfugier au Gazon, dans nos petites caves heureusement voûtées.

Chez nous, nous étions 9 personnes, 2 cousines, leur frère et un couple.

Il fallait traire les vaches la nuit et faire un peu de cuisine lorsque les nuits étaient sans lune, car notre maison était située en face du Cras, donc très visible. A la moindre fumée, les bombardements reprenaient. Les Alliés ne savaient pas si c'étaient des civils ou des Allemands. Au début, nous avions assez à manger, mais à partir de Noël plus de pain, mon frère était sorti pour nous chercher un peu de ravitaillement mais à part des pots de "Kunz-Honig" il n'avait rien trouvé. Les soldats allemands en avaient reçu une grande quantité pour Noël, leur en chiper un peu ne les privait pas. Ce qui nous restait de nos réserves entreposées dans une pièce de la maison avait été volé par les S.S. Nous avons demandé du pain aux soldats mais ils n'avaient plus grand chose non plus, le ravitaillement était bloqué aux Trois-Epis.

A Noël il y eut la grande offensive, les Allemands tiraient depuis Sigolsheim sur la Place. De 6 heures du matin jusqu'au soir les obus passaient au dessus de notre maison, nous avons bien cru que c'était fini pour nous, car les Allemands avaient entreposé des mines de chars à coté de la maison. Le 3 janvier, notre belle église St Michel fut incendiée, les hommes valides du Gazon et de la Basse - Baroche coururent pour sauver les choses précieuses, mais impossible, le feu avait pris aux 4 coins, car c'étaient des obus qui mettaient le feu avec une telle rapidité! Encore une chance qu'il n'y ait pas eu de victimes car les bombardements ne cesseront pas pour autant.

Dans notre cave, il y avait également un jeune soldat allemand qui ne voulait plus partir. Chaque nuit, il devait se rendre à pied aux Trois-Epis avec un sac à dos pour chercher des obus. Dans la journée du 10 janvier, mon père le fit partir et ce fut certainement déjà un soldat allié qui le récupéra car il ne parlait pas allemand. Nous savions très bien que nous devions quitter nos maisons et si les Allemands l'avaient trouvé, c'était la fin pour nous tous.

Le 10 janvier au soir, les soldats passèrent dans les caves pour nous avertir que nous serions évacués le 11 au soir. Pas de refus sinon c'était la mort.

Le 11 janvier 1945 à 20 heures, nous partîmes chacun avec un petit bagage, car il fallait marcher jusque dans la vallée de Munster. Les soldats avaient promis que cette nuit là, ils ne tireraient pas, mais à peine avions nous quitté notre maison que les bombardements reprurent.

Ce fut la course jusque dans les caves de l'hôtel Blenner jusqu'à 2h du matin. Le pire sera pour les personnes âgées qui resteront sur la charrette à échelles que les Allemands avaient mis à disposition. Il y avait entre autre Madame Joséphine Gérard, maman d'Odette qui avait une fracture de la jambe, non plâtrée, elle s'était laissé glisser sur son derrière depuis chez elle, au Gazon, jusqu'à l'église. Il y avait entre 30 et 40 cm de neige, un froid terrible. Vers 2 heures, nous reprîmes le chemin des Trois-Epis et nous marchions à la queue leu leu, toujours sous les tirs. Arrivés là, nous dûmes à nouveau nous réfugier dans les caves de l'hôtel Les Trois Rois, et le matin au petit jour, reprendre la route qui nous conduisait à Gunsbach.

## Témoignage de Jean-Pierre DEMANGEAT

Je complète le récit de Gaby et Popaul qui relate ce que nous avons tous vécu en décembre 1944 et janvier 1945.

J'habitais au lieu-dit le Gazon, à 100 m à vol d'oiseau de Gaby et Popaul, en direction de la Chapelle.

Début décembre 44, nous avons eu en cantonnement, un petit détachement de la Croix Rouge allemande : médecin, infirmier et ambulancier. Ce détachement avait deux véhicules : une ambulance pour transporter les blessés et une voiture pour conduire le médecin et les infirmiers sur le front pour soigner les blessés.

Vers le 20 ou le 21 décembre, les SS qui étaient à la Chapelle se sont repliés chez nous, environ une douzaine d'hommes. C'était le premier poste de chez nous, jusque la Chapelle, c'était le no mans land. L'entente entre civils et militaires était assez bonne sauf avec le médecin. Il était sévère avec ses hommes, il leur interdisait l'entrée de la cave pour s'abriter pendant les tirs de barrage.

Dans la cave voûtée, nous étions 29 personnes. La cave était aménagée tant bien que mal pour loger tout ce monde. L'entrée de la cave était protégée par un tas de bois. Ces familles étaient d'Henzell, de la Chapelle et du Breu ainsi que deux sœurs garde-malade.

Un soir, vers 19 heures, un mortier explosait devant la maison. M. Camille Demangeat qui était sorti de la cave pour se dégourdir les jambes, fut blessé au bas ventre par un éclat. Deux hommes courageux qui étaient dans la cave, l'emmenèrent en luge jusqu'à l'hôtel Blenner où était le premier poste de secours, car la Croix Rouge allemande qui était chez nous avait changé de secteur.

La ravitaillement était pareil pour tout le monde : du lait, du fromage blanc, des pommes de terre et de la viande, celle-ci ne faisait pas défaut, car les vaches blessées par les bombardements devaient être abattues afin de ne pas les laisser souffrir. Ce qui nous manquait le plus, c'était le pain.

Près de la maison, jusque chez Mme Remise, les soldats avaient posé des mines avant que la neige ne tombe, des mines antipersonnel, environ 400. Ayant eu vent qu'il y avait des mines, j'ai demandé à un soldat où elles se situaient et quel passage je devais emprunter prétextant que je devais chercher du bois. Le but était tout autre car le 11 janvier au soir, une dizaine de personnes de Basse-Baroche voulait passer les lignes ce qui m'a permis de leur indiquer le chemin pour éviter le champ de mines.

Le 11 au soir vers 18 heures, nous avons reçu l'ordre d'évacuer, de quitter Labaroche en direction des Trois-Epis sous les bombardements, et ensuite la vallée de Munster à Wihr au Val où nous étions réfugiés jusqu'au 5 février pour la libération.



*Eglise Saint-Michel en feu  
le 3.1.1945*



*Jacques Paul - Le Gazon*



*Demangeat Charles  
Le Gazon*

## LE CHENE

### Témoignage recueilli auprès de Mme Marie Gérard

Au mois de novembre, les Allemands ont installé deux orgues de Staline derrière la maison de Camille Munier.

#### 8 décembre

Le premier obus tombe à la Rochure.

De jour, nous nous cachions à la cave chez notre voisin, Philibert Balthazard. La nuit, nous revenions dormir à la maison.

Quand les Français étaient dans le hagi au-dessus de la maison, le soir certains venaient discuter avec nous. Le matin, ils s'approvisionnaient en lait chaud à la maison.

Lorsque les tirs sont devenus plus intenses, nous sommes restés chez Philibert nuit et jour.

Ce sont des Américains qui ont relevé les Français. Ils occupaient la maison de Philibert.

Au mois de décembre, la route d'Orbey servait de frontière entre les Allemands et les Américains. Les pommiers qui bordaient la route avaient été abattus pour dégager la vue.

#### A Noël

L'aviation bombardait les Trois-Epis, les gazons volaient au-dessus des arbres. La femme de Philibert disait : "ils ont de drôles de ogés pour Noël".

Plusieurs maisons furent détruites aux Trois-Epis.

Au couvent, deux caves servaient d'abri ; l'une protégeait des civils, l'autre des militaires. Un obus explosa dans la cave des militaires.

Nous avons vu brûler plusieurs maisons à La Place. Elles avaient été incendiées par l'aviation américaine. Un char arrêté près de la maison de Hubert Perrin semblait être la cible de leurs tirs. En fait, ce char était hors d'usage ; il avait reçu un obus dans le tube de son canon.

#### 11 janvier

Les gens sont évacués : une partie vers la vallée de Munster, l'autre vers Lapoutroie et les Vosges.

Alors que la plupart des civils du secteur avaient été évacués, nous restions, malgré les ordres.

Un jour en parlant avec un soldat nous avons appris que la nuit précédente, les Allemands s'étaient approchés et avaient coupé le fil de fer barbelé non loin de la maison qui abritait les soldats U.S.

Lorsque nous sommes partis, huit jours après les autres, à dix-neuf heures, la maison de Philibert Parmentier, à Faîte, était en feu. Les Allemands nous ont vus et ont tiré sur nous.

Nous nous rendions à Moreyfontaine.

Arrivés au Rain du King, il nous fallut abandonner nos bagages et nos bêtes. Les soldats nous conduirent en jeep à Hachimette puis à Lapoutroie.

Comme ils voulaient nous envoyer dans les Vosges, j'ai dit que maman nous attendait depuis longtemps chez un petit cousin à Lapoutroie. Ils nous ont autorisés à la rejoindre. Nous savions pertinemment qu'elle avait été évacuée dans la vallée de Munster.

Nous resterons à Lapoutroie jusqu'au 4 février.





*Gérard Joseph - Le Chêne*



*Gérard Joseph - Le Chêne*

## Témoignage de Mme Liliane GRIVEL épouse VOINSON

Je me souviens plus précisément de la fin de la guerre, vers les années 1943/1944. Dans ces années là, beaucoup d'évadés se cachaient à Labaroche, particulièrement au Cras. Entre nous, nous parlions toujours le français et, un jour, nous étions au Cras en train de cueillir des myrtilles, ma sœur, ma tante et moi. Trois têtes apparurent devant nous, les corps étaient cachés par les buissons. C'étaient des prisonniers français évadés. Après nous avoir longuement écoutées, ils ont compris que nous n'étions pas des ennemies et ils nous ont demandé de l'aide. Nous les avons conduits dans une ferme du voisinage, chez Fernand Jacquat. Quelques jours plus tard, ils purent passer la frontière du Col du Bonhomme grâce à un habitant de Labaroche et au "passeur" des Basses-Huttes.

Quelques temps après, les combats devinrent plus intenses. Toute notre famille, soit une dizaine de personnes environ, était réfugiée dans notre cave. Une nuit, un obus pénétra par la fenêtre. Nous eûmes très peur et nous décidâmes de fuir. Seul mon père resta pour soigner les bêtes. Nous nous sommes réfugiés vers le Gazon avec une miche de pain et un jambon fumé, ignorant que le bas du village, à partir de chez Auguste Munier, était occupé par les Allemands.

Les bombardements devenaient de plus en plus fréquents. Nous fûmes obligés de nous réfugier à nouveau dans une cave. Ce fut celle de M. Demangeat. Deux jours après, le 19 décembre 1944, la maison familiale fut complètement détruite par le feu. Mon père nous a donc rejoint. Il emmenait avec lui notre taureau et notre cheval. Plus tard, nous avons dû nous séparer du cheval, faute de nourriture et ce fut Auguste Gérard des Bolles qui s'en occupa.

Nous étions vingt sept réfugiés dans cette cave. Non loin de là, un cheval était mort. Je me souviens que ma sœur et les Muller allaient tous les jours se trancher un morceau de ce cheval gelé par le froid, et le cuisaient.

Du mois de décembre jusqu'au mois de février, le 4, nous sommes restés dans cette cave.

Camille Demangeat, un des réfugiés, fut blessé par un obus et transporté par les Allemands à l'hôpital de Colmar.

De la mairie, les Français bombardaient les Allemands qui avaient leur poste non loin de notre refuge.

Enfin, le 4 février, nous avons pu sortir de cette cave et nous avons retrouvé notre maison en ruine.

Nous avons été logés chez les voisins, Xavier Simon, en attendant qu'une baraque en bois soit mise à notre disposition.

Beaucoup d'autres événements seraient à raconter, des anecdotes aussi, qui ont marqué ce petit village qu'est Labaroche.



*Char américain Sherman détruit (virage à proximité de l'immeuble Jehin André) -  
à droite : Dechristé Paul - Henzell*



*Boulangerie - Epicerie Dechristé - Actuellement Gaussin Roland - La Chapelle février 1945*

## Témoignage de Mme Joséphine Jehin née Humbrecht

Cinquante ans se sont écoulés mais le souvenir reste vivace et le rappel de ce que nous avons vécu est toujours une chose pénible dont nous évitons de parler.

Cependant, malgré la peine que nous éprouvons à remuer ces souvenirs, il est nécessaire de témoigner afin que les jeunes générations sachent combien les habitants de Labaroche ont souffert d'une guerre où ils n'étaient que des victimes. Dieu m'a peut être laissée en vie afin que je puisse témoigner du calvaire qu'ils ont subi.

Au moment des faits, les combats durent depuis un moment déjà. Les soldats Français et Allemands s'affrontent à quelques dizaines de mètres les uns des autres et la ligne de front se situe à hauteur de notre maison.

De fortes batailles se déroulent, les Allemands, en grand nombre, tiennent le Cras. Ils tiennent également les maisons de ce hameau.

Notre maison était située à Henzell, en aval du virage en épingle à cheveux, juste avant d'arriver à l'ancienne scierie. Dans ce même virage un char français a été détruit et la carcasse est restée longtemps après guerre.

Ce 21 décembre 1944 nous quittons la cave où nous sommes habituellement réfugiés pour venir soigner les bêtes. Vers 9 h du matin, des tirs d'obus ont lieu. Ils sont effectués à partir de canons installés à Aubure.

N'ayant plus le temps de rejoindre la cave de M. Michel Gérard, nous nous cachons au fond de l'étable, sous une dalle en béton.

Je suis assise avec ma sœur Marie sur un petit tabouret d'étable et nous prions. Dans ces situations la prière est souvent notre seul refuge.

Nous sommes à peine installés qu'un obus rentre par la fenêtre et explose dans l'étable tuant mon père Charles, ma sœur Marie, assise à côté de moi, mon oncle Adolphe. Ma mère a été touchée par un éclat qui lui a traversé le poumon.

Les animaux sont également morts et des soubresauts secouent leurs membres.

Seule, moi Joséphine, je ne suis pas touchée, tout au moins physiquement. Je crois qu'il est inutile de vous dire ce que j'éprouve.

Il faut quitter cet endroit mais avant, je m'assure qu'il n'y a plus rien à faire pour mon père, ma sœur et mon oncle. Ils sont morts.

Tant bien que mal, soutenant ma mère, nous réussissons à sortir de la maison et à regagner, sous les rafales qui n'arrêtent pas, la cave de Michel Gérard.

Avec les moyens que nous avons nous avons soigné ma mère qui souffrait beaucoup.

Dans la cave nous étions nombreux, la famille Balthazard Jules et deux réfractaires à l'incorporation de force. En tout 18 personnes.

Le 23 décembre, les chars français venant de la Chapelle qui était libérée ont incendié les maisons qui abritaient encore quelques Allemands. Ils tiraient également en direction du Cras. Nous ne pouvions plus retourner dans notre maison.

La maison étant en feu, nous risquions d'être asphyxiés dans la cave. Il fallait sortir. Tout autour, les maisons brûlaient. Nous sommes partis sans avoir pu retourner dans notre maison qui brûlait également.

Notre voisin, Jules Balthazard, un homme courageux, a pris ma mère sur son dos et nous sommes partis vers la Chapelle sous les tirs croisés qui passaient sur nos têtes. Miraculeusement nous sommes arrivés à la Chapelle et ma mère a reçu les premiers soins au poste de secours qui était installé dans la maison des sœurs, actuelle maison de l'infirmière.

Ma mère a ensuite été chargée sur une jeep et descendue à Orbey par le chemin du Rain de Busset. Je n'ai pas eu l'autorisation de l'accompagner et on m'a conduit à Faîte où je suis restée trois jours dans la cave de la maison Arbogaste Voinson.

Dès que cela a été possible, je suis descendue à pied, en sabots, à Orbey afin de me renseigner sur le sort de ma mère dont je n'avais aucune nouvelle. On m'a dit qu'elle pouvait se trouver à Sainte-Marie-aux-Mines. M. Ancel, le marchand de chaussures de la rue de l'Eglise m'a donné une paire de chaussures neuves et je suis partie, à pied, à Ste-Marie-aux-Mines. Après beaucoup de démarches, j'ai enfin appris qu'elle était hospitalisée à Remiremont dans les Vosges. Je ne pouvais m'y rendre. Je suis donc revenue à Orbey, les pieds en sang. Au début du mois de février, sans permission des autorités françaises, je suis partie à pied vers Remiremont.

Sur les hauts du Bonhomme j'ai dû croiser mon frère Charles, gendarme français qui, revenu en Alsace, avait su que notre mère était à Remiremont. Ma mère, qui avait été amputée d'un bras à cause de la gangrène, mais qui avait toute sa lucidité, lui avait raconté ce qui c'était passé. Il essayait de revenir vers Labaroche.

Je suis arrivée devant l'hôpital de Remiremont vers le 10 février. Mais, hélas, c'est une tombe que j'ai trouvée, ma mère étant décédée, dans d'atroces souffrances, le 26 janvier.

Mon frère Charles, était parvenu à rejoindre notre ferme. Il a rassemblé les restes calcinés - la maison ayant brûlé le 23 décembre - de notre famille et les a placés dans des caisses.

Je tenais à ce que ma mère soit enterrée avec toute ma famille. Avec la complicité du curé de Remiremont et du sacristain nous avons réussi, dans la clandestinité, à ouvrir la tombe. J'ai organisé le transfert du cercueil à Labaroche.

Nous avons procédé aux obsèques de ma famille, au courant du mois d'avril, dans ce qui restait de l'Eglise de Basse-Baroche.

Un peu avant Noël un autre drame s'était déroulé. Ma cousine Cécile, qui attendait un bébé, avait quitté avec son père Camille Demangeat sa maison à Henzell. En fuyant, sur le chemin de la Rochure, elle fut tuée par balles.

Mon oncle Camille est retourné à la ferme pour chercher "un bayard" et a ramené le corps de Cécile à la maison. Elle a également été carbonisée dans l'incendie de la maison. Lui-même fut blessé alors qu'il était réfugié au Gazon.

Mon oncle Adolphe est mort en ignorant que ses trois fils étaient morts ou allaient mourir à la guerre.

Je suis restée pendant une année à Orbey, dans de la famille, avant de revenir à Labaroche.

En 1946, je me suis mariée, à Lourdes, avec André Jehin qui lui, incorporé de force dans l'armée allemande, avait été grièvement blessé.

Pendant un an, j'ai craché de la poudre qui s'était incrustée dans mes poumons lors de l'explosion de l'obus. J'en ai subi les séquelles pendant de nombreuses années.

# LES CHRISTÉS

## Témoignage recueilli auprès de Mme Léonie Marchand

Le hameau était un no man's land. Tantôt il y avait des Allemands, tantôt des Américains.

Les bombardements ont commencé début décembre. Un obus est tombé tout près de la maison. Charles, mon frère, a failli être blessé. Il était caché chez nous à la cave. Sa femme était réfugiée au Bonhomme. Leur hôtel à la Rochette était fermé, réquisitionné par les Allemands.

Dans notre cave, il y a eu jusqu'à vingt personnes. Entre autres :

- René Prud'homme et ses deux enfants,
- Madeleine Wurtz
- Xavier Simon, le boucher,
- Jules Pierrat,
- Jean mon frère et sa femme,
- Yvan mon neveu, maman, moi et d'autres qui étaient de passage.

Une vache avait été tuée chez Pierrat par les bombardements. Les hommes l'avaient dépecée et entreposée dans la cave. Elle constitua notre nourriture pendant plusieurs jours

Le jour où un lieutenant allemand est venu nous dire qu'il fallait partir, nous avons encore accueilli Joseph Marchand, de Henzell, à la cave.

Xavier voulait aller chez Crusot chercher à manger ; il n'a parcouru que quelques mètres et est revenu nous annoncer que l'église brûlait ainsi que tout le hameau de Henzell.

Le lendemain, la plupart des gens sont partis avec des soldats allemands vers les Trois-Epis en passant par les Granges. Maman, Yvan et moi, nous avons remonté la vallée des Bolles. Jean Voinson nous a accompagnés et aidés à porter nos bagages jusqu'en dessous d'Obschel. De là nous nous sommes rendus à Zimmerbach chez ma sœur. Les bombardements y étaient presque aussi intenses qu'à Labaroche. Une voiture nous a conduits au Stauffen chez une tante. Depuis notre refuge, nous voyions brûler des maisons de Labaroche. Nous sommes restés au Stauffen pendant un mois, jusqu'à la débâcle.

Charles allait rejoindre de temps en temps un groupe de déserteurs cachés dans la forêt entre Ammerschwihl et Labaroche.

La veille de notre départ de Labaroche, ce groupe est passé à la maison et ses camarades ont proposé à Charles de les suivre vers Orbey. Il décida de se joindre à eux. C'était également, pensait-il, l'occasion de pouvoir retrouver sa femme.

En montant les Grands Champs, Charles et plusieurs d'entre eux sont tombés sur des mines. Ce n'est qu'à la libération, que nous retrouverons mon frère. Il fait partie de ces innombrables victimes de la bêtise de quelques hommes.

Lorsque nous sommes rentrés à Labaroche, notre maison était très abîmée par les bombardements. Elle n'avait plus ni portes ni fenêtres, le hangar avait brûlé, au poulailler il ne restait qu'une seule poule. Les vaches par contre étaient encore à l'étable ; elles avaient été soignées par un soldat yougoslave.

La maison des Pierrat avait été ravagée par les flammes, on distinguait encore le corps calciné des vaches à l'étable, elles n'avaient pu fuir l'incendie.

Plusieurs obus au phosphore avaient dû être tirés dans notre secteur car au moindre rayon de soleil, le feu prenait spontanément dans les prés.

Il a fallu travailler très dur pour pouvoir retrouver une vie normale et maintenant encore, de nombreuses images de cette période tourmentée hantent nos mémoires.

Comme dans toutes les guerres, ce sont toujours les "petits qui payent".

## LA PLACE

### Témoignage recueilli auprès de M. Marcel Million

#### Fin novembre 1944

- Mise en place par les Allemands de batteries de canons :
- 1 canon dans le Grand Pré, entre chez Olry et l'usine
  - 1 canon près de chez Gérard Joseph
  - 1 canon chez Munier Camille sur le pont du grenier.
  - une batterie dans la carrière de la Roche.

#### 8 jours après environ

Installation de canons tirant automatiquement 10 obus, au Chêne, chez le charron.  
Ces canons tiraient sur Orbey.

Un jour, un artilleur qui venait s'approvisionner en lait chez nous, a annoncé : "nous avons abattu la tour du Faudé".

A partir de la date de mise en place de ces canons au Chêne, des obus ont atteint La Place. Le premier obus est tombé près de chez Simon. Maman était à peine rentrée de chez le boucher ; elle était donc passée, très peu de temps avant, à l'endroit où cet obus est tombé.

Le deuxième obus est tombé près de la maison, dans du terrain marécageux ; une gerbe de boue s'est élevée dans les airs après l'explosion. Nous, les enfants, nous avons couru ramasser les éclats, ils étaient encore chauds.

A partir du mois de novembre, les Allemands réquisitionnent la forge pour y ferrer leurs chevaux

#### Courant décembre

Les soldats allemands, dont beaucoup de russes, occupent les habitations.

Lors des réquisitions des maisons, nous ne tenions pas à héberger de soldats allemands car mon frère, déserteur de l'armée allemande, était caché à la maison depuis le début du mois d'août 1944.

Nous dormions à la cave, les soldats occupaient le reste de la maison. Les tirs étaient sporadiques à ce moment là.

Nous voyions brûler des villages : Ammerschwih, Sigolsheim, Ostheim, jour et nuit pendant plusieurs jours.

A la maison, il y avait une dizaine de Russes. L'un d'eux, ancien officier de marine nous a dit qu'étant prisonniers des Allemands, affamés, ils n'avaient dû leur salut qu'à leur engagement dans l'armée allemande.

Ces occupants indésirables nous ont quitté le 22 décembre pour aller vers la vallée de Munster. Les Feldgendarmes qui avaient stationné chez les voisins Million et Demangeat ont également quitté les lieux ce jour et les canons ont été retirés.

#### 23 décembre

Les Français libèrent la Place et viennent à la maison.  
Peu de temps avant, nous avons bien failli être fusillés par des S.S.



*La Place*

*Million Armand - Couty Joseph - Forge Million Ernest - Million Théodore - Demangeat René*



*Forge de Million Ernest - actuellement Million Joseph - La Place*



En effet, alors que la porte d'entrée de la maison devait rester ouverte, il se trouve que par la force des bombardements, celle-ci était fermée et même verrouillée. Nous ne nous en étions pas aperçus car nous étions terrés à la cave avec les voisins.

Lorsque les S.S. sont arrivés, dans l'après-midi, il nous ont fait sortir et mettre contre le mur de la maison. Papa a demandé ce qui se passait. Dans un premier temps, ils ont voulu savoir qui regardait à la fenêtre juste avant qu'ils n'arrivent. C'était mon frère Ernest et un voisin qui, voyant les soldats s'approcher de la maison s'étaient retirés bien vite. Puis ils en vinrent à cette porte verrouillée ; il semblait que les allemands avaient le plus grand mal à croire à notre version des faits et ils nous soupçonnaient de cacher des soldats dans la maison.

Alors que nous étions toujours contre le mur, pour sauver la situation qui s'annonçait comme des plus dramatiques, papa leur a dit en allemand : "ici vous n'êtes pas en présence d'ennemis et ce que vous faites n'est pas bien car j'ai fait la guerre avant vous : les campagnes de Russie et de France et je me demande ce que cela signifie. Il n'y a pas de soldats ennemis ici. Nous sommes 18 à la cave avec nos voisins et je me porte garant des 18 personnes" (les familles de : Million Ernest, dix personnes - Million Gérard, quatre personnes - Demangeat René, quatre personnes). Les S.S. ont bien voulu lui faire confiance.

Papa a demandé s'il pouvait leur offrir à boire. Ils ont bu un verre de vin puis sont repartis en tirant des coups de feu en direction de l'usine.

Nous sommes redescendus à la cave et, une dizaine de minutes après, nous avons entendu crier du haut de l'escalier en allemand : "y a-t-il des soldats ici" ? Nous avons répondu qu'il n'y avait que des civils. "Alors ce sont des Français" ont ils crié. Ne les voyant pas, nous ne savions pas si c'étaient des Français ou des Allemands. Ils ont alors crié : "c'est nous, les Français!" Nous sommes montés à la cuisine, surpris de constater que nous avions bel et bien devant nous des soldats français.

Ils nous ont annoncé qu'un combat de chars avait lieu. Un char brûlait à la Rochette près de chez Demangeat, un autre avait été touché à La Place.

Ils sont partis en direction de la Rochette. Peu de temps après ils ont dû se replier vers La Place sous un tir d'artillerie nourri. Ils avaient des prisonniers blessés, pris chez Demangeat.

Le même soir, j'ai découvert un soldat allemand blessé au bras, dans la grange. Il aurait souhaité être conduit au Lazaret aux Trois-Epis. Nous avons averti les Français qui sont venus le chercher.

Au soir du 23 décembre, il n'y avait plus de soldat dans notre maison.

## 24 décembre

Ce matin là, nous avons été très surpris.

Deux S.S. sont venus à la cave et ont demandé si nous avions vu de leurs ennemis. Nous leur avons répondu que nous n'étions pas sortis. Ils sont restés toute la journée avec nous et ont même partagé notre repas.

Dans l'après-midi, La Place était bombardée par l'aviation française qui avait repéré un char. Nous voyions courir des soldats français depuis chez Gérard jusqu'à l'usine. De temps en temps, les S.S. observaient La Place depuis la fenêtre d'une chambre. Comme eux, j'ai voulu voir ; je me suis dirigé vers la fenêtre, l'un d'eux m'a arrêté en me faisant comprendre qu'il ne fallait pas m'exposer à la fenêtre. Je lui ai dit : "on ne peut pas me voir". Il m'a expliqué que si, avec des jumelles.

A la tombée de la nuit, ils sont partis rejoindre les leurs.

## 25 décembre

Le jour de Noël a été relativement calme.

## 26 décembre

Papa est allé voir les Français à La Place pour leur demander s'ils pouvaient emmener mon frère Joseph. Ils ont accepté et l'ont conduit à Fréland, chez un collègue de papa, le forgeron M. Barlier.

Entre le 25 décembre et le 2 janvier, nous étions entre les lignes françaises et allemandes. Tantôt il y avait des patrouilles allemandes, tantôt c'était les Français qui venaient à la maison. Les combats étaient quotidiens pendant cette période.

## 2 janvier

Le feu de l'artillerie se fait plus nourri et notre maison s'enflamme sous la mitraille dans l'après-midi, vers 15h30.

Pendant l'incendie, nous nous sommes réfugiés à La Place chez Hélène Olry puis chez Ernest Prud'homme le boulanger.

Ce soir là, mes oncles Charles et Joseph, mon frère Ernest et René Demangeat ont voulu conduire quelques vaches chez Lucien, le frère de René, aux Fontenelles. Arrivés au Bouleau, ils ont été arrêtés par des soldats américains et emmenés jusqu'à Ribeuville où ils ont été interrogés. Les vaches elles, ont été abandonnées.

Nous ignorions tout de leur aventure quand les américains nous ont rassemblés tout comme les familles Prud'homme, Simon, Couty, Demangeat, Zeh, ainsi que Raymond Million et sa sœur Yolande, pour nous conduire vers Orbey.

Les parents de Raymond étaient rentrés chez eux pour s'occuper de leurs bêtes ; ils seront retrouvés morts, à la libération, sous les décombres de leur maison qui avait été dynamitée.

Nous nous sommes rendus à pied jusqu'à Moreyfontaine. Là, chez Jules Marchand, nous sommes montés dans des camions (Dodge) qui nous ont conduits quelques cinq cents mètres plus loin dans la ferme de Jean-Baptiste Masson qui se trouve en contre bas du chemin ; nous y avons logé une nuit. Nous avons été tirés de notre sommeil par un grand fracas : un char américain a glissé et a écrasé l'étable. Fort heureusement, il n'y a eu aucune victime humaine à déplorer ; par contre, cinq vaches et une génisse ont péri broyées, le cheval a échappé au massacre.

Pendant l'évacuation, il n'y a eu aucun tir dans notre secteur.

Au matin du 3 janvier, nous étions livrés à nous mêmes ; nous sommes descendus à Orbey où nous avons passé la nuit du 3 au 4. Ma famille a été accueillie par les familles Didier Herqué et Miclo.

Depuis Orbey, les américains nous ont repris en charge et ont conduit les différentes familles de Labaroche vers Fréland, Lapoutroie et Le Bonhomme.

Nous sommes allés rejoindre mon frère Joseph à Fréland chez Jérôme Barlier qui nous a hébergés pendant deux jours.

A Fréland, nous avons rencontré des familles d'Ammerschwihr, réfugiées comme nous.

## 6 janvier

Notre famille (hormis la tante Marie qui est restée à l'hospice) a été rassemblée et conduite vers une destination qui nous était inconnue.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous avons revu parmi les réfugiés, mes oncles, mon frère et le voisin dont nous étions sans nouvelles depuis le 2 !

En fin d'après-midi, nous sommes arrivés à Epinal, dans un centre d'accueil où se trouvait une bonne centaine de personnes dans notre cas. Là nous avons encore eu une surprise en rencontrant un réfractaire de l'armée allemande qui était prisonnier des américains : Gustave Minoux. Nous y avons également revu Antoine Scandella qui était dans la Croix Rouge française. Papa leur a expliqué ce qui se passait à Labaroche et le pourquoi de notre présence à Epinal.

Nous avons passé deux jours dans ce centre, un genre de gymnase où nous couchions sur de la paille, munis d'une couverture. Il y avait des arrivées et des départs incessants.

## 8 janvier

La famille Ernest Million, René Demangeat, une famille d'Ammerschwihr (les Brendel) ainsi qu'une dame de Strasbourg ont quitté Epinal en autobus pour Dombasle en Xaintois (Vosges).

Nous y avons été accueillis dans différentes familles :

- papa et ma sœur Marie chez les Arnould
- maman et mon frère François chez les Duchaud
- l'oncle Joseph et mon frère Ernest chez les Gasquin
- l'oncle Charles chez les Maire
- mon frère Joseph et moi même chez les Rollin.

Nous sommes restés trois mois à partager la vie quotidienne de nos hôtes qui étaient des fermiers.

Je voudrais rendre hommage ici à ces gens qui nous ont très bien accueillis et considérés comme des leurs pendant toute cette période.

Nous entretenons toujours de bonnes relations avec eux.

## Fin février 45

Papa est revenu à Labaroche (à pied depuis St-Dié) avec l'oncle Joseph et René Demangeat, pour voir l'état des lieux.

Lorsqu'ils nous ont rejoints, ils nous ont appris l'ampleur des dégâts. A travers leur récit, nous imaginions la force des combats qui s'étaient déroulés dans notre commune.

Nous sommes revenus à Labaroche le 12 avril. Nous avons été logés dans différentes maisons. La famille a été dispersée pendant quelques temps puis nous avons habité chez Hélène Olry jusqu'en 1947. Ensuite nous avons été relogés dans les baraques provisoires.

La vie a repris son cours ; non sans difficultés car plusieurs choses de premières nécessités ont fait défaut et longtemps encore après l'armistice, nous utilisions des cartes de ravitaillement pour nous approvisionner.



*Jacques Aimé - L'Etang*



*Minoux Joseph - Les Evaux*

## Témoignage de Mme Maria Thommann - Minoux

Pour moi la réalité de la guerre a commencé aux Trois-Epis où j'ai vécu les 4 années d'occupation dans un grand hôtel "le Belvédère", maintenant démoli. Ce fut le premier bâtiment qui reçut le premier obus dans la semaine du 15 décembre je crois. Nous nous sommes réfugiés, les patrons et 4 employés au couvent où il y avait déjà des réfugiés d'Ammerschwihr qui étaient arrivés en pleine nuit, des réfugiés de Labaroche et de certains villages de la plaine, environ 60 personnes. Labaroche était sous les obus. Les grands hôtels des Trois-Epis avaient été durant toute la guerre réquisitionnés comme "Lazaret". Nous avons vu de grands blessés, entendu des récits de grandes batailles, mais nous ne pensions pas les vivre pendant près de deux mois dans les caves.

### Arrive Noël le 24 décembre 1944

Parmi les tonneaux, les pères des Trois Epis disent la messe de minuit avec tous les réfugiés. Nous sommes tous tristes. Nous pensons à nos familles, nous avons avec nous la statue qui était dans le chêne, où avait eu lieu l'apparition de notre dame des Trois Epis en l'an 1491 et qui est toujours sur le Maître Autel de la Chapelle. Vous pensez bien que l'on demandait à la vierge de nous protéger. Le miracle s'est produit le lendemain, jour de Noël : un beau soleil, dans un ciel très froid, la neige scintille dans le grand jardin devant nos fenêtres, qui sera bientôt recouvert de 50 tués. Il est 11 h, le coiffeur des Trois-Epis, M. Oster, un petit vieux, un peu bossu, est en train de raser mon patron, nous entendons un bruit d'avions, mais ce bruit nous est familier car des avions étaient passés par centaines tous les jours. Mais cette fois, c'est pour nous et sur le couvent, un premier piqué qui résonne encore dans tout mon corps 50 ans après, lâche la première bombe, qui nous fait nous précipiter tous par la même porte, trop petite pour les 60 personnes. Notre secrétaire, qui boitait, est tombée et beaucoup de personnes sont passées sur son corps; le 2ème piqué nous glace de peur. Le dernier ferme la porte de la cave et nous nous serons bien fort, mes patrons, moi et ma sœur de 12 ans. Je l'avais cherchée, pensant décharger mes parents qui en avaient encore quatre et qui étaient plus exposés aux Evaux, face au Cras, la montagne des Américains, distante des Trois Epis de 3 km.

Les bombes tombent avec une déflagration telle que nous croyons que les murs de la cave s'entre'ouvrent et se referment, une lampe à pétrole tombe, nous croyons nos derniers instants arrivés, un Père nous bénit et nous donne l'absolution. Les avions repartent et nous ne sommes pas morts. Brusquement la porte de la cave s'ouvre amenant un nuage de poussière et un officier demande de l'aide. Il y a beaucoup de tués, une sœur garde malade se lève et me demande de l'accompagner.

M. et Mme Frantz, mes patrons, me supplient de ne pas y aller. Je leur promets que si les avions reviennent, je viendrai. Nous sortons de la cave, le grand couloir du couvent est jonché de bois, de plâtre que nous escaladons derrière la cloison de la cuisine où étaient la plupart des réfugiés, un horrible tableau se présente, nous dégageons avec les soldats et les pères qui ne cessent de donner l'extrême onction, une multitude de corps, tués, blessés, écrasés qui vont s'aligner dans le jardin sur la neige blanche. Nous n'avons pas mangé, nous n'avons plus faim et d'ailleurs nous n'avons plus rien. Le frère Jérôme qui était cuisinier, nous avait dit la veille qu'il avait trouvé des dindes je ne sais où. Et bien pendant cette tragédie, des cosaques avaient trouvé le moyen de voler les dindes dans le four. Papa (M. Minoux) depuis Labaroche, avait vu les avions piquer sur les Trois-Epis et lâcher des bombes. D'ailleurs à chacune, il tombait par terre. Le lendemain il apprend qu'il y a 50 tués, sommes nous parmi eux ? En plein jour, risquant le

tout pour le tout, il vient nous rechercher ; nous arrivons sur le Bambois, là où il y a les bâtiments de la MGEN, bien en face du sinistre Cras qui tire sur tout ce qui bouge; nous retenons notre souffi. Est-ce parce que je tiens ma jeune sœur par la main qu'ils constatent que nous ne sommes pas des militaires ? Nous arrivons sains et sauf à notre maison et voilà une nouvelle tragédie qui se prépare.

N'ayant pas assez de place à la cave, et pendant que ça ne tire pas trop fort, papa et moi, couchons sur des matelas dans la chambre. Une nuit, dans la première semaine de janvier, vers 2 heures du matin, on frappe à la porte. Je vais voir : 2 soldats couverts de draps blancs, pour ne pas être repérés, nous demandent s'il y a des soldats dans la maison. Oui, le premier étage est tout occupé par les soldats, ils me disent qu'ils rentrent du front qui est terrible, et ils veulent se reposer, puis ils demandent si les autres maisons sont aussi occupées et si c'est aux Evaux qu'il y a les canons qui tirent. Je réponds que les canons ne sont pas ici et qu'ils sont camouflés aux Granges dans la forêt. Le matin, lorsqu'un soldat vient faire le café, je lui demande s'ils ont eu la visite de leurs 2 camarades ? Non, ils n'ont rien vu. Une heure plus tard, il vient m'apprendre que ce sont des espions, il m'apprend aussi que quelques jours avant, un général était annoncé pour voir le front. Le général arrive, demande tous les renseignements et 3 heures après, voilà le vrai général. Le premier était un espion. Je ne suis pas rassurée du tout.

Puis, vers le 10 janvier, on nous annonce qu'il va y avoir une grande bataille et que nous serons évacués. Nous ne savons pas ce qui se passe dans l'autre moitié de Labaroche où les premiers alliés sont déjà arrivés fin novembre. Les maisons brûlent entre les deux lignes, les Allemands ont posé des mines. Papa, avec des jumelles, veut aller voir où ça brûle, une sentinelle le prenant pour un espion veut le fusiller et sans l'intervention d'une voisine qui cherche le chef, il aurait été fusillé.

Vers le 10 janvier donc, nous nous préparons à être évacués. Papa qui avait trafiqué son camion pour que les Allemands ne puissent pas le prendre, envisage d'aller le réparer et nous partons en camion. Mais voilà, il y a de la neige et à certains endroits, le camion aura du mal à déblayer le chemin. Vers 9 heures le brouillard s'étant dissipé, il nous faut rentrer pour ne pas être vus par le poste d'observation du Cras. Il nous faut maintenant voir le camion. Papa se rend au garage avec un soldat, le sous-officier surveille par la fenêtre de la cuisine son café ou je ne sais quoi, et au bout de quelques instants, on entend le moteur qui marche. Nous sommes contents d'entendre que ça va marcher. Le sous-officier me demande de surveiller sa cuisson, il veut aller voir. A peine est-il sorti qu'une déflagration terrible se fait entendre. La fenêtre de la cuisine, avec cadre et carreaux, tombe sur l'évier. J'entends des cris, je sors ; je vois devant le garage quelqu'un par terre, je cours au camion, une jambe d'homme se trouve sur le capot, papa est encore dans la cabine, plein de sang. Je l'aide à rentrer, il est choqué, mais il est, grand Dieu merci, entier. Ramené à la cave, nous le tâtons, non il n'est pas blessé, une petite éraflure à la poitrine. Le sang provient de la jambe projetée sur le capot. A la cuisine, où deux soldats ont déposé le sous-officier blessé, on m'appelle pour chercher des bandes pour faire des garrots. Ils ont appelé entre-temps la Croix Rouge qui devait être en bas à l'église. Nous sommes sans voix et consternés devant ce tableau tragique, l'autre jambe aux 3/4 arrachée, tenant encore par des nerfs et la peau. Un soldat me demande si j'ai un grand couteau, je le cherche dans le buffet et le lui donne, après une hésitation. Il dit à son copain "je ne peux pas, fais le toi". L'autre prend le couteau, hésite "il faudrait le faire, mais je ne peux pas", alors il ne restait plus que moi, levant les yeux, j'ai pensé, "Mon Dieu, aidez-moi" et je l'ai fait.

A ce moment précis la porte de la cuisine s'ouvre, notre voisin le petit Gilbert, devant ce spectacle ne ressort pas aussitôt par la porte, mais passe près du blessé, entre dans la chambre, ouvre la fenêtre et saute dans le jardin arrive chez sa mère et dit "si tu savais, Marie coupe la jambe de son père. Nous n'avons su qu'après, qu'il venait justement chercher ce grand couteau pour tuer un cochon avant de partir.

Nous voilà bien tristes. Papa terriblement choqué. Plus de camion. Il nous a fallu chacun fourrer dans tous les sacs et Rucksack que nous possédions, un peu d'affaires. Nous avons pensé alors emmener une petite charrette. Nous avons descendu de la cheminée du lard et de la viande fumée, du cochon tué en automne. Nous l'avons fourré dans un sac ainsi qu'un sac de chaussures. Pour une grande famille comme nous, il en fallait, puis un sac avec farine, sucre. Il faudrait aussi avoir à manger. Ces trois sacs seraient dans la charrette. Ce jour-là nous ne sommes pas partis. Le lendemain, nous avons encore transporté dans une porcherie en béton, de l'argenterie, radio, téléphone et ce qui nous semblait précieux si la maison brûlait. Un soldat nous a aidé à porter tout ça.

On ne se faisait aucune illusion, quand nous serions partis, tout serait dévalisé, mais les Allemands avaient d'autres chats à fouetter.

Nous sommes donc le 11 ou le 12 janvier. Cette nuit - là les déserteurs veulent passer les lignes. Notre voisin en fait partie. Ça se passe mal, il y a un tué, des prisonniers ; et lui décide de rentrer et constate avec plaisir que sa famille n'est pas encore évacuée. Clandestinement il vient nous voir et décide de partir avec nous. Il essaiera avec sa femme et son fils de 2 ans, de partir à Turckheim chez sa belle-famille.

Cette fois, le 12 janvier, nous avons l'ordre de partir. Les obus tombent toujours. Après avoir plusieurs fois retardé le départ, vers 20 heures, dans la panique, l'ordre est donné "partez, dispersez-vous rendez-vous aux Vieux-Champs à la ferme Toussaint. Il a neigé toute l'après-midi et nous n'avons pas pensé que la charrette chargée ne roulerait pas dans la neige. Chacun chaudement vêtu, portait ses sacs, moi j'avais un Rucksack devant, un Rucksack derrière et 2 sacs à chaque main. Maman, les deux petites par la main, dit à papa de prendre le sac de lard dans la charrette. Dans la panique il prend un sac, hélas quand on cherchera nos affaires, c'est le sac de chaussures qu'il a pris. Maman en a pleuré. Pendant le trajet distant de la ferme Toussaint d'un kilomètre environ les Américains lancent des fusées éclairantes. Nous sommes obligés de nous coucher, je tombe avec tous mes sacs dans un trou d'obus, impossible de me sortir de là, nous arrivons de tous côtés à la ferme du rassemblement. Papa avec son sac n'est pas là, ainsi que deux vieilles dames manquent à l'appel. Avec un soldat, je reviens en arrière et trouve papa dans une autre ferme.

Nous voilà enfin partis vers les Trois-Epis. Vers 23h, à travers forêt, nous passons à 200 mètres de la maison de mon oncle, ma tante et ma grand-mère. La maison est bien camouflée dans la forêt, nous ne savons pas qu'ils sont encore là et qu'ils ne seront pas évacués, mais pas question d'abandonner le groupe. Nous arrivons aux Trois-Epis. Les Allemands nous dirigent vers les caves de l'hôtel des Trois Rois qui se trouvait à l'emplacement du jardin devant le Grand Hôtel, là nous nous asseyons tous et attendons le départ, il est environ minuit. Je suis assise près de mon voisin déserteur tenant son fils sur ses genoux, un allemand avec son fusil circule parmi nous. Il le regarde souvent. Max me dit en patois : "tu verras que je vais me faire prendre" et de fait le soldat se plante devant lui et lui dit "pourquoi tu n'es pas soldat ?" Paniqué, il ne répond pas. Aussitôt, je réponds (où ai-je cherché cela ?) "Er ist krank". L'allemand demande ce

qu'il a, je réponds qu'il ne comprend pas l'allemand et qu'il a la tuberculose. Sans demander son reste, il s'éloigne et nous respirons.

Que de fois je pense à la protection divine.

Vers 4 heures du matin, nous voilà repartis à pied bien sûr. Cette fois les Allemands ont déniché une charrette et un cheval, où nous avons chargé nos bagages et installé sur le dessus les 2 vieilles dames et une blessée je crois, sur un matelas, qui ne venait pas des Evaux. Nous avons marché le long de la route de Turckheim, en direction de la vallée de Munster, où surprise, il n'y avait pas la guerre.

Vers 9 heures du matin, après 5 heures de marche nous nous sommes arrêtés dans un restaurant de Wihr au Val pour nous réchauffer, ma petite sœur était toute bleue, et nous sommes arrivés au rassemblement de la Forge, où les Allemands nous ont servi une soupe chaude.

Après une nuit passée là, on nous a réparti et indiqué les familles qui nous recevraient et c'est en camion que nous sommes partis dans tous les villages de la vallée de Munster. C'est à Metzeral que nous avons atterri. N'ayant pas encore d'appartement assez grand pour notre famille nombreuse, le maire nous a recueillis pour deux nuits. Le lendemain, nous sommes arrivés chez une vieille dame, seule dans son logement. Quant elle a vu arriver cette grande famille, elle s'est prise la tête dans les mains et n'a dit que deux mots : "Oyé, oyé", mais comme nous étions heureux ! plus de guerre, tous sains et saufs !

Le retour a été une autre histoire. mais nous avons gardé longtemps des contacts avec ceux qui nous avaient si chaleureusement accueillis et aidés à vivre pendant les 15 jours que nous avons passés à Metzeral. Et à notre tour, nous avons maintes fois accueilli cette chère Mme Masquelin qui nous avait ouvert sa porte et son cœur. Après 50 ans, nous n'oublierons pas ceux de la vallée de Munster qui se sont dévoués pour recevoir ces pauvres réfugiés démunis de tout.





*La chapelle Saint Wandrille (devant : l'étrave de chasse-neige)*



*Bitzenhoffer Jean - Rouge Grange*

## LA CHAPELLE

### Journal tenu par Mme Thérèse Muller née Parmentier

- 7 décembre : vers 6h, le matin, première "visite" des obus, en bas d'Henzell
- 8 décembre : bombardement vers le Léman
- 9 décembre : bombardements en direction du Cras, le soir, vers 10h. 2 soldats sont tués, la maison de Fernand Jacquat est touchée.
- 10 décembre : bombardement en direction de la Bassette et les Vieux-Champ. A 7 h, le soir, vers la Chapelle et vers l'église. La maison de Henri Voinson, à Basse Baroche brûle.
- 11 décembre : ça bombarde en direction de Faîte.
- 12 décembre : vers 4-5 heures du soir, bombardement vers chez Aimé Olry.
- 13 décembre : bombardement en direction de Faîte
- 14 décembre : bombardement vers Phimaroche et le Cras. 1ère victime civile : Joseph Minoux aux Evaux. Vers 4 heures de l'après midi, la maison de Justin Munier brûle.
- 15 décembre : le matin, avant 10 heures, bombardement vers Faîte, la maison de Edmond Maire brûle. Vers midi, des tirs vers les Champs du Cras, le soir, vers le Léman et le Cras.
- 16 décembre : ça bombarde. Jules Marchand, de Moreyfontaine, est blessé à 8h du matin.  
A 9h30, le matin, nouvelles rafales vers le Cras.  
La maison de Fernand Jacquat brûle. Brûle aussi la maison de Berthe à la Goutte.  
A 3h de l'après-midi, notre maison est touchée. Celle de Bernadette Pierrat née Munier est également touchée. Le soir, ça brûle à la Place, chez Xavier Munier.
- 17 décembre : nous sommes toujours à la cave. Nous passons un mauvais dimanche et pendant la nuit, la population est évacuée vers Basse-Baroche. Le matin, la scierie brûle. Les rafales sans arrêt. Vers 4-5h, le soir, des avions passent en direction de la Place.
- 18 décembre : bombardement vers Rouge-Grange. Vers 11 heures, ça brûle chez Ignace Million. Affreux.
- 19 décembre : Vers 4 heures, rafales vers la Chapelle. La maison d'Emile Grivel brûle.
- 20 décembre : matin assez tranquille - vers 4h nouvelles rafales. Ça tire vers Rouge-Grange et le Gazon. Notre mulet "Jeannette" est tué.
- 21 décembre : nouvelles rafales de mitrailleuses à 9h 30 du matin. Vers 10 heures du matin, les premiers Français se montrent à la Chapelle.
- 22 décembre : très mauvaise journée : rafales l'après - midi. La maison de Joseph Munier "Prosper" au Gazon brûle. Ça brûle aussi à Henzell à la Chapelle.
- 23 décembre : mauvaise journée. La maison Marie "chez Louis Olry" est en feu le matin. Vers 3 h de l'après-midi, la maison de Bitzenhoffer, à Rouge Grange, où nous sommes réfugiés, brûle.
- 24 décembre : ça brûle à Henzell. Mauvaise journée, 7 maisons brûlées à la Place, par bombardements. Les soldats français (avant poste) se libèrent jusqu'à Faîte.
- 25 décembre : jour de Noël : très mauvaise journée passée dans la cave
- 26 décembre : ça brûle à la Rochure, chez Vilmain
- 27 décembre : à Henzell, la maison Gullung brûle
- 28 décembre : ça brûle vers l'Eglise et les Evaux
- 29 décembre : ça brûle chez Joseph Gullung
- 30 décembre : assez tranquille. Ça brûle vers l'Eglise.
- 31 décembre : assez tranquille. Nous sommes toujours dans la cave à Rouge Grange. Il neige dans la soirée.

## LA GOUTTE

### Témoignage recueilli auprès de Cécile Munier et de Jean-Michel Claudepierre son frère

#### Début novembre 1944

Les Allemands mettent en place deux pièces d'artillerie au lieu-dit La Guichère. Ce ne sont pas moins de dix chevaux qui tirent les pièces, à travers pré, en passant devant chez Camille Tisserand.

Un dimanche soir, avant les combats, nous avons entendu siffler des obus. Papa a dit qu'ils étaient tirés depuis Aubure. Leur cible devait se situer à la Basse Baroche. Le jour même, la maison de Henry Voinson a été incendiée par un de ces projectiles.

#### 6 semaines avant Noël

Nous nous sommes cachés dans la cave de notre maison avec nos voisins les plus proches : les familles Munier Joseph, Munier Camille, Balthazard Xavier ainsi que des gens du Bonhomme, des Batot, qui avaient fuit les combats.

Tous les jours nous entendions des tirs d'artillerie. Nous les enfants, nous sortions et allions ramasser les éclats d'obus qui parfois étaient encore chauds.

“Un jour, raconte Jean-Michel, j'avais trouvé une petite pelle allemande et j'avais vu un fil qui semblait traîner sur le sol. Avec ma pelle, j'ai tapé sur ce fil et je l'ai coupé. Lorsque j'ai raconté cela à papa, il m'a appris que c'était un fil de téléphone. Nous avons craint des représailles mais il n'en fut rien”.

Alors que la viande commençait à manquer, Jeanne, notre sœur, et Yvonne Munier se sont rendues à la boucherie malgré les bombardements incessants. A chaque fois que nous y repensons, nous mesurons à quel point ce genre de comportement était inconscient.

Jusqu'à Noël, plusieurs familles se sont jointes à nous et ont partagé notre abri ; celles de Munier Auguste, Munier Justin (comme il était handicapé, sa fille l'a conduit depuis Le Breu sur un “bayard”). Certaines de ces familles n'étaient qu'en transit vers une destination parfois inconnue ; toutes fuyaient les combats et l'insécurité grandissante.

Ainsi nous avons été une trentaine de personnes dans cette cave ; elle offrait l'avantage sur d'autres d'être voûtée, donc plus résistante aux bombardements, de ne pas avoir de porte donnant sur l'extérieur, d'avoir une superficie d'environ soixante mètres carrés. Néanmoins comme elle était déjà bondée de la réserve de pommes de terre, l'espace vital de chacun était réduit au strict minimum ; nous dormions dans les casiers à pommes de terre.

La porte était revêtue d'une tôle qui devait faire office de coupe-feu, voire de blindage. Ce revêtement avait été posé lors de la guerre précédente. L'escalier menait directement de la cave à la cuisine ; les repas y étaient préparés à la sauvette, les plus hardis mangeaient parfois à la cuisine. Il fallait bien souvent abandonner les fourneaux en pleine préparation pour “laisser passer l'orage”. Au pire de la tourmente, on invoquait le Créateur pour qu'il vienne à la rescousse. Un jour que la prière était particulièrement fervente, Berthe Munier a dit : “ne priez pas si fort, vous allez fatiguer le Bon Dieu”.

Aussi longtemps que le four était utilisable, maman y cuisait le pain, lorsqu'il a été détruit, elle est allée le cuire chez Munier Joseph.

Pour l'approvisionnement en viande, les hommes allaient, au péril de leur vie, prélever des morceaux sur des vaches errantes qui avaient été tuées dans les environs.

Un jour notre maison a bien failli brûler.

La petite maison qui se trouvait à côté avait été touchée par un obus qui l'avait enflammée. Le feu se propageait déjà à notre maison par le faite du toit lorsque nous nous en sommes aperçus. Craignant le pire, nous sommes allés nous réfugier chez le voisin Joseph Munier. Pendant le changement de domicile, les tirs ont été particulièrement fournis ; il n'y a miraculeusement eu aucun blessé.

Les plus courageux (hommes, femmes et enfants) ont constitué une chaîne humaine et, munis de seaux, ils ont réussi à maîtriser le sinistre. Cécile Munier a vu son seau percé par un éclat d'obus.

Nous avons repris possession de notre cave le jour même.

L'avant-veille de Noël les soldats français nous ont dit de partir de nuit car de grands combats étaient annoncés.

Nous sommes passés par le Grabouillat ; nous enjambions des obstacles que nous croyions être des troncs ou des branches d'arbres mais c'était pour la plupart des corps de soldats tués pendant les combats violents qui avaient eu lieu. Nous entendions également geindre les blessés.

Nous nous sommes rendus au Bââ (Orbey) en passant par la Conatte. Nous y avons dormi une nuit, chez Paul Maire, puis chaque famille a trouvé à se loger à Lapoutroie. Nous y sommes restés jusqu'à la fin mars 1945.

A Lapoutroie, des FFI nous ont arrêtés et fouillés. J'avais des photos qui avaient été prises lors d'une communion chez des amis raconte Cécile. Le cousin de mon amie était alors incorporé de force dans l'armée allemande et on me voyait en sa compagnie sur une des photos. Les FFI nous ont emmenés au tribunal de Lapoutroie où après bien des palabres, ils ont daigné nous faire confiance et nous ont relâchés.

Entre Noël et la libération de Labaroche, nous avons fait quelques retours à la maison pour y chercher des provisions et soigner les bêtes qui étaient restées à l'étable.

Fin janvier ce fut un jour au tour de Cécile et de Jean-Michel de faire le voyage à La Goutte. A l'aller tout s'est bien passé mais au retour il n'en a pas été de même car près de la ferme Prud'homme, alors qu'ils étaient chargés des provisions qu'ils ramenaient à Lapoutroie et qu'ils marchaient péniblement dans la neige profonde, les balles et les éclats d'obus se sont mis à siffler à leurs oreilles. Ils ont continué à progresser malgré la mitraille et sont arrivés miraculeusement à bon port.

Les souvenirs de cette période trouble sont très nombreux et restent bien vivants dans les mémoires. Certains sont plus marquants que d'autres.

Ainsi se remémore-t-on l'état des lieux au retour d'exil ; les champs, prés, jardins, hagis, forêts étaient bel et bien dévastés et l'aspect général avait tout d'un paysage lunaire tant les cratères laissés par les obus étaient nombreux. Quel travail de titan pour tout remettre en ordre !

Cécile revoit encore très bien ce soldat allemand qui semblait être assis au pied d'un arbre, la tête légèrement inclinée, appuyée sur une de ses mains ; devant lui étaient étalées ses photos de famille... La guerre l'avait ravi aux siens.



*Balthazard Philibert et Dechristé Jean - La Chapelle*



*Le restaurant "A l'Etoile" - la boulangerie épicerie Joseph Dechrisme - La Chapelle - février 1945*

En mai 1945, deux demoiselles, Marie et Marie-Rose Florentz, revenaient de Lapoutroie où elles étaient réfugiées. En passant au-dessus de la ferme de Fernand Jacquat au Cras, elles furent tuées toutes les deux par une mine.

Les propriétaires de la ferme étaient, quant à eux, réfugiés à La Basse Baroche, chez Joseph Riette, le tailleur. Quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'à leur retour, ils découvrirent un morceau de jambe dans l'enclos aux cochons ! Détail tragi-comique, il portait encore une jaretelle ; il s'agissait bien sûr d'une partie du corps d'une des demoiselles qui avaient été tuées à quelques mètres de là.

Maria Jacquat prit la relique, la mit dans un carton, la recouvrit d'un rideau blanc et la posa sous un arbre en attente du prochain enterrement. Elle fut donc enterrée dans la tombe de la sœur de Joseph Ignace.

Pour l'anecdote, quelques jours après, Fernand Jacquat déminait, muni d'une pioche et d'une brouette, sa fille de 7 ans sur les talons, signe de l'inconscience dont on faisait encore preuve alors que le malheur avait déjà si durement frappé.

## LES MULLES

### Témoignage recueilli auprès de Mme Cécile Munier

Depuis le début des bombardements sur Labaroche, nous étions cachées dans notre cave. Chez nos voisins, des soldats allemands occupaient la maison.

Un jour, un de ces soldats, un Russe, a pénétré chez nous, a fouillé dans les armoires et a volé quelque chose. Un de ses supérieurs l'a surpris, l'a obligé à restituer ce qu'il avait dérobé puis il l'a emmené et il a été fusillé. Nous craignons ces Russes qui avaient des comportements redoutables.

Lorsque La Place a brûlé, nous avons accueilli Mathilde Munier qui avait fui vers les Mulles. Nous avons également recueilli la petite Simone Parmentier, âgée alors de sept ans, qui, à l'insu de sa maman avait couru dans les bombardements.

Nous nous sentions particulièrement menacées. Mes frères étaient tous partis : l'un avait fui l'occupation en 1940 et s'était réfugié en zone libre dans le Midi, deux autres étaient enrôlés de force dans l'armée allemande quant au quatrième, il était réfractaire. (Moi-même, j'avais goûté à la discipline du régime nazi pendant une année, mais j'étais rentrée à la maison au moment des faits précités. Cinq des sept enfants de la famille étaient donc partis).

Un jour, les soldats ont lâché nos vaches, nos cochons et nos poules.

Lorsqu'il ne nous a plus été supportable de rester à la maison à cause de l'insécurité grandissante, nous sommes parties à pied à travers la forêt et nous avons marché jusqu'à Colmar.

Là, des réfugiés étaient rassemblés sous un grand hangar. Les allemands nous ont dit que si nous nous y trouvions encore dans les trois jours, ils nous emmèneraient en Allemagne. Nous avons alors passé quelques jours dans une cave chez des gens que nous connaissions puis, la mairie nous a logées chez Scheibling, le marchand de charbon.

Un jour après la libération, nous sommes remontées de Colmar, Paulette Laporte et moi.

Dans le toit de notre maison, il y avait un énorme trou dû à un obus qui y avait explosé.

Comme il ne nous était pas possible de rester, faute de ravitaillement, car tout avait disparu, nous sommes retournées à Colmar.

Ce n'est que quelques jours plus tard que nous sommes revenues définitivement à Labaroche.



*Eglise Saint-Michel sinistrée*



*Munier Joseph - Le Gazon*

## Témoignage de M. Joseph Munier (12 ans à l'époque des faits)

Ma famille était alors installée à l'Enclos. Vers le 14 ou 15 décembre 1944, les soldats allemands qui étaient installés dans la maison nous ont intimé l'ordre de partir. Nous sommes montés vers Phimaroche pensant trouver un refuge dans la Maison Forestière. L'endroit étant peu sûr, nous nous sommes dirigés vers le Cras, pour trouver refuge chez Auguste Pierré.

Le jour de notre arrivée de forts bombardements ont eu lieu sur les terrains devant la maison. Je crois que c'était le jour où la ferme de Fernand Jacquat a brûlé. Après une nuit passée au Cras nous sommes repartis vers l'Enclos. Nous nous sommes réfugiés chez mon oncle Xavier Gérard.

La maison comportait deux caves. Pendant que nous étions dans la cave Est, des obus sont tombés sur la cave Ouest et des soldats allemands ont été tués. Dès que le calme est revenu nous avons quitté la cave et sommes descendus vers la Goutte. Nous sommes passés près de la maison de Fernand Jacquat qui brûlait encore. Nous nous sommes réfugiés chez Jean-Baptiste Claudepierre. Nous étions trente trois personnes dans cette cave. Tous les jours, des bombardements avaient lieu, en général entre 9 h et 11 h.

La maison voisine a été incendiée. Elle appartenait à Jean-Baptiste Claudepierre. La maison Claudepierre, où nous étions a également pris feu mais nous avons réussi à l'éteindre sous les bombardements. Les bêtes, dans les étables étaient, lors des bombardements, tuées par éclats. Ce qui a permis d'assurer le ravitaillement de tout le monde.

Le secteur était tenu tour à tour par les Français et les Allemands. La situation devenant intenable, le soir du 24 décembre nous sommes partis pour nous diriger vers Lapoutroie, en passant par le Grabouillat et Busset.

Nous avions avec nous, Justin Munier du Breu qui, ne pouvant marcher, avait été placé sur un "bayard". Nous avons beaucoup de mal à franchir les arbres abattus au travers du sentier. Arrivés au Grabouillat, nous avons laissé Justin Munier chez M. Schrutt, avec sa fille Cécile. M. Schrutt savait que les Français tenaient la crête et il a crié "civils" afin qu'ils ne tirent pas.

Dans la forêt, entre la ferme Schrutt et Busset, les combats avaient été terribles et dans la nuit nous sentions bien que de temps à autre nous marchions sur des cadavres. Nous entendions parfois des gémissements. Nous avons franchi cette forêt sans être arrêtés par les soldats. Arrivés à Busset nous avons coupé à travers prés pour nous diriger vers le Moulin d'Orbey. Les terrains étaient minés. Les hommes sont partis devant, nous recommandant de bien marcher dans leurs traces. Nous sommes arrivés à Lapoutroie par le Bââ au moment où la messe de minuit sonnait à l'Eglise de Lapoutroie. Nous avons passé le reste de la nuit dans la ferme du Bââ chez Paul Maire.

Le jour de Noël nous sommes descendus à Lapoutroie où nos parents ont été interrogés d'une façon sévère par les FFI et ensuite conduits devant les autorités militaires.

La maison était en mauvais état et il a fallu commencer quelques réparations urgentes et entreprendre un nettoyage complet des pièces pour pouvoir reprendre une vie précaire.

Nous avons été hébergés chez Joseph Bastian à Kermodé, qui était un neveu de mon père. Avant la fin des combats nous sommes retournés à La Goutte pour récupérer quelques affaires. Nous avons récupéré un bœuf et une vache. Le bœuf avait une corne percée par un éclat d'obus. Quelques bêtes étaient encore vivantes ayant été nourries par des soldats ou des gens de passage.

Nous sommes restés à Lapoutroie jusqu'à la mi-mars, date à laquelle nous avons pu regagner l'Enclos. Nous avons retrouvé une vache en liberté qui avait trouvé du foin préparé par des soldats et de l'eau.





*Munier René actuellement Bombert - La Chapelle*



*Pierré Michel - Les Chalprés*



*Balthazard Paul - Devant la Roche*



*Demangeat Joséphine - Derrière la Roche*

## **DERRIERE LA ROCHE**

### **Témoignage recueilli auprès de M. René Munier**

#### **Début décembre**

Alors qu'à la Basse Baroche la maison des Voinson avait été incendiée, quelques obus, tirés de Riquewihl occupé par les allemands, sont tombés au lieu-dit Plains Champs les jours suivants.

Au fur et à mesure de la progression des alliés, les bombardements devenaient plus intenses. Nous nous sommes cachés dans notre cave.

Les libérateurs ont marqué un temps d'arrêt dans leurs tentatives de faire reculer les allemands. Des mines ont alors été posées par les belligérants dans le no man's land que constituait une bonne partie du territoire communal.

Lorsque l'intensité des combats est redevenue plus grande, nous sommes descendus à la Basse Baroche, chez Blenner, où nous avons passé plusieurs jours à la cave.

Nous y apprenions des nouvelles de La Place par les gens qui descendaient nous rejoindre, chassés par les bombardements.

Il est vrai que les Américains disposaient de moyens considérables et avant que d'engager leurs hommes, l'artillerie faisait table rase des obstacles qui auraient pu entraver leur progression.

#### **12 janvier**

Depuis chez Blenner, nous avons été envoyés aux Trois-Epis.

Nous y avons passé une nuit à l'hôtel des Trois Rois.

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, de nombreux réfractaires qui étaient cachés dans les greniers ou dans les forêts ont décidé de franchir les lignes pour se rendre du côté des Français. Après avoir traversé, non sans pertes humaines, les terrains minés du no man's land, ils ont encore eu bien du mal à faire admettre leur statut de la part des Américains qui étaient particulièrement suspicieux.

Après notre nuit aux Trois-Epis, nous nous sommes rendus à pied, par Turckheim, à Colmar où nous avons été recueillis par des gens que connaissaient les Blenner.

Nous avons tout laissé à Labaroche.

#### **8 février**

Je suis remonté seul à Labaroche en passant par Lapoutroie et Orbey.

Depuis la montée du Rain du King, quelle vision de massacre ! Bétail tué, matériel de guerre, soldats morts jonchaient le sol ravagé par des trous d'obus. Je devais enjamber les nombreux obstacles que constituaient les fils tendus et les mines amorcées sur mon passage.

Lorsque j'arrivai à la maison, le toit était béant, éventré par un obus. A la cuisine, la carcasse d'un demi cochon dans laquelle était planté un couteau, gisait sur la table ; les couverts avaient été sortis du buffet et posés sur la table. La fuite des occupants avait dû être pour le moins précipitée !

Vu le froid qui régnait encore, je me suis hasardé à allumer du feu dans le fourneau de la cuisine et me suis sauvé à l'extérieur de peur d'une explosion. A l'étable, il y avait les vaches du voisin. Elles n'avaient plus à manger que le foin mouillé, éparpillé par l'explosion de l'obus. Nos bêtes avaient disparu.

Ernest Balthazard, notre voisin, était chez lui. Je le rejoignis pour passer la nuit.

# MOREYFONTAINE

## Témoignage de Camille Parmentier

**Dimanche 10 décembre 1944**

Nous nous installons à la cave. Dans l'après-midi, la tour du Faudé s'écroule sous les bombardements. Jour après jour les obus tombent de plus en plus près de la maison. Quelques soldats allemands occupent la cave avec nous.

**12 décembre**

L'après-midi, un soldat nous conseille de quitter les lieux. Les Allemands veulent installer un ou plusieurs canons près de la maison et cela risque d'augmenter l'intensité des bombardements. Après une nuit passée chez nos grands-parents (Jules Prud'homme) nous regagnons notre maison avant le lever du jour. Comme nous ne savons pas ce qui nous attend, mes sœurs restent en bas. Il n'y a personne, alors nous décidons de rester chez nous.

**16 décembre**

Notre voisin Victor D. vient à la maison ; son gendre Jules M. a eu une jambe sectionnée par un éclat d'obus alors qu'il se trouvait à la cuisine. Leur maison ayant subi de gros dégâts, ils viennent se réfugier chez nous. Nous cherchons le blessé sur un brancard de fortune : une échelle garnie d'un matelas et d'oreillers.

Par téléphone, un officier allemand demande l'aide de brancardiers pour l'évacuer. On lui répond que cela n'est plus possible. Les frères Muller, Léon et Georges, viennent le chercher dans la soirée. Il n'arrivera à l'hôpital à Colmar que tard dans la nuit.

**17 décembre**

Après une matinée terrible, vers trois heures de l'après midi, le lieutenant allemand dont le téléphone ne répond plus, s'enfuit, sans doute vers la Goutte. Les balles claquent contre les murs de la maison.

Les libérateurs occupent déjà la pointe de forêt au-dessus de la maison. Les obus tombent plus loin vers le centre de Labaroche, puis cinq chars arrivent par le chemin du Petit Busset. Ils ne restent pas plus d'une heure et repartent vers Orbey. Le soir, un soldat allemand qui a l'air de s'être égaré, se présente. Victor D. lui explique que les Français sont venus et qu'il n'a plus rien à faire ici. En même temps il happe son arme, comme il ne la lâche pas, je lui donne un coup de main. L'Allemand nous supplie de ne pas lui faire de mal et part on ne sait où.

Pendant la nuit, un autre soldat allemand vient nous trouver à la cave. Il dit vouloir se rendre dès que les Français arriveront. Les Français reviennent le 18 décembre, vers trois ou quatre heures de l'après-midi.

A partir de là, quelques dizaines de soldats occupent les deux fermes et les forêts environnantes. Nous avons droit à quelques jours de calme, jusqu'au 24 décembre où a lieu l'attaque allemande depuis le Cras par la Goutte.

Avant le lever du jour, on entend les rafales de mitrailleuses et autres armes automatiques, les tirs de fusils et les explosions dans la petite forêt que l'on appelle le Kèrsè, vers la Goutte.

Des soldats algériens courent depuis les maisons pour approvisionner leurs camarades en munitions. Ils prennent tout ce qu'ils trouvent comme récipients pour transporter ces munitions. L'un d'entre eux prend même une marmite en fonte à la cuisine. Ils ramènent de nombreux prisonniers allemands et demandent à mon père de les interroger. Ils ne sont pas bavards mais l'un d'entre eux dit qu'une attaque plus importante se prépare avec quatre bataillons. L'adjudant algérien répond : "ce n'est pas grave, ils seront reçus comme vous". Heureusement l'attaque n'aura jamais lieu.



*Parmentier Camille - Faîte*



*Parmentier Mathilde (actuellement Ansel Pierre) - Basse Baroche*

**28 décembre**

Notre oncle, André P. est tué par une mine en descendant, à travers prés, vers la ferme du Grabouillat.

**1er janvier 1945**

Les soldats algériens sont relevés par des américains. Les mulets qui ravitaillaient les troupes chaque nuit sont remplacés par des camions et des jeeps. Il est difficile de communiquer avec ces soldats alors que les algériens parlaient presque tous le français. Nous nous sentons un peu plus seuls.

**11 janvier**

Un Américain nous prévient, en français cette fois, que nous devons nous préparer à partir.

Un camion nous emmènera dans une heure. Nous pouvons emporter ce que nous voulons, même le bétail, sinon un soldat s'en occupera. On nous conduit par le chemin du Petit Busset vers Orbey puis Hachimette. De là, deux jeeps nous emmènent à Lapoutroie, à l'usine d'abord, puis à la mairie et enfin à l'hôpital.

Nous y restons deux jours pendant lesquels, Paul Blaise, qui lui est déjà réfugié avec sa famille chez un cousin, nous trouve une place chez un vieux fermier de la Bole. C'est là que nous attendrons la fin du cauchemar jusqu'au début février.

A Lapoutroie, on rencontre beaucoup de barochais : des réfugiés du Cras, de La Place et du Chêne. Quelques réfractaires qui ont pu traverser les lignes à la Rosinière. On apprend ce qui se passe de l'autre côté du front : l'évacuation vers la vallée de Munster, l'incendie de l'église St Michel, les destructions et les victimes civiles dont le nombre ne cesse d'augmenter. Il y a aussi des habitants du vignoble qui relatent la destruction totale de leurs villages. En même temps, des bruits courent faisant état d'un repli des troupes américaines au delà du massif vosgien. Cela n'est pas très gai.

Les fortes chutes de neige de la mi-janvier ne nous empêchent pas de monter à Moreyfontaine pour voir ce qu'il en est et récupérer des victuailles et des vêtements qu'on y trouve encore. Les soldats américains viennent à notre rencontre jusqu'à la ferme Prud'homme et nous fouillent. Quand on a réussi à leur faire comprendre le but de notre visite, ils nous laissent monter à notre maison. Nous pouvons seulement entrer dans la cave, le reste de l'habitation nous est interdit. Dès le début février, alors que les derniers combats se déroulent, je reste définitivement chez nous, je descends chez mes grands-parents pour la nuit. Les soldats se préparent à quitter, laissant la maison en piteux état. Presque tout le mobilier a servi de bois de chauffage. En plus des dégâts causés par les bombardements à la toiture, et un grand trou dans le mur d'une chambre, à l'intérieur, murs et plafonds sont noircis par la fumée. Ils ont fait du feu un peu partout. A l'extérieur, le bétail se promène parmi les tas d'emballages divers : cartons, caisses, boîtes de conserves vides. On voit aussi beaucoup d'effets militaires ensanglantés et découpés ; combien de blessés ont dû passer par ici !

La neige qui est en train de fondre découvre les terrains labourés par les obus, les cadavres d'animaux et aussi de soldats. Vers la Goutte, on compte les corps des combattants par dizaines. Des armes et munitions traînent un peu partout. Un des derniers américains m'a montré quelques mines éclairantes qu'ils avaient posées au-dessus de la maison. Heureusement on n'en a pas trouvé d'autres dans les environs.

La famille se regroupe peu à peu avec l'arrivée des beaux jours. Malgré le manque de confort et les restrictions de toutes sortes, on se remet au travail avec courage dans l'espoir d'un avenir meilleur.

# LA BASSETTE

## Témoignage de M. Emile Parmentier

Voici résumés en quelques lignes, les événements qui se sont déroulés au cours de la période allant du 1er décembre 1944 au début du mois de février 1945.

Il s'agit des faits dont je me souviens et qui concernent les hameaux de La Bassette, des Vieux Champs et des Granges.

Pendant cette période, la plupart des familles avaient trouvé refuge dans les caves enterrées des immeubles, les locaux d'habitation étaient occupés par les soldats allemands qui logeaient dans toutes les maisons de ces hameaux.

L'intensité des bombardements était telle que nous devions rester pratiquement tout le temps à la cave. Il fallait guetter les moments les plus calmes pour soigner les animaux domestiques.

Une partie seulement des habitants de Labaroche avait été libérée courant décembre 1944. Les trois hameaux désignés ci-dessus ont été tenus et défendus par l'armée allemande jusqu'en février 1945.

Toutes les maisons des trois hameaux ont été touchées par les bombardements et gravement endommagées.

La maison de M. Prud'homme Pierre a été incendiée en décembre 1944, nous avons appris que l'église de la Basse-Baroche avait été incendiée début janvier 1945.

Compte tenu de l'intensité des bombardements nous n'avions presque aucun contact avec les voisins.

Courant janvier 1945, toutes les familles ont été évacuées et dispersées dans différents villages de la vallée de Munster. Une famille a été évacuée aux Trois-Epis.

Ma famille a été la seule à pouvoir rester à La Bassette grâce à un oncle qui connaissait parfaitement la langue allemande et qui a su trouver les arguments nécessaires pour convaincre l'occupant qu'il était inutile de faire évacuer ma famille.

Ma mère est tombée malade au cours du mois de janvier 1945, un soldat allemand l'a accompagnée jusqu'aux Trois-Epis. De là, elle est descendue seule à l'hôpital à Colmar malgré une fièvre de 40°.

En effet, un important matériel de transmissions a été installé dans tous les locaux de la maison ce qui faisait une cible privilégiée pour les armées alliées qui avaient repéré notre habitation malgré son emplacement. Les terrains situés autour de la maison ressemblaient à un champ mal labouré.

Un général allemand ainsi que plusieurs officiers supérieurs ont séjourné dans la maison pendant presque toute la durée des bombardements.

Un stock d'environ cent mines antichars aurait été entreposé dans la forêt à proximité de la maison.

Finalement, les 4 et 5 février 1945, nous avons été libérés par les soldats américains.

De brefs combats entre les deux adversaires ont eu lieu à côté de la maison causant des pertes dans les deux camps. Les soldats américains ont ensuite continué leur progression en direction des Trois-Epis.



*Maison forestière (actuellement Weber) - Basse Baroche*



*Million Armand - vue vers La Place*



## LA PLACE

### Témoignage recueilli auprès de Mme Hélène Parmentier

8 novembre 1944

Jour de mon anniversaire, le directeur de l'usine textile m'apporte une lettre envoyée par les autorités militaires allemandes m'annonçant que mon mari, enrôlé de force dans la Wehrmacht, était porté disparu (vermisst). Pour tenter de me consoler le contremaître m'expliqua que peut-être mon mari s'était-il sauvé.

Mon mari a eu un parcours militaire assez singulier :

- mobilisé dans l'armée française, en 1940, il avait été fait prisonnier, le 21 juin de la même année, par les Allemands dans la forêt de Ste Hélène (!). Avec ses camarades, ils ont été emmenés à la cristallerie de Baccarat. Puis les Allemands les ont relâchés le 12 juillet. Ainsi, le jour de la saint Henri, alors que j'avais fait le gâteau que je faisais habituellement à cette occasion, et que Simone jouait à l'extérieur dans le sable, quelle ne fut pas notre surprise de le voir rentrer ! Son frère a malheureusement disparu à la bataille de la Somme.

- en janvier 1943, après un premier conseil de révision, il a été jugé apte à servir dans la Wehrmacht. Pendant trois jours et trois nuits, nous avons cherché un moyen de le soustraire à cet enrôlement. Il avait pensé ne pas se présenter à sa convocation mais devant les problèmes de ravitaillement (cartes), de lieu où se cacher, de responsabilité à l'égard de sa femme et de sa fille, mon mari a décidé de partir.

Il avait subi une autre visite et aurait dû être enrôlé chez les S.S. Je le revois encore m'annonçant cette nouvelle ; je pense qu'il aurait tout fait pour ne pas servir dans cette arme. Il en avait eu un avant goût en effectuant des périodes pendant lesquelles les entraînements étaient extrêmement pénibles pour un homme qui avait déjà 33 ans.

- alors qu'il était (heureusement) parti depuis une quinzaine de jours, une deuxième convocation pour servir chez les S.S. est arrivée à la maison.

- il a été au Danemark ; là-bas il pouvait, avec sa solde, acheter de quoi manger. Lorsqu'il est revenu en permission, il nous a rapporté du Danemark, quinze douzaines d'œufs dans une grande boîte en carton. Il était persuadé que nous manquions de nourriture.

- puis, il a été envoyé sur le front de Normandie. Nous avons été sans nouvelle de lui jusqu'à cette lettre du 8 novembre.

En fait lors de la débâcle des Allemands en Normandie, il avait réussi à s'enfuir et s'est rendu aux Américains. Détenu dans un camp près de St Pierre Eglise, il a été trois jours sans boire ni manger. Ce camp était même surveillé par des Allemands.

Au début de la guerre, nous allions sur La Roche d'où nous voyions les avions qui bombardaient Fribourg.

A la fin nous nous cachions en entendant passer les bombardiers.

Un certain nombre d'ouvriers, dont mon mari, avaient été réquisitionnés pour aller travailler en Allemagne. Henri est parti deux fois pendant trois semaines pour travailler comme maçon à la reconstruction des bâtiments détruits par les bombardements.

A La Place plusieurs familles élevaient des porcs dans la clandestinité ; c'était Girard Joseph qui se chargeait de les acheter. Chez nous notre réserve de viande a disparu dans l'incendie de la maison.

Lorsque les combats se sont déroulés dans le village, nous nous sommes installés dans les caves. Notre cave était voûtée et se composait de deux parties.

Nous étions plusieurs dans cette cave : la famille Paul Munier (sa femme, ses deux enfants ainsi que sa mère Mathilde, lui était soldat) Jean-Baptiste Perrin et sa mère qui avait plus de 80 ans, Paul Jacques, sa femme et leurs deux filles, Justine Remy et Joseph Perrin que nous ne voyions que de jour car étant réfractaire, il se cachait la nuit.

Nous avions plus ou moins bien aménagé cette cave sans pour autant y être confortablement installés étant donné le nombre de personnes qui y séjournèrent. On y trouvait un fauteuil, un divan et un fourneau que j'avais fait descendre de la salle à manger au début des bombardements sur Labaroche.

Peu de temps avant Noël, un soldat allemand, est entré en furie dans la cave, mitrailleuse au poing en criant : "y a-t-il des espions ennemis ici" ? Nous avons cru notre dernière heure arrivée devant la hargne de ce soldat. Marie Jacques qui a durant toute cette période été très courageuse, s'est alors adressée au soldat et lui a expliqué que nous n'étions que des civils dans le plus grand dénuement, manquant de pain, dans l'impossibilité de faire cuire des aliments. Puis nous avons cherché la bouteille de schnaps et nous lui en avons offert un verre. Il était un peu calmé lorsqu'il nous a quittés.

Nous avons été agréablement surpris lorsque, deux jours après, le même soldat nous apportait un pain.

Quand les tirs n'étaient pas trop intenses, je montais à la cuisine pour préparer les repas. Marie Girard allait faire sa cuisine chez elle.

Un jour, entre les coups de feu, j'avais réussi à préparer une soupe de légumes et à rôtir un lapin. J'étais prête à descendre à la cave avec mes casseroles lorsque les tirs d'une rare violence ont repris. Je suis restée un moment terrorisée, sans oser bouger puis, sachant ma fille à la cave, au péril de ma vie, (je m'en suis rendue compte après), j'ai dévalé avec le repas l'escalier menant à la cave. Mes compagnons de cache m'ont accueillie avec des yeux écarquillés. A-t-on mangé ce que j'avais préparé ? je n'en ai plus le moindre souvenir.

Un autre jour, je suis montée pour chercher des pommes ; quand j'ai ouvert la porte de la salle à manger, il y avait plusieurs soldats allemands dans la pièce. Ils m'ont saluée très poliment mais moi, terrorisée, je n'osais plus bouger. Lorsque je me suis ressaisie, je me suis dirigée vers l'escalier qui menait à l'étage, ils se sont tous mis de côté pour me laisser passer.

Deux jours après, je suis montée à nouveau. Les Allemands étaient partis, c'étaient des Français qui avaient investi la maison. J'ai néanmoins eu très peur également. Ils semblaient nettement moins civilisés que les Allemands, il avaient l'air d'avoir bu plus que de raison. Lorsque je suis descendue à la cave j'ai annoncé la bonne nouvelle à mes amis. Nous étions tous contents de savoir des Français dans la maison mais nous n'imaginions pas à ce moment-là ce qui allait nous arriver.

Avant Noël, plusieurs maisons avaient déjà brûlé : celles - de Paul Jacques, - de Paul Munier, - de Maria Perrin, - de Remy Joseph, - des sœurs Florentz.

Nous étions souvent des heures durant dans les bombardements intenses ; pendant ces moments de tension extrême, tout le monde priait le chapelet.

## Veille de Noël 44

Notre maison qui avait déjà été endommagée par les obus, a été enflammée, en même temps que toute La Place, par un avion américain.

La maison était en feu et nous ne pouvions sortir car une sentinelle postée devant la porte nous interdisait de nous enfuir (pour nous protéger du feu).

Lorsque nous avons enfin pu sortir j'ai voulu prendre un sac avec une mallette dans laquelle j'avais préparé des papiers, les cartes d'alimentation, quelques bijoux et tout mon argent. Il a suffi de deux minutes d'inattention pour que ma fille disparaisse. Elle était sortie avec les autres et lorsque je suis sortie à mon tour, je ne l'ai pas revue.

Dans la précipitation, j'ai fait une chute et mon sac a disparu ; j'ai toujours pensé que des soldats me l'avaient volé à ce moment là. Après la guerre, nous avons retrouvé les papiers dans une cave et la mallette vide dans une autre.

Lorsque nous sommes sortis de la cave dans le fracas des bombes, les soldats nous dirigeaient vers chez Olry. Nous nous y sommes retrouvés mais ma fille n'était pas avec moi. Il manquait également Mathilde Munier et Baptiste Perrin ; lui est revenu peu de temps après.

Des soldats sont allés voir dans les caves s'il ne restait personne.

On ne m'a pas laissé sortir dans cet enfer pour chercher ma fille ; vous pouvez imaginer quel était alors mon tourment.

Dans un moment d'accalmie, nous avons envoyé Seppi dans notre cave pour voir si la petite y était et pour rapporter un sac à dos que j'y avait laissé, suspendu à une poutre. Il est revenu poursuivi par un soldat qui menaçait de l'abattre s'il le retrouvait à l'extérieur. Seppi était bien allé jusqu'à la cave mais il n'y avait pas vu Simone et de plus il me rapportait un sac de farine dont je n'avais que faire en pareille circonstance.

Escortés par un soldat, nous avons tenté une sortie pour fuir cet enfer. Après une centaine de mètres en direction du haut de La Place, nous avons dû rebrousser chemin tellement les tirs étaient menaçants.

Le soir, au clair de lune, nous sommes repartis, toujours dans le fracas et le feu. Nous avons pris le chemin qui mène à Faîte. Il y avait des soldats postés partout, prêts à tirer. On nous avait recommandé de nous annoncer en criant : "civil".

Nous avons été obligés de nous cacher dans une autre cave tellement les tirs étaient nourris. Un peu plus loin dans une autre cave encore, un officier nous a conseillé de monter sur un char qui allait à Orbey. Moi, je voulais aller à Fréland ; je suis montée dans une Jeep avec deux soldats qui se rendaient à Aubure.

Ce fut une nuit de cauchemar ; les obus éclataient de toute part, le ciel était illuminé de mille éclairs. J'ai bien cru ne jamais voir le lendemain et de plus la disparition de ma fille me plongeait dans un profond chagrin. A chacun de nos arrêts, je faisais part de cette disparition aux personnes que je rencontrais et j'avais demandé à un officier français de bien vouloir donner des nouvelles à la mairie de Fréland le cas échéant.

Quand nous sommes arrivés à Fréland, le village dormait ; il était deux heures du matin. Je suis allée chez le cousin de mon mari. Lorsque Marie, sa femme, a ouvert la fenêtre, elle a été surprise de me revoir dans un tel état, je suis restée un long moment sans voix. Ils m'ont installée dans une chambre où je n'ai évidemment pas trouvé le sommeil.

Le lendemain, j'ai rendu visite à ma belle-sœur à qui j'ai raconté ce que j'avais vécu. Puis je suis montée à La Verse chez maman.

Un jour, des soldats sont venus à la ferme pour s'y reposer ; parmi eux, il y avait un noir qui a beaucoup impressionné maman. Ils utilisaient la cuisine pour chauffer leurs rations. En échange de pommes, ils nous donnaient du chocolat.

Nous étions particulièrement démunies. Maman élevait une petite Nelly qui avait une dizaine d'années, son fils était alors à la guerre ; il a disparu et aujourd'hui encore nous ignorons le lieu de sa disparition.

Tous les jours je descendais au village pour trouver d'éventuelles nouvelles de ma fille auprès des soldats. Cette démarche est restée vaine pendant d'interminables semaines. Je n'en dormais plus la nuit.

J'étais fermement décidée à braver tous les dangers et à remonter à Labaroche pour y faire des recherches. Maman m'a envoyée prendre conseil auprès de monsieur le Curé. Il a su heureusement trouver les mots pour me dissuader d'entreprendre un tel voyage.

**Fin janvier :**

J'avais appris que je pouvais remonter à Labaroche en courant moins de risque.

Accompagnée de ma belle-sœur Eugénie nous nous y sommes rendues. Quelle vision d'apocalypse ! Des cadavres jonchaient le sol, les prés, champs et bois étaient ravagés par les explosions. Dans le Cras, les munitions entreposées éclataient. Notre cave était pleine d'eau. Eugénie a vu sa maison détruite.

Nous étions sur le chemin du retour lorsque j'ai entendu appeler mon prénom. C'était Jeanne Munier (Tisserand) qui avait des nouvelles de ma fille : elle la savait à Colmar, saine et sauve. Le retour à La Verse, bien que nécessitant une marche de deux bonnes heures n'a été qu'une formalité tant j'étais heureuse.

J'allais aussi régulièrement à Lapoutroie pour essayer de rencontrer des gens de Labaroche susceptibles de me donner des nouvelles de Simone. Un jour, j'y ai rencontré un des fils Olry, des Mulles, qui avait réussi à passer les lignes du côté français. Il m'a également rassurée en me confirmant que ma fille était bien à Colmar et qu'elle avait même séjourné quelques temps dans la maison de ses parents.

Voici en fait ce qui s'est passé le jour où nous avons dû quitter notre cave en toute hâte : en sortant de la maison, Simone s'est dirigée vers chez Klinklin, elle est entrée dans le couloir, n'y a vu personne et lorsqu'elle est ressortie, elle a vu la maison en feu. Elle a alors couru vers les Mulles. Là, elle ne connaissait personne. Aux Christés, elle est rentrée dans une maison où elle n'est restée qu'une nuit car devant son insistance à vouloir retrouver sa maman, les gens l'ont laissée remonter vers La Place toute seule. Ce sont les Olry des Mulles qui l'ont vue et l'ont recueillie. Mathilde Munier était chez Olry à ce moment là. En se sauvant de notre maison, Mathilde et Simone n'étaient pas ensemble. Je remercie encore de tout cœur la famille Olry pour avoir recueilli ma fille.

Après la guerre, des soldats prisonniers ont raconté avoir vu Simone alors âgée de sept ans, courir à travers pré, là même où il y avait des mines...

La famille Olry ainsi que les gens qu'ils hébergeaient ont été évacués à Colmar. Là, une assistante sociale a demandé un jour à Simone si elle ne connaissait personne à Colmar. "si, seu-

lement une Ernestine” a répondu la petite. Ernestine avait été élevée chez ma grand-mère adoptive et elle était également connue de cette assistante sociale qui l’a contactée.

Ernestine a pris Simone chez elle et l’a soignée.

Le problème se posait alors de se rendre à Colmar pour retrouver ma fille. Seul les militaires et quelques rares personnes avaient le droit de circuler librement. Je me suis adressée à une amie dont le mari était chauffeur de bus. Mais il n’avait pas assez d’essence pour se rendre à Colmar. J’ai alors échangé auprès de soldats américains une bouteille de schnaps contre un jerrican de carburant. Il avait été convenu de partir un samedi mais comme mon chauffeur a eu un empêchement il a remis le voyage des retrouvailles au lundi.

Le dimanche, il était tombé une épaisse couche de neige dans la nuit, le cousin de Henri est monté nous annoncer qu’Ernestine était au village. Elle était venue de Colmar en Jeep avec des soldats et nous ramenait Simone. Je me suis dirigée en toute hâte vers le village. Dans le fond du vallon, j’ai aperçu un groupe de personnes qui venaient à ma rencontre. J’entends encore ma fille appeler “Maman”... Elle était bel et bien saine et sauve.

En février 45, mon mari est revenu de Paris à pied avec trois de ses compagnons d’infortune. Ils avaient reçu 500 francs, ils s’arrêtaient chez les gens qui voulaient bien les héberger.

Arrivé au Bonhomme, Henri a rencontré des gens de Labaroche qui lui ont dit que j’étais à Fréland et que tout était brûlé à Labaroche.

A Fréland, il s’est d’abord rendu chez sa sœur, au village. J’y avais passé la journée, je venais de quitter ma belle-sœur quand au pied de l’escalier, un homme m’a serrée dans ses bras ; je l’ai repoussé vivement loin de m’imaginer que c’était mon mari qui rentrait de son long périple. Nous avons encore discuté un moment à l’intérieur puis nous sommes partis tous deux pour La Verse où l’on m’attendait. Ce fut une grande joie pour tous de retrouver Henri.

Mon mari a été rapidement embauché chez M. Schoech à Ammerschwih. Des amis lui ont procuré le nécessaire pour qu’il puisse aller travailler. Sans vélo ni moto, Henri devait se rendre à son travail à pied.

Nous avons été longtemps à ne pas percevoir de tickets pour l’habillement, le pain, le café. Comme après de nombreuses démarches, la mairie de Fréland ne recevait pas les tickets qui auraient dû nous être destinés, je me suis rendue à pied à Ribeauvillé pour défendre ma cause auprès des autorités chargées de distribuer ces tickets. Deux jours plus tard, nous les recevions

Une amie du village, Jeanne Riette, nous a accueillis chez elle pendant deux ans. Nous disposions d’une chambre et d’une cuisine.

La vie était très difficile mais nous étions tous les trois !



*Million Théodore - Voinson Xavier - Prud'homme Paul - Gerard Marie - Munier Camille*



*Char allemand détruit*

## GIRAGOUTTE

### Témoignage recueilli auprès de Mme Thérèse Million et M. René Parmentier.

René qui était incorporé dans l'armée allemande était revenu en permission en juillet. Il n'est pas reparti et s'est caché jusqu'à la fin de la guerre. Je travaillais à la pension Demangeat, aux Coreaux ; le soir après le service, avec une lampe de poche, j'allais lui apporter de la tarte dans le grenier où il était caché, chez Auguste Gérard, aux Bôlles.

Un jour, à la mi octobre, des Feldgendarmes ont été tués dans la forêt au-dessus de Wintzenheim par des déserteurs cachés là. A partir de ce moment, devant la responsabilité que cela entraînait pour Auguste, René est revenu à la maison et il restait toute la journée dans une chambre à l'étage. Des déserteurs qui se cachaient dans la forêt du Grand-Hohnack, lui avaient proposé de les rejoindre, il ne l'a pas fait.

### Début décembre

Notre maison est réquisitionnée. Elle sert d'infirmerie. Dans un premier temps, nous étions dans notre cave mais comme la porte d'entrée de notre abri donnait au nord, vers Aubure d'où venaient les tirs, nous avons dû nous réfugier à la cave chez nos voisins, les Olry. Dans cette cave il y avait 17 personnes : les Furstoss et leurs 5 enfants de Colmar, - la famille Parmentier Camille : 8 membres, les deux enfants de Adolphe Olry. Maman allait à la maison pour préparer les repas. Nous n'avons pas toujours mangé ce qu'elle nous préparait car il arrivait que les préparations disparaissent, dérobées par les soldats. Les bêtes étaient encore à l'étable. Les Allemands voulaient acheter un cochon, papa a refusé de le leur vendre. Ce cochon disparaîtra, lui aussi, alors qu'il séchait dans la cheminée et que nous étions réfugiés à Munster. Un jour, René a eu un énorme abcès dans la bouche, c'est un infirmier allemand qui l'a soigné.

### Veille de Noël

Maman avait mis à cuire le matin un jambon pour la fête de Noël. En fin de matinée elle a envoyé René le chercher. Lorsqu'il est arrivé, à peine était il à la cuisine qu'un obus est tombé sur la maison, perforant le toit. René ne savait plus où aller, il s'est caché derrière le poêle en faïences où il a attendu un moment d'accalmie pour pouvoir rapporter le jambon.

### 11 janvier

Les Allemands nous avaient prévenus la veille qu'ils nous emmèneraient dans la vallée de Munster. Si nous l'avions su plus tôt, nous aurions pu y conduire nos bêtes, à l'abri, car lorsque nous sommes revenus, il n'en restait plus une seule. Le soir, alors que nous avons rassemblé tout ce qu'il nous était possible de porter, nous avons marché jusqu'au pied du Grand-Hohnack où nous attendait un camion qui nous a conduits à Munster. A la mairie, nous avons été dispersés dans différentes familles d'accueil. Bernadette et René ont été reçus chez M. Essmann un dentiste ; René y était caché au dessus du clapier, dans le foin. Munster a été libérée le 5 février. Nous sommes revenus à Labaroche le 6. Entre temps, Maria et l'oncle René sont revenus plusieurs fois accompagnés d'un soldat allemand pour chercher du ravitaillement : pommes, lard, pommes de terre. René est remonté la première fois avec l'oncle René. Il a rapporté une bonbonne de 25 litres de schnaps sur une luge. La bonbonne est arrivée entière à Munster ! Puis comme il était déserteur, maman n'a plus voulu qu'il participe à de telles "expéditions". L'oncle René, lui tellement courageux, a été tué par une mine au mois de mars, pendant son travail.

Lorsque nous sommes rentrés à la maison le 6 février, il a fallu nous rendre à l'évidence que tout était à refaire. La maison était très endommagée : le toit était béant à plusieurs endroits, la cheminée était raccourcie d'au moins trois mètres. Devant la maison la réserve de foin était éparpillée dans la neige. Nous n'avions plus aucune de nos bêtes ; ni vaches ni cochon ni poules ni lapins. Il va sans dire que les premiers temps qui suivirent notre retour à Labaroche furent très difficiles à vivre.

## LES GRANGES

### Témoignage recueilli auprès de Mme Germaine Pierré

Novembre 1944

Nous apprenons que mon frère Albert est porté disparu.

Début décembre 1944

Un vendredi, après la dernière journée de travail avant que l'usine n'arrête sa production, des soldats allemands étaient à La Place avec des chars, des radios... Cela m'impressionna beaucoup car lors des nombreuses soirées que nous avions l'habitude de partager avec les voisins, les anciens racontaient souvent ce qu'ils avaient vécu lors de la première guerre mondiale. J'avais alors le pressentiment que le front allait s'installer ici.

Au début des hostilités dans la région, nous allions à la Roche du Corbeau, de là nous voyions les combats qui se déroulaient déjà à Bennwihr et à Mittelwihr.

Un jour on m'a envoyée jusqu'à La Place chez le boucher acheter la viande pour les gens des Granges. Je suis passée par le Foni ; arrivée près de chez Klinklin, j'ai vu des lance-flammes. Sur le chemin du retour, on m'a prise pour cible, je suis passée à travers les buissons pour échapper aux tirs.

Une trentaine de cosaques ont investi la maison pendant quatre jours. Ils creusaient des tranchées à La Pique et aux Champs Toudan. La nuit, ils dormaient à la cuisine. Ils semblaient être de redoutables sauvages, nous les craignons. Ils préparaient leurs repas dans notre cuisine et avaient une manière originale de cuire les poules : ils les mettaient dans le pot sans les plumer.

Nous dormions alors à la cave chez notre voisin Alphonse Riette.

Un jour que papa voulait conduire du fumier sur un champ, la maison a été prise pour cible et copieusement mitraillée.

Ma sœur Joséphine était diabétique. Chaque samedi j'allais à Colmar chercher la dose hebdomadaire d'insuline (venant de Copenhague) nécessaire à son traitement. Lorsque les combats ont commencé à devenir plus violents dans notre secteur, cette insuline est devenue introuvable. Un infirmier allemand nous proposa de venir chercher ma sœur pour la faire voir par un médecin qui était à la Basse Baroche mais les bombardements sont devenus tellement intenses que personne n'a même pu venir la chercher ; elle est décédée. Papa est descendu de nuit à la Basse Baroche pour commander un cercueil chez Finance. Ce cercueil a été remonté aux Granges de nuit également. Nous avons mis ma sœur dans le cercueil que nous avons porté à la maison. Etant donné la violence des combats, il nous était impossible de l'enterrer à ce moment là. Papa était bien allé aux Trois - Epis, en quête d'un prêtre mais personne n'osa prendre le risque de célébrer un enterrement dans de telles conditions.

Le cercueil restera à la maison jusqu'à notre retour après la libération du village. Des soldats allemands l'ont ouvert pendant notre absence et sont allés dire chez Jean Etienne "qu'une belle jeune fille dormait dans une boîte".

Après les cosaques, ce sont des S.S. qui se sont installés dans notre maison.

Chez Alphonse Riette, nous étions plusieurs à la cave :

- la famille d'Alphonse : sa femme et leurs quatre enfants,

- Célestine Finance,

- Lucien Prud'homme, sa femme et leur fils Jacques,

- Léon Munier, sa femme et leur chien,

- Madeleine ma sœur, maman et moi, (papa restait à la maison)

- un déserteur de l'armée allemande originaire d'Hunawihr.





*Pension Demangeat Maria - Les Correaux*



*Riette Adèle et Voinson Henri - Basse Baroche*

Ce déserteur passera les lignes en compagnie de Charles Marchand, il sera pris, emmené à Dachau d'où il reviendra vivant.

Lucien Prud'homme faisait du pain dans le four chez Alphonse. Il y faisait le feu à la cuisine, le four se trouvait dans le couloir.

Il y avait derrière la maison d'Alphonse deux canons cachés. Lorsque les allemands les utilisaient, la réponse ne se faisait jamais attendre ; le hameau essayait alors des tirs nourris.

Depuis notre maison nous voyons très bien le Cras. Aussi voyions nous monter de la Basse Baroche des soldats en rang, comme à la procession, qui se rendaient au Cras, au front. Combien ne sont pas revenus, balayés par les milliers d'obus qui tombaient sur Henzell.

Un jour nous avons vu sortir des gens d'une maison de Henzell. Ces personnes ont essuyé des coups de feu ; l'une d'elles, visiblement touchée, est restée allongée dans la neige. Nous avons appris qu'il s'agissait de Cécile Demangeat ; elle avait été mortellement blessée. Son père a tenu à la ramener à la maison, cette maison a été incendiée peu de temps après. Le corps de Cécile y a été carbonisé.

### La veille de Noël

Le soir alors que nous revenions de notre maison vers la cave dans laquelle nous nous cachions, les soldats allemands nous ont mis en joue. "Ne tirez pas sur des civils" leur a dit le déserteur d'Hunawahr. "L'ennemi est tellement près que nous ne savons plus à qui nous avons affaire" nous ont répondu ces soldats.

Peu avant que nous quittions Labaroche, la ferme des sœurs Marie et Richarde Perrin fut bombardée et elle brûla. Les deux sœurs cachaient leur neveu, déserteur de l'armée allemande, au grenier. Lorsqu'il vit la maison en feu, il voulut se sauver par l'échelle extérieure. Une rafale le tua.

Au moment de l'évacuation, les tantes voulurent que leur neveu soit inhumé aux Trois-Epis. Le prêtre, le père Wittersheim, qui s'était chargé de creuser la tombe fut également tué par une rafale alors qu'il creusait cette tombe ; ainsi le jeune homme et le prêtre sont ils inhumés ensemble au cimetière des Trois-Epis.

Mes trois autres frères étaient également soldats. Auguste et Joseph étaient soldats allemands, Jules était soldat français. Il a participé à la bataille de Dunkerque puis a été envoyé en zone libre. De là, les Alsaciens ont été autorisés à rentrer chez eux, mais sur les conseils d'un ami, il a préféré rester chez Guillaume Thomas, à Morancé, près de Lyon, où il travaillait dans une usine. Il est également entré dans le maquis.

Auguste a été fait prisonnier par les Américains. Du camp où il était détenu, à Beauvais, il a écrit à Jules. Ce dernier s'est rendu à Beauvais et en présentant sa carte de résistant, il a pu obtenir la libération de son frère. Quelle ne fut pas leur surprise lorsque, alors qu'ils allaient quitter le camp, ils aperçurent Joseph également prisonnier, à peine reconnaissable tant il avait changé dans les épreuves endurées !

Avant d'être évacués, nous avons achevé un de nos cochons qui avait été étripé par un éclat d'obus. Comme nous ne pouvions plus allumer de feu pour faire bouillir de l'eau, nous l'avons échaudé avec des torches de pailles et mis au saloir. Un veau entier avait également été mis en conserve ; "pour le retour des grands" avait dit maman.

Un beau jour, les soldats allemands nous ont annoncé qu'il fallait quitter notre refuge. Nous avons rassemblé à la hâte quelques bagages et ils nous ont fait monter dans une charrette pour

nous conduire aux Trois-Epis. Je me vois encore dans cette charrette : le déserteur mort allongé au fond, les valises au dessus de lui et nous tous assis là, hagards, ne sachant où nous allions.

Aux Trois-Epis nous avons déposé la dépouille qui a eu les obsèques que l'on sait.

Les allemands nous ont conduits en camion jusqu'à Walbach. Là, sous un hangar, nous avons retrouvé plusieurs personnes de Labaroche. Nous sommes restés quelques jours à Walbach puis ma famille, du moins ce qu'il en restait, est allée à Colmar chez ma belle-sœur.

A Colmar, nous n'avions plus de cartes de ravitaillement, nous nous rendions, ma sœur et moi, à Wihr en Plaine, en passant sur un pont en partie détruit, pour chercher de la nourriture dans une ferme.

En ville, je revois encore des gens courir pour ravir les bottes aux soldats morts.

### 3 février

Papa accompagné du beau-frère d'Auguste est remonté à Labaroche, par Niedermorschwihr. Papa nous a fait dire qu'il souhaitait que l'une d'entre nous le rejoigne.

Alors que Colmar avait été libérée le 2, des V2 tirés de la Forêt-Noire sont encore tombés sur la ville le 3. C'est ce qui a décidé maman à rentrer à la maison.

Nous sommes également passées par Niedermorschwihr. Là, des F.F.I. y avaient abattu deux collaborateurs et les avaient allongés sur une table. Ils nous ont obligées à faire un détour pour admirer leur macabre exposition. Quel spectacle désolant que de voir ces civils abattus !

Il nous a fallu enjamber un nombre incalculable d'arbres morts, cassés, enchevêtrés les uns dans les autres avant d'arriver à Labaroche.

Lorsque nous avons repris possession de notre maison, bien des choses y avaient disparu. Plus de cochon au saloir, plus de viande en conserve, plus de confitures, les pommes de terre avaient gelé à la cave, le sac de farine qui restait était tout mouillé. Nous retrouvâmes nos lits dans les bunkers, les matelas étaient infestés de punaises. La réserve de planches que papa avait constituée avait servi à construire des abris. Nous avons inhumé ma sœur dès que possible.

### 1er mai

Nous allions avec ma tante Marthe et Gabrielle Dechristé chercher des provisions où d'autres choses qui pouvaient nous être utiles dans les abris des soldats américains au Cras. Papa ne voulait pas que je les accompagne mais devant mon insistance, il avait cédé. Quelle vision d'apocalypse sur notre parcours ! Des corps mutilés de soldats morts jonchaient le sol.

J'avais ramassé deux petites pelles pliantes et des imperméables que j'avais mis dans mon sac à dos. Sur le chemin du retour, alors que je regardais les avions qui nous survolaient, je touchai par inadvertance une mine qui était accrochée à un arbre. Elle explosa et je fus projetée à terre ; je reçus la décharge dans le dos ; heureusement que je portais un sac à dos à ce moment-là. Je me relevais, on m'enleva mon sac, à la vue du sang, je me sentis mal mais je rentrais néanmoins à pied jusque chez Gabrielle.

M. Stoll qui possédait une voiture, s'arrêta par hasard chez Gabrielle ce jour-là. Il me conduisit à Colmar à la clinique St-Joseph. Je fus opérée le lendemain. Les éclats que j'avais reçus étaient empoisonnés ; je restais entre la vie et la mort pendant deux mois. Lorsque je revis pour la première fois mon image, dans la vitrine d'un magasin, j'eus du mal à me reconnaître.

Bien des images marquantes restent gravées dans ma mémoire, je revois en particulier ce soldat américain mort sur le bas côté du chemin près de la scierie, au "tchadjey" ; de l'autre côté du chemin, sa main ouverte, séparée de son bras, semblait demander l'aumône....

Nous avons été longtemps malheureux aussi bien dans les caves qu'après notre retour.

Malgré ce que nous avons enduré, il ne semble pas, au vu de ce que les "média" nous relatent tous les jours que la bêtise humaine ait atteint ses limites.

## Témoignage de Mme Germaine Eitel née Pierré

Pendant la guerre, nous habitions la ferme paternelle, à l'orée de la forêt du Cras, à quelques dizaines de mètres de mon domicile actuel.

La famille comprenait huit personnes. En 1940, mon mari faisait son service militaire dans l'Armée Française et je ne savais pas alors que je n'allais pas le revoir pendant cinq ans. Sans ressources, je me mis à la couture, ce qui me fut très utile après la guerre, pour tailler dans des couvertures militaires, l'habillement nécessaire à la vie quotidienne.

Au début du mois de décembre 1944, nous entendions les bruits des combats qui se déroulaient dans le secteur d'Orbey et nous apercevions très bien les fermes qui brûlaient au-dessus d'Orbey, les gens et le bétail qui fuyaient.

Deux réfractaires à l'incorporation dans l'Armée Allemande, Jacques Eiche et Auguste Vilmain s'étaient cachés dans le grenier, une cachette étant aménagée dans le foin et pour nous c'était la crainte continue qu'ils soient découverts par les enfants, Francine, Fernand et Arlette.

Nous savions que les combats se tiendraient bientôt dans notre secteur et nous redoutions de ce qui allait arriver.

Les premiers obus tombent vers la Rochure, le 6 ou 7 décembre et le 10 décembre, des obus tombent à Basse-Baroche et incendient la ferme Voison Henri. Nous voyons arriver, à la Chapelle, les soldats allemands qui montent vers les positions du Cras. Ils forment une longue colonne ininterrompue de la Chapelle au Cras, se traçant un chemin dans la neige qui est abondante. Les combats sont devenus terribles dans le Cras.

Dans les jours suivant, les bombardements commencent. Nous voyons les trous d'obus se former dans les prés situés en contrebas de notre maison et seulement quelques instants plus tard nous percevons le bruit des déflagrations.

Dès les premières bombes, les vitres de la maison volent en éclat et nous nous réfugions sous la table de la chambre, la cave n'étant accessible que par un escalier extérieur.

Les gens de l'Enclos et du Breu sont venus nous rejoindre. A un certain moment, nous sommes jusqu'à 17 personnes dans la cave. Par ailleurs, une quinzaine de soldats allemands occupent la maison. Deux jeunes déserteurs allemands se cachent également dans la maison et ma mère qui parle allemand les traite de gamins "où est-il maintenant votre Hitler ? Que faites-vous comme complices de ces déserteurs, car leurs camarades Allemands venaient nous réclamer des matelas pour allonger leurs blessés. Ils nous demandaient : "Matratsen, camarades Kapout" et les déserteurs, un doigt sur les lèvres, nous faisaient signe de ne rien dire.

Un certain jour, avec la famille Munier de l'Enclos, nous voulons aller récupérer un peu de ravitaillement et quelques habits. Nous avons trouvé la maison envahie par des Allemands et des Cosaques. Ils sont vite devenus très menaçants surtout envers les jeunes femmes et un soldat nous a conseillé de partir sinon il ne répondrait plus de rien.

Nous sommes sortis sous les tirs d'obus et dans la forêt du Gestion, nous avons dû abandonner le peu de choses que nous avions pu prendre.

Les quelques poules mises dans un sac se sont échappées dans la forêt. Nous étions totalement affolés tant le bruit était intense. Des branches et des cimes d'arbres nous tombaient dessus. C'est un miracle que personne n'ait été blessé. Sur le chemin du retour, des soldats étaient terrés, en dessous du chemin du Cras, épuisés et transis de froid. L'un d'eux nous dit : "vous savez, je suis de Strasbourg, sommes-nous loin de Strasbourg ?" Nous lui fournissons les renseignements. Complètement découragé, "80 km, c'est trop loin, c'est trop tard, nous devons attaquer là". Il nous montrait la Goutte et le secteur de Moreyfontaine. Après la guerre, nous avons reconnu son cadavre. Il avait eu le pressentiment que tout était fini.

Dans la ferme, la vie devenait intenable, les tirs visant à détruire cette maison isolée qui servait de PC aux Allemands.

Les blessés arrivaient de plus en plus nombreux. Il fallait fuir. Les personnes qui étaient réfugiées chez nous étaient parties vers l'ouest et ont pu rejoindre les villages déjà libérés d'Orbey, Lapoutroie, Le Bonhomme et Fréland.

Dans la nuit du 17 décembre, vers 4 heures du matin, nous sommes partis vers Henzell, La Rochure, la fuite vers l'ouest devenant impossible, les terrains ayant été minés.

Cette nuit, à la Chapelle, la scierie brûlait. La ferme Maire, à Faîte, brûlait également. L'incendie de la scierie éclairait le paysage. Sous les tirs, nous sommes parvenus à La Rochure et ensuite nous avons trouvé refuge dans la cave de nos oncle et tantes au Gazon. Nous n'avions plus rien car il faut dire que les provisions que mon père avait préparées (avec son tabac) dans deux sacs à dos, avaient tout bonnement été volées par les deux déserteurs allemands qui avaient également fui.

Il n'était pas possible de vivre dans la cave au Gazon. Il fallait dormir assis et pratiquement les pieds dans l'eau. Nous avons décidé de chercher refuge dans la maison Michel, aux Chalprés. Mais la cave n'était pas solide et pendant les quelques heures que nous y avons passées, nous avons subi un bombardement infernal. A genoux, les bras en croix, nous priions.

Profitant d'une accalmie, nous retournons au Gazon et trouvons refuge chez Eugène Balthazard où nous nous installons tant bien que mal, les enfants couchant sur les réserves de pommes de terre. C'est là que nous avons passé la nuit de Noël 1944. Nous avons bien fait de quitter la cave Pierré. Peu de temps après, un obus est tombé sur la maison, a traversé la voûte de la cave et a éclaté, tuant deux soldats Allemands qui s'y étaient réfugiés. Les premiers jours, nous sommes remontés, à la nuit tombée, à la ferme du Cras pour traire les vaches et leur donner du foin ; par la suite, les Allemands nous interdirent de remonter à la ferme pour y soigner les bêtes, les terrains étaient minés.

Un soir, mon père décide de rester sur place. Il sera fait prisonnier par les Allemands, amené à l'école de la Chapelle. Pris pour un espion, il manquera d'être fusillé et c'est grâce à une femme (Mme Raffner) qui le connaissait bien, qu'il sera relâché au bout de deux à trois jours. Par contre, notre chien "Riquet", qu'il avait voulu emmener, sera abattu.

A notre grand soulagement, il réussira à nous rejoindre. A partir de ce moment-là, il ne sera plus question de remonter vers le Cras.

Entre Noël et Nouvel An, M. Girard Joseph de la Rochure, nous apprend que notre maison a brûlé. Nous pleurons. Nous pensons aussi aux bêtes qui ont péri dans l'incendie, enfermées dans l'étable. Pour manger nous allions découper de la viande dans la carcasse d'un cheval abattu près de chez Charles Demangeat. Nous avions aussi de la viande en provenance de vaches de l'étable des Pierre. Ces vaches blessées lors des bombardements de la maison, avaient été achevées au pistolet. Je crois que Jean-Pierre Demangeat, le charpentier à la Chapelle s'était chargé de ce travail. La viande servait également au ravitaillement des soldats Allemands.

Dans la maison, chez Eugène Balthazard, logeaient plusieurs Allemands. Parmi ces derniers un jeune sous-officier dont on ne peut ignorer le courage, revêtu d'un drap, dans lequel il avait fait un trou pour passer la tête, le casque également revêtu de blanc, partait souvent seul vers la Rossinière. On savait que son départ allait déclencher un déferlement d'obus. Un matin, dans la fontaine, nous avons découvert son drap, tout imprégné de sang. Nous ne l'avons plus revu.

Début janvier, l'église Saint-Michel à Basse-Baroche est en feu. Une nuit, nous entendons, juste au-dessus de la maison, le bruit d'un char. Nous espérons que ce sont enfin les libérateurs. Il renonce à passer, la route est truffée de mines antichars. Les journées se passent dans la cave

et dans la prière. Les prières redoublent avec les bombardements. Nous sommes dans l'obscurité, la réserve de bougies étant épuisée. Dans la journée du 11 janvier, les Allemands nous font savoir que nous devons quitter la maison et fixent le lieu de rassemblement à 20 h, à l'école de Basse-Baroche. Nous prenons quelques provisions et effets. Le chemin qui mène à l'église est couvert de glace. Beaucoup de personnes tombent. Nous sommes nombreux à partir, sous un feu d'enfer, le ciel illuminé par des fusées éclairantes. On dira plus tard que les alliés avaient voulu empêcher ce départ. Le convoi se met en route. Il comprend également quelques charrettes tirées par des chevaux, sur lesquelles ont été placés les enfants et les personnes âgées. En descendant la route de Basse-Baroche il faut s'allonger dans les fossés pour s'abriter. Nous traversons la forêt de Fiacôte et du Windsbach. Les chevaux glissent. Nous arrivons aux Trois-Epis, toujours sous un feu nourri et éclairés par les fusées. Nous nous réfugions dans les caves de l'hôtel Muller qui était situé sur la place actuelle, au-dessus du Syndicat d'Initiative.

Epuisés, les enfants dorment à même le sol. Il faut les réveiller. Nous sommes embarqués dans des camions. Nous apprenons que nous sommes dirigés vers la vallée de Munster. Sans lumière, sur une route glissante, les véhicules descendent la route de Turckheim. Nous arrivons à Munster. Nous passons le reste de la nuit dans une salle de l'Hôtel de Ville. Arlette, qui avait 4 ans à l'époque avait été un instant séparée de nous pendant que nous récupérions nos maigres bagages. Nous l'avons aperçue assise sur le bureau, un soldat allemand l'y avait mise et lui avait dit : "brave" (sage), elle fut toute heureuse de nous retrouver. C'est de ces souvenirs marquants de la guerre. Nous sommes ensuite conduits à l'Hôtel du Parc où nous apprécions la chaleur et l'éloignement du danger. Nous serons ensuite logés dans des maisons réquisitionnées à cet effet. Munster est toujours aux mains des Allemands.

Nous manquons de provisions, il faut s'organiser tant bien que mal. Nous allons, ma sœur Bernadette et moi, aux provisions dans les fermes des environs de Munster. Le froid est vif et nous manquons de moyen de chauffage.

Les réfugiés sont placés à Munster et dans les villages de la vallée. Ma mère qui a pris froid dans les caves est hospitalisée et passera de nombreux mois sans pouvoir marcher.

Début février, vers Sultzeren, alors que nous étions partis "Hamstré", nous rencontrons un paysan qui nous interroge : "Savez-vous où se trouvent les Allemands ? Sont-ils nombreux ? etc..." Avant de nous quitter, il ouvre sa veste. Dessous, un uniforme français.

"Je suis le Colonel Lirot" (originaire de Wissembourg). A minuit, je serai chez le maire de Munster pour l'informer que, demain nous rentrerons dans Munster, sans tirer un coup de feu, vous serez libérés. Au retour, des soldats Allemands qui, de loin, avaient assisté à la scène nous interrogent. Evidemment nous ne savons rien.

Le lendemain, les libérateurs entrent dans la ville. Nous voyons arriver les goumiers avec leurs mulets.

Le colonel défile dans la Grand'Rue, me reconnaît et m'embrasse. Nous sommes heureux. Nous apprenons la libération de Labaroche.

A Munster c'est la fête. Les Allemands sont partis. Les Libérateurs sont les bienvenus et familiarisent avec la population. Le soir arrive et Fernand n'est pas rentré. Nous partons à sa recherche et nous finissons par le découvrir, debout sur une table, au milieu des soldats, telle leur mascotte, en train de déguster des friandises dont il avait perdu le goût : chocolat, gâteaux secs, chewing-gum, et ce n'est pas sans un pincement au cœur qu'il accepte de rentrer à la maison.

Parmi les premiers bienfaits de l'arrivée des troupes américaines, figure la DDT qui nous permet de nous débarrasser rapidement et définitivement des poux et autres bestioles dont nous sommes envahis.



*La Chapelle - avant les combats : l'école, le café Balthazard Philibert, la scierie Gullung,  
au fond la ferme Pierré Auguste - Le Cras*



*La Chapelle - après les combats : l'école, la scierie Gullung, la chapelle, le café Balthazard Philibert,  
la boulangerie Dechristé*

Aussitôt, quelques hommes remontent à Labaroche. Mon père se met au travail et commerce par creuser un trou pour enterrer les vaches. On recherche aussi la nourriture que les soldats ont laissée dans leurs abris. Nous n'avons plus rien. A proximité des ruines de notre maison, 17 cadavres jonchent le sol. Parfois, 2 ou 3 autour d'un trou d'obus. Il faut faire très attention à cause des mines.

Un soldat allemand mort porte de belles chaussures. Mon père qui n'a en tout et pour tout qu'une paire de brodequins en mauvais état, lui enlève ses chaussures. Deux jours plus tard, alors que nous passons près du cadavre, nous constatons qu'il a retrouvé ses chaussures. Mon père n'avait pu supporter ce qu'il considérait comme un vol. De temps en temps, nous faisons l'aller et retour entre Munster et Labaroche pour y chercher différentes choses. Un soir, sur le départ pour Munster, nous avons rencontré la boulangère, Mme Dechristé et qui nous dit : "Vous ne pouvez pas rentrer à Munster à cette heure ; nous sommes à la nuit tombante et les passages sont truffés de mines. Vous pouvez coucher à la cave avec nous. Mais je dois vous avertir, nous avons des poux". Je lui dit "peu importe, nous aussi". Et c'est ainsi que Bernadette et moi avons passé cette nuit dans la cave de la boulangère, près du fournil, en compagnie de la famille Joseph Dechristé et Lucien et Hélène Minoux. Nous sommes repartis à Munster le lendemain.

A Munster, nous continuons à nous ravitailler dans les fermes et nous avons des cartes de ravitaillement. Les enfants s'adressent souvent aux soldats de la cantine américaine qui leur donnent de grosses tartines à la confiture d'orange. Ils apprennent à connaître le chocolat dont Fernand, Francine et Arlette sont très friands.

Au mois de juillet 1945, nous rentrons tous à Labaroche et nous trouvons refuge dans la maison René Munier (actuellement maison Bombert), près de la colonie des Genêts. Cette maison a également été durement touchée et les vitres sont remplacées par des cartons. La vie se réorganise petit à petit.

Au mois d'octobre, la rentrée scolaire se fait à l'école de Basse-Baroche, l'école de la Chapelle ayant été détruite. Les enfants ont deux heures de cours par jour. Fernand et Francine qui approchent des 9 ans apprennent enfin à lire. Après les vacances de Pâques 1946, ils pourront enfin aller à l'école de la Chapelle. C'est un baraquement provisoire qui servira jusqu'à la construction de la nouvelle école, au Centre.

Fin d'année 1946, nous avons un baraquement provisoire que la famille habitera jusqu'à fin 1951 où enfin nous rentrons dans notre maison reconstruite.

Composition de la famille Pierré :

- Auguste Pierré, le père,
- Jeanne Pierré, née Jehin, la mère,
- Germaine Pierré, épouse Eitel, la fille,
- Arlette Eitel, fille de Germaine,
- Bernadette Pierré, épouse Munier, fille,
- Francine Pierré, épouse Parolini, fille
- Fernand Pierré, le fils,
- Julie JEHIN, sœur célibataire de la mère.

A la cave, chez Eugène Balthazard :

- M. Balthazard Eugène,
- Mme Balthazard Joséphine née Simon, son épouse,
- Mme Monique Balthazard, épouse Van Asche, fille,
- Clément Balthazard, fils,
- toute la famille Pierré.



# TENTATIVE DE RETOUR A LABAROCHE

## Témoignage de Paul Jules Pierré

Etant le 5ème d'une famille de huit enfants, la guerre est survenue alors que j'accomplissais mon service militaire pour lequel je m'étais engagé avant l'âge...

Il y eut, en 1940, les marches à pied, Dunkerque, puis l'Angleterre, puis le retour en France, à nouveau marches à pied, manque de nourriture, etc...

Cependant, j'eus une chance, celle d'être démobilisé en "zone dite libre", ce qui me valut d'éviter l'armée allemande, grâce, il faut bien le dire, au soutien d'un officier français. De ce fait, je n'ai donc jamais été un "Malgré-nous", comme l'ont été mes frères, moins chanceux que moi, mais un "P.R.A.F." (patriote Réfractaire à l'Annexion de fait).

Néanmoins j'aurais plusieurs anecdotes à raconter. Durant mon séjour forcé de cinq longues années en région lyonnaise ou plutôt beaujolaise sud, je connus une fois surtout "la peur de ma vie" et j'en eus d'autres...

Ma seconde chance fut celle d'être hébergé par des gens qui m'ont considéré comme faisant partie de leur famille.

Début janvier 1945, (si ma mémoire est bonne), quand j'ai voulu revenir "trop vite sans doute" à Labaroche, avec mon frère Auguste retrouvé, il me semble en novembre 1944, dans de curieuses et pénibles circonstances au cours desquelles j'avais d'ailleurs retrouvé deux de mes frères : Joseph et Auguste, mais cela est une autre histoire..., j'ai eu des surprises, car la commune n'était que partiellement libérée.

Nous sommes donc partis trop vite avec mon frère Auguste par train, car, autorail, ambulance, à pied et nous arrivons à l'hôpital de Remiremont, où j'avais été avisé du malheur de la famille Humbrecht. Là je retrouvais la mère, c'est-à-dire Mme Humbrecht, gravement blessée et à son chevet son fils Charles, gendarme, qui me fit obtenir un laissez-passer du commandant de Gendarmerie pour poursuivre notre route par Gérardmer.

Nous partîmes à pied jusqu'à Fraize, là nous fûmes arrêtés par un barrage de F.F.I. qui nous remirent aux Américains. Ceux-ci nous emmenèrent à un de leur capitaine des services de renseignements à Lapoutroie. Celui-ci fut très étonné, car paraît-il, il nous aurait fallu, pour être là un ordre du ministère de l'Intérieur. Après un interrogatoire serré, nous fûmes transférés dans une usine gardée par des policiers militaires. Il y avait là des prisonniers allemands, des civils...

L'après-midi du même jour on revint nous chercher, mon frère et moi, pour nous traduire devant un officier français du 2ème Bureau, et là cet officier, en poussant un juron, nous fit remettre en liberté. En sortant, nous avons rencontré M. Joseph Olry, que nous ramenions avec nous, dans le Sud Beaujolais.

Nous nous retrouvions donc à quatre, c'est à dire mes frères Joseph et Auguste, Joseph Olry et moi-même, bien sûr dans plusieurs familles d'accueil, pour attendre la libération complète de Labaroche.

Quand je revins à Labaroche, en avril 1945, je ne retrouvais plus du tout mon village tel que je l'avais quitté en novembre 1938.



*Les Cottis  
Ancel Marthe  
Couty Jeanne (actuellement Preiss)*



# LES COTTIS

## Témoignage recueilli auprès de Mme Hélène Preiss

### Début décembre 1944

Le dimanche où la première maison a brûlé à la Basse Baroche, nous avons entendu dire que les Français arrivaient par Moreyfontaine. Dans l'après-midi, nous avons décidé d'aller au Petit Hohnack pour voir arriver nos libérateurs. Nous avons été refoulés par une multitude de soldats allemands postés dans les ruines du château et qui eux aussi attendaient la progression des alliés.

Depuis la maison nous avons assisté au bombardement de Fribourg. La déflagration provoquée par l'explosion des bombes avait ouvert la porte d'entrée de la maison.

Les Allemands se déployaient aux Evaux, ce qui d'après les anciens ne présageait rien de bon pour les jours à venir.

Alors que nous n'étions pas encore cachés à la cave, nous avons vu les bombardements sur le Cras. Au dire de certains rescapés, c'était pire qu'à Stalingrad. On voyait passer les blessés près de la maison ; ils étaient conduits vers un centre de premiers soins à Giragoutte.

Un char était dissimulé derrière notre maison. Lorsqu'il a été repéré, il ne nous a plus été possible de rester chez nous tant les tirs venant d'Aubure pour débusquer le char étaient intensifs. La maison a été très endommagée à ce moment là. Le char est descendu vers la Rochette, à travers champs ; là, il a été touché. Ses occupants ont été tués.

Nous sommes allés nous abriter dans la cave de nos voisins, les Ancel. Le soir de notre fuite, en plein bombardement, Georges qui avait alors quatre ans, a bien failli être touché. En effet, dans la fuite, il avait perdu un de ses sabots, il est retourné sur ses pas pour le récupérer alors que la mitraille pleuvait...

Nous pouvions, la nuit, retourner dans notre maison pour préparer à manger ou chercher des provisions.

Un jour, nous avons vu venir des Français aux Plains Champs. Nous nous sommes réjouis, mais un peu tôt, car le soir même, des S.S. ont occupé la cave avec nous. Ils y ont installé un poste émetteur. Ainsi étions nous au courant de bien des nouvelles du front car nos aînés qui avaient fait leur scolarité à l'école allemande sous la précédente occupation, comprenaient aisément ce qui se disait mais ils se gardaient bien de le montrer. Nous parlions toujours patois entre nous, jamais allemand.

En l'absence des S.S., les techniciens qui s'occupaient des émissions nous donnaient parfois des renseignements. Nous avons appris les libérations de Strasbourg, Mulhouse et certains épisodes de l'avancée des alliés.

### 24 décembre

Nous avons assisté à l'incendie de La Place.

Les Allemands n'ont pas manqué de nous narguer en nous faisant remarquer que les Français tiraient sur des Français.

Nous voyions les civils se sauver. Marguerite Simon s'enfuyait emportant un enfant dans ses bras.

Plusieurs civils étaient réfugiés dans l'usine. Il avait été question de la dynamiter mais un officier allemand a dit qu'il ne le ferait pas étant donné le nombre de civils qui s'y trouvaient.

Un jour, les Allemands sont venus avec Brigitte Demangeat, ils l'avaient interceptée alors qu'elle se rendait chez Charles Demangeat. Elle leur avait expliqué qu'elle allait chercher du lait, mais ils ne l'ont pas crue. En fait, elle allait rendre visite à Germain son frère qui était caché. Elle fut obligée de rester avec nous.

La famille Toussaint était réfugiée aux Bôlles. Le père de Joséphine Toussaint, bravant tous les dangers, montait tous les jours à travers prés, un seau à la main, pour traire ses vaches qu'il avait laissées chez lui à l'étable.

Les premiers "Français" que nous ayons vus furent trois Marocains. Lorsqu'ils entrèrent dans la cave nous crûmes bien être libérés mais ils étaient suivis de près par des soldats allemands. Ils étaient prisonniers.

Charles Munier de la Trinque, passait souvent du côté des Français. La route d'Orbey servait de frontière. Il allait chez Philibert Balthazard au Chêne où il donnait des renseignements aux soldats qui s'y trouvaient. En revenant, il s'arrêtait à la maison et nous donnait du chocolat. En voulant fuir dans la vallée d'Orbey avec ses frères et sœurs, le malheureux a marché sur une mine, au Bââ. Il en est mort.

Maria Demangeat et quelques autres ont voulu passer par le Gros Gazon. Les Allemands les ont refoulées.

## 11 janvier au soir

Nous avons été évacués.

Les Allemands nous avaient prévenus deux jours avant.

Nous sommes allés à pied, escortés par des soldats, jusqu'à Giragoutte, au monument Scherlen. Nous y avons retrouvé des gens qui étaient aux Bôlles. Des camions nous attendaient pour nous conduire, par la route du Linge, jusqu'à Munster. Alors qu'une épaisse couche de neige recouvrait la montagne, la route était parfaitement dégagée jusqu'à Munster.

Nous qui croyions que les allemands n'étaient plus très nombreux dans notre secteur, nous avons été très surpris de les voir en grand nombre de part et d'autre de la route qui nous menait à Munster.

Nous sommes revenus deux fois de Munster pour chercher des provisions. Les Allemands nous donnaient un laissez-passer ; sur la route du Linge, près de Giragoutte, au siège de leur état-major, il fallait présenter nos papiers. Un soldat nous escortait alors jusqu'à la maison. Nos provisions ainsi que des objets de valeur que nous avions dissimulés avaient malheureusement été pillés. La vache et la chèvre que maman avait lâchées avant de partir avaient également disparu.

Nous sommes restés deux ans à Munster.

Peu avant la libération de la ville, les enfants avaient fait une expédition jusqu'à Stosswihr pour obtenir du chocolat des soldats français qui se trouvaient là. Georges était leur interprète en quelque sorte. En effet, tous ces enfants parlaient alsacien, il était le seul à savoir le français. Il a raconté aux soldats ce qui se passait à Munster et que les Allemands étaient prêts à se rendre.

Quelques jours plus tard, les bambins défilaient aux côtés des libérateurs de la ville.

## HISTORIQUE DE LA CLASSE 1928

### Témoignage de M. Henri Riette

15 ans et demi : visite médicale courant l'été 1943 à Ribeauvillé avec signature de présence

16 ans et demi : conseil de révision à Kaysersberg avec des personnes beaucoup plus âgées.

Le jour de la révision, je vois sur mon livret militaire : volontaire pour les S.S. et ma signature qui avait été polycopiée, suite de la visite médicale de l'année précédente.

Quand j'ai vu cela, une idée m'est passée par la tête. Au cours des tests de lecture et de chiffres, je lisais à peu près à partir de 6 cm de hauteur les lettres et chiffres. Je leur disais que mon handicap était familial. Devant une flopée de docteurs et les militaires, j'avais les 2 épaules qui se rejoignaient presque. Je leur expliquait que ce phénomène était dû à la tuberculose, suite à la pleurésie de maman l'année précédente.

Résultat : à la place de volontaires, ils m'ont mis dans la Ersatz réserve n°1 avec un bon pour des lunettes n° 3 à chercher dans les 3 jours à Colmar. Je suis parti les chercher en vélo. Ils ne me les ont pas essayées. C'était des montures en fil de fer et du verre très épais. En revenant à la maison, je les ai essayées, je n'y voyais rien. Partir soldat avec ça ? Que faire ? Mon père m'a dit " tu iras chez le menuisier faire mettre du verre de fenêtre". Ce qui fut fait. Le menuisier cru longtemps que c'était pour mon grand-père.

La première partie de ma classe devait partir le 3 novembre 1944 pour passer le Rhin jusqu'en Prusse Orientale. Avec mes ennuis, mad ate de départ, confirmation ci-jointe, était fixée au 6 novembre 1944. Je suis parti prendre le train à Ammerschwihr en disant au revoir à celui qui me descendait. Comme il commençait à faire nuit, je suis sorti du wagon, par une porte de côté et je me suis caché dans les vignes en attendant le départ du train qui allait à Colmar. La nuit tombée, je suis allé avec ma valise chez les patrons vendangeurs en disant qu'ils me gardent au moins pour rentrer les pommes de terre et betteraves et gagner ainsi mon repas.

Cela a bien duré 15 jours, le temps que ça se calme un peu. J'ai su après, qu'une enquête et une visite à la maison paternelle avaient été faites. Les Allemands me cherchaient mais comme il y avait le témoin qui m'a mis dans le train, cela les a un peu calmé.

Un beau soir, je suis revenu à la maison avec ma valise, par la forêt ; sans me faire voir. Quelle ne fut pas la surprise des parents qui ne savaient rien. J'ai dormi dans le grenier ; le lendemain, mon père et moi avons fait une cachette sous la remise en faisant une cage de 3m sur 1 dans le tas de fagots avec d'un côté les planches de la remise d'où j'avais sorti quelques nœuds pour laisser passer le canon de mon revolver à barillet 6 coups et avec les fentes des planches pour avoir un peu d'air et de la lumière et pour voir ce qui se passait dehors. Cette situation a duré jusqu'au jour où ils ont bombardé la Basse-Baroche. La maison était tranquille le jour, mais la nuit douze soldats allemands venaient dormir et faire leurs repas. Ils descendaient du Cras à tour de rôle. J'étais à la cave avec mes frères et sœurs et parents, c'est-à-dire 8 personnes.

Au début, quand les obus ont incendié la maison de Henri Voison, le 10 décembre 1944, le front s'était rapproché. Les Allemands avaient mis des postes émetteurs dans 3 maisons. Les jours suivants, des obus sont tombés sur la maison et comme l'entrée de la cave était à l'intérieur, nous sommes allés dans une maison voisine en contrebas, chez le grand-père, car il avait une cave plus grande et voûtée avec sortie extérieure indirecte, couverte avec des stères de bois superposés ainsi que des tôles.

La famille s'est agrandie : grand-père, grand-mère, oncle Emile, Maria Jacquat née Simon avec Reine, sa fille qui avait fuit leur maison du Cras. Ce qui faisait 13 personnes à la cave. Fernand Jacquat s'est rajouté à 12h, après l'incendie de sa maison le 16 décembre 1944. Fernand avait apporté un rucksack de farine, un cabas avec des victuailles et un sac sur l'épaule. Il me dit "voilà tout ce qui nous reste".

On discutait ensemble de ce qu'il avait pu mettre de côté, la farine et le cochon fumé caché dans le rucher, les poules dans le poulailler, des habits à la cave ainsi que du fromage et des conserves. Fernand a demandé à mon père que je l'accompagne pour faire un voyage à la tombée de la nuit : Basse-Baroche, à pied par la Hopatte - la Rochure - Henzell ; en longeant le Cras en lisière de forêt jusqu'à derrière le cras où se trouve la maison brûlée. Nous avons essayé plusieurs tirs de mitrailleuse, de balle traçante. Dans la nuit, après avoir préparé notre chargement, nous avons mis les poules dans un sac (une douzaine peut-être), caché le tout dans la brouette à purin. Le temps de préparer à la cave des habits, il a fallu rebrousser chemin vu la chaleur sur la route.

Fernand a mis le rucksack plein de farine sur le sos, une corbeille avec des morceaux de viande fumée sur mon épaule, dans l'autre main un cabas plein de fromages. Nous voilà repartis, d'abord vers la lisière de la forêt. Au retour à la cave sans trop de difficultés, tout le monde était content de nous voir à cause du ravitaillement. Mais il manquait les habits ! Aussitôt il a été décidé de refaire un voyage le lendemain matin à 6 heures.

Nous voilà repartis par le même chemin - On ne savait pas ce qui nous attendait. Arrivés à la maison, le temps de préparer les sacs dans le rucher, un tir de barrage a commencé sur tout le versant du Cras. Nous voilà partis en vitesse à la cave préparer un paquet d'habits dans un cendrier d'herbe et des conserves dans les cabas. Après plus d'une heure d'attente, nous avons risqué la sortie, chargé comme des bourriques, jusqu'à l'entrée de la forêt. Les tirs ont repris tout autour de nous, les cimes des pins tombaient - nous sommes tombés à plat ventre plusieurs fois. Fernand m'a dit "écoute, nous irons chez Guchti au Cras, mais il ne faut pas aller à la cave, ils sont trop nombreux. Nous voilà rentré à la cuisine. Le temps de nous installer sur le banc, un obus est tombé sur le s pavés emportant porte de cuisine et chambre dans un bruit et fumée qui nous ont rendu sourds et presque asphyxiés. C'est là que Fernand m'a pris par le bras en laissant nos sacs sur place pour nous réfugier à la cave.

En arrivant au pied de l'escalier, près de la porte, quelle ne fut pas la surprise : un soldat seul levant les bras pour se rendre.

Le tir de barrage a duré plus de 3 heures. Vers 11 h une accalmie s'est produite, nous voilà prêts avec notre chargement et nous sommes repartis, non sans mal, entre les obus qui n'ont pas cessé de tomber. Il était plus de midi quant nous sommes revenus, complètement fatigués mais sains et saufs !!!

Mon père qui avait connu la guerre de 1914, après avoir entendu le bruit de ce tir d'obus, était très inquiet jusqu'au moment où il nous a vu arriver. Il nous a dit "j'espère que cela vous a servi de leçon".

A partir de ce jour, les combats se sont intensifiés. Nous ne sommes plus sortis de la cave jour et nuit jusqu'au 4 février 1945.

A Noël, les déflagrations des bombes tombées aux Trois-Epis ont provoqué une dépression d'air dans notre maison.



*Million Armand - au fond à gauche les maisons Balthazard et Klinklin - La Rochette*



*Basse Baroche - Riette Jules Parmentier Mathilde*

## La vie dans une cave :

Nous couchions sur des matelas et couvertures installés sur les tas de pommes de terre pour les enfants, sur le tas de betteraves pour les femmes, et les hommes sur des planches en biais par terre. Tout le monde est resté habillé, des souliers au pied des couchettes, toujours prêts à se sauver pendant les 2 mois. Aucun feu n'était allumé dans la journée à cause de la fumée. A 4 heures, les parents se levaient pour faire cuire la soupe de pommes de terre avec de la farine grillée, menu quotidien des 2 mois. Quelqu'un s'occupait de la traite des deux vaches et deux chèvres. Le lait constituait le déjeuner pour tous. Les deux cochons dans la porcherie avaient absorbé du phosphore. Même la graisse n'était plus consommable.

Il a fallu économiser les bougies et l'huile. Du pétrole il n'y en avait plus. Les obus tombaient par ci, par là en faisant de grands trous et des tuiles cassées, des toits effondrés.

Je pense que la prière du chapelet journalier nous a aidé à supporter toutes ces épreuves. Un jour, deux gendarmes allemands frappent un grand coup de pied dans la porte. J'ouvre, ils me regardent et je dis en allemand "femmes et enfants". Un gendarme me dit : "vous pas soldat ?" J'avais pris soin d'avoir un certificat médical falsifié toujours en poche, au nom de Heinrich Ida Riet qui avait servi à maman pour sa pleurésie de 1943. J'ai donné aux deux allemands mon certificat. J'étais exempté du service militaire pendant une année à cause de mes poumons. Ils se sont sauvés comme des lièvres craignant la contagion.

Début janvier 1945, l'église de la Basse-Baroche a brûlé suite à la chute d'un obus au phosphore qui a enflammé des feuilles de plantain, primevère et autres herbes, ramassées par les écoliers, qui séchaient au grenier.

Les soldats sont venus nous dire de nous préparer pour partir le lendemain.

Le lendemain, en ouvrant la porte, il y avait 80 cm de neige, jusqu'à la ceinture. Les soldats avec leurs chevaux et trainaux ne sont pas venus et voilà pourquoi nous ne sommes pas partis.

Le temps a été long jusqu'au 4 février, nos réserves de nourriture s'épuisaient. Un soir, nous sommes allés chercher deux cochons qui étaient dans l'écurie de notre voisin Léon. (Cette famille avait été évacuée). Dans la nuit, l'expédition fut périlleuse, les bêtes criaient si fort que des grenades éclairantes sont tombées tout près.

"Sauvons nous, dit mon père, en lâchant les cochons. Il était temps, à peine à la cave que des obus de mortier tombaient autour de la maison. Qu'elle ne fut pas notre surprise en ouvrant la porte le lendemain matin, les deux cochons attendaient devant la porte de l'écurie.

Les voisins les ont récupérés après la libération. Les animaux ont été maltraités. Les vaches criaient de faim, les soldats les lâchaient dans la neige, mais quoi manger. D'autres sont mortes attachées à leur collier, alors qu'elles vélaient. D'autres encore sont mortes debout, les pattes gelées dans le ruisseau.

Un soir, j'ai vu monter du chemin de l'église, une colonne de soldats, l'arme à l'épaule. Etaient-ce des Allemands, des Américains ?

Le lendemain, ils ont installé 4 ou 5 mortiers au bord de la route et ont tiré toute la journée en brûlant encore une maison aux Evaux. Une patrouille d'Américains a frappé à la porte de la cave. Nous avons vu que ce n'étaient plus des Allemands. Ils ont fouillé la cave pour trouver des soldats allemands puis ils sont repartis.

Il était difficile de sortir de la cave car des tirs sporadiques de mitrailleuse se faisaient encore entendre dans la forêt voisine. Le lendemain, je fais un tour en voyant arriver d'Amersch-



wihr une colonne de petits chevaux chargés de munitions, tenus en laisse, par des gouniers armés jusqu'aux dents, mal rasés, pleins de boue. La colonne fit halte au bord de la route et se dispersa dans les fermes pour trouver du schnaps et d'autres victuailles.

Anecdote : en m'approchant, un soldat revenait vers son cheval avec l'enclume pour battre la faux, un sabre courbe à la main. Il ouvre une sacoche pendue au cheval. Il en sort un fil de fer avec des oreilles enfilées comme des figues sèches, il met son enclume dans la sacoche et s'approchant de moi, il sort son sabre du fourreau, me prend par la mèche de cheveux et me dit : "boche, cric cric" en frottant son sabre tout près de ma gorge. J'ai eu très chaud. Le dernier jour de la guerre, je l'ai raconté à mes parents.

Longtemps après, la libération a été pour tous les habitants de Labaroche, la fin d'un calvaire annoncé depuis 1940. Jusqu'au 4 février 1945 : habitants expulsés, insoumis, réfractaire, malgré-nous, incorporé de force, noms trop français transformés en allemand, carte de ravitaillement, travail obligatoire à 14 ans.

Voilà une partie de ma jeunesse...

Puis tout de suite, il a fallu reprendre confiance, réparer les toitures restantes, aménager les caves en logement, ramasser les morts, travailler tous ensemble d'une façon bénévole pour survivre. L'argent, il n'y en avait plus.

En 1949, le service militaire était fixé à un an, j'ai pu bénéficier de 3 mois comme aîné de famille nombreuse et de 3 mois inscrits sur mon livret militaire comme insoumis à la Wehrmacht.

50 ans après, je remercie tous les dirigeants qui se sont succédés à la tête de la commune pour avoir eu le courage de transformer le discours en travail pour le bien de tous ses habitants.

Pour le futur, je demande à la jeunesse de rassembler toutes les énergies, éviter les fractures pour des bouts de ficelles.

Les feuilles mortes tombent chaque année.

C'est en travaillant tous ensemble, "l'union fait la force", que notre village conservera son charme et la joie d'y vivre en paix.

Vive la France, Vive Labaroche libéré et transformé

## MON ENGAGEMENT

### Témoignage de M. Joseph Scandella

Parmi les souvenirs de cette époque, celui qui m'avait le plus marqué, était celui des premiers obus tombés un dimanche soir et l'incendie de la ferme Henri Voinson dans laquelle les Allemands avaient un émetteur.

La maison en flammes, le bombardement cessa et beaucoup de gens vinrent aider et firent après un arc de cercle autour, éclairés par les flammes. Si cela avait recommencé, cela aurait été terrible.

A la suite, les Allemands délaissèrent les maisons et s'installèrent sur le versant opposé dans une petite forêt. La population devant être évacuée, on ne savait où, je fis partie d'un petit groupe qui traversa la ligne de front et se rendit aux Américains à la Chapelle après avoir essuyé quelques coups de fusils. C'est à ce moment que je vis les premiers véhicules américains avec beaucoup de surprise tant les jeeps avaient l'air de tacots. On ne fut pas long à tester leur efficacité. Nous fumes emmenés à Hachimette où un capitaine français déploya une carte et nous demanda tout ce que nous pouvions donner comme renseignements. Les Allemands du petit bois qui jouaient parfois à l'accordéon les après-midi de beau temps, changèrent de musique.

Le lendemain, avec des copains je m'engageais. Je voulais l'artillerie. Un officier me demanda pourquoi. Je lui dis que nous avons reçu tant d'obus que j'aimerais bien leur en envoyer aussi. Il rit et me dit : viens avec nous, tu conduiras des camions, ce sera mieux que te geler le c. dans un mètre de neige autour du canon".

C'est ainsi qu'avec 3 copains dont mon frère, nous fîmes partie du 14ème Bataillon médical de la 5ème DB.

Notre aventure se termina à Ravensburg, près du lac de Constance.

Quand, à ma première permission, je revins à Labaroche, je réalisai seulement dans quel état la guerre avait laissé notre joli village.



*Labaroche Eglise*



*Scandella Henri (toit en chaume) - en arrière plan : le Cras - Basse Baroche*

# MEMOIRE DE GUERRE

## Témoignage de M. Jean Marie Simon

C'est le mercredi 6 décembre 1944 que la guerre nous atteint et que nous sommes pris dans la bataille.

Le matin, quelques obus tombent dans le secteur des "Auney" (terrain où poussent des aulnes entre le Gazon et la Rochure).

Au cours de l'après-midi, nous nous rendons au Breu où nous assistons en spectateurs aux explosions des obus qui tombent sur Lapoutroie, localité qui sera libérée deux jours plus tard.

### Dimanche 10 décembre 1944

Le matin, un obus tombe sur la Bassette, le soir un autre éclate à proximité de la maison Albert Dechristé du Gazon et enfin un troisième atteint la maison Voinson à Basse-Baroche et provoque son incendie : c'est la première maison de Labaroche qui sera détruite. Il semblerait que ces tirs cherchaient à détruire des postes émetteurs et récepteurs installés dans ces maisons.

### Jeudi 14 décembre 1944

Nous subissons un tir de harcèlement important. Des dizaines d'obus tombent à La Chapelle près du transformateur EDF entre le chemin du Cras et celui menant à la Goutte. Il s'agit d'un carrefour stratégiquement important, passage obligé des renforts allemands se dirigeant vers le Breu et le Bâche-le-Loup où les combats sont violents.

L'école de la Chapelle est transformée en poste de secours où les blessés reçoivent les premiers soins et sont orientés vers les hôpitaux.

### Samedi 16 décembre 1944

Le front se rapproche. Importants tirs d'artillerie sur La Chapelle et surtout sur le secteur du Cras où la maison de mon oncle Fernand est incendiée, le bétail est mort, carbonisé. Nous passons la journée dans la cave voûtée de Mme Grivel, mère de Mme Maria Heim.

### Nuit du samedi 16 décembre au dimanche 17 décembre 1944.

Nuit terrible. Toutes les trois minutes un obus tombe sur le secteur de La Chapelle et notre maison est cernée par les impacts. Nous passons la nuit dans le frigo de la boucherie où l'isolation atténue le bruit des éclatements, mais impossible de dormir.

Lors que nous sortons de la cave, au lever du jour une lueur rouge nous annonce que la scierie Gullung est en flammes !

Autre surprise. Pendant la nuit des soldats allemands ont entassé une centaine de mines antichars sous un arbre à proximité de notre maison, celles-ci étaient destinées à miner la route allant de La Chapelle à la Place car les chars français, venant d'Orbey atteignaient déjà Morey-fontaine.

Conscient du danger que représentait ce dépôt d'explosifs si un obus l'atteignait, mon père nous demande, à ma mère, mon frère François et moi de quitter aussitôt la maison et de nous réfugier à la Basse-Baroche chez M. et Mme Crusot qui étaient des amis de longue date.

Lui resta sur place pour mettre tout le mobilier à l'abri, à la cave, mais aussi pour empêcher le pillage car le secteur grouillait de troupes allemandes.

Nous venions de faire un mauvais choix car en nous dirigeant dans cette direction, nous ignorions que pour nous, la guerre cruelle allait durer sept semaines encore.

Quelques jours plus tard, mon père vient nous retrouver pour nous apporter un peu de linge et des vêtements supplémentaires car, en nous sauvant, nous n'avions rien emmené. Mais il a bien l'intention de remonter à La Chapelle pour ne pas laisser la maison seule.

"Faut-il un laissez-passer ?" demande-t-il à un officier allemand avant de reprendre le chemin du haut. Celui-ci lui répond que non mais que c'est à ses risques et périls car les balles n'en ont pas non plus !

Arrivé sur le plat, à hauteur des maisons Jacques Eiche et Auguste Munier, il est arrêté par une sentinelle allemande complètement ivre et il est conduit au poste de commandement de la compagnie installée à Henzell. Là, le Hauptmann (capitaine) lui donne le choix entre l'arrestation et la libération sous réserve de rejoindre sa famille à Labaroche-Eglise. Inutile de dire qu'il choisit la seconde proposition et le soir même, il nous rejoint et ne nous quittera plus.

Le front s'étendait alors sur une ligne : Le Cras - La Chapelle - Pleins-Champs - La Place.

Mais, les obus nous suivaient à la trace. Toutes les nuits, nous subissions des bombardements violents. Heureusement, la maison Crusot était protégée par une grande falaise de roche et les tirs ne pouvaient l'atteindre. Les officiers allemands s'en étaient vite rendus compte car le major allemand (commandant) avait installé son PC dans la même maison. Son état-major occupait le rez-de-chaussée et ne descendait à la cave, où nous nous trouvions, qu'en cas de bombardement.

### **Veille de Noël 1944**

La Messe de Minuit est célébrée dans la cave de la cure. Le soir, un soldat allemand est venu nous offrir des boîtes de gâteaux, gâteaux traditionnels de Noël offerts par la Mère Patrie Allemande à chaque soldat du front, geste touchant, moment de bonheur, de chaleur humaine dans le déroulement d'une guerre cruelle.

### **3 janvier 1945**

Au début de l'après-midi, un obus incendiaire met le feu à l'église paroissiale St-Michel. Spectacle terrible et impressionnant qu'une église qui brûle ! Peu de choses seront sauvées, la chaleur aura raison des cloches qui seront fondues.

### **11 janvier 1945**

C'est la date fixée par les Allemands pour évacuer les civils des secteurs des Christés et de Labaroche-Eglise vers Colmar et la vallée de Munster.

Nous nous préparons à l'exode mais nous ne pouvons emporter que peu de choses. Nous avons la chance de vivre près d'une épicerie qui regorgeait de marchandises. Comme il faut tout abandonner, M. Crusot nous permet de nous servir selon notre bon plaisir, et nous, les enfants, nous nous gavons de bonbons, de sucre et de gâteaux. Bien vite nous sommes rassasiés et nous délaissions toutes ces friandises.

Le soir, à la nuit, une colonne composée de civils, de voitures tirées par des bœufs ou des chevaux et guidée par des soldats allemands quitte Labaroche-Eglise. Un silence de mort s'empare de tous les hameaux.

Mais nous ne serons pas évacués et ne ferons pas partie de ce triste cortège.

Mme Crusot était enceinte de 6 mois. C'était le motif qui allait nous permettre de plaider notre cause auprès des Feldgendarmes (police militaire) qui dirigeaient l'évacuation. Nous les connaissions bien, car le hasard voulait que ce soient eux que nous avons logés quelques jours chez nous, à La Chapelle, au courant du mois de décembre.

Ma mère qui parlait parfaitement l'Allemand leur expliqua que Mme Crusot, étant donné son état, ne pouvait se déplacer et qu'elle avait besoin d'aide. Ils acceptèrent de nous laisser sur place provisoirement à nos risques et périls.

Ma mère leur demanda aussi de ne pas évacuer les familles Lucien Minoux, Fernand Jacquat et Voinson qui habitaient dans la maison de notre tante Marie près de l'Etang.

Ce sont les deux seules maisons qui furent occupées par des civils jusqu'en février. A ce moment, la famille Emile Grivel nous avait rejoint chez M. Crusot.

### **Quelques jours plus tard (14 ou 15 janvier)**

Un soir, des soldats allemands se présentent dans les deux maisons et demandent aux hommes valides de les suivre. Sont-ils venus pour les arrêter ? Nous n'en savons rien et sommes inquiets.

Enfin, vers minuit, nous entendons des pas : ce sont eux qui reviennent.

On leur avait donné pour mission de rassembler dans la ferme de Pierre Grandidier (ancien Suisse) toutes les vaches abandonnées dans les fermes des environs et qui meuglaient parce qu'elles avaient faim et le pis gonflé.

On leur avait aussi demandé de s'en occuper c'est-à-dire de les nourrir et de les traire. Nous partageons ce lait délicieux : une partie était pour nous et nous en apportons un seau plein, tous les soirs, à l'école où se tenait un poste de commandement allemand. En échange, les soldats allemands nous donnaient quelques pains noirs, le seul aliment précieux qui nous manquait. M. Crusot, chef de la maison était chargé de le rationner afin qu'il y en ait pour tout le monde et à chaque repas.

Ainsi, la vie s'organise dans la même galère. Sur les hauteurs, les Américains ont remplacé les Français depuis le 1er janvier. De temps en temps, une de leurs patrouilles prend contact avec les avant-postes allemands mais la poignée d'Allemands qui tient encore la vallée ne semble pas les intéresser. Par contre ils nous gratifient d'un tir d'artillerie puissant chaque fois que quelque chose bouge dans le fond.

### **3 février 1945**

Au début de l'après-midi, M. Ettwiller venant de Colmar, à pied, pour voir dans quel état se trouvait la maison où il résidait pendant la guerre, nous salue en passant et s'étonne de nous trouver encore dans la cave, "car, nous dit-il, vous êtes libérés depuis hier, les Alliés ayant réduit la Poche de Colmar". Les soldats allemands avaient quitté le secteur la veille, sans qu'on s'en aperçoive.

Le même soir, entre chien et loup, nous apercevons tout à coup une colonne de soldats qui progresse et se dirige vers les Christés. Nous sortons et nous trouvons face à des soldats américains qui viennent des hauteurs.

Surpris de voir que la maison est habitée et très méfiants, ils y pénètrent pistolet-mitrailleur au poing et inspectent tous les recoins. Enfin, rassurés, ils sympathisent avec nous et distribuent chewing-gum, chocolat et cigarettes. Ils profiteront aussi de l'occasion pour améliorer leur ordinaire et prendre un repas chaud très apprécié.



*Café Million Emile (chez Julie) Basse Baroche*



*Char allemand - La Place*

Le lendemain, la maison accueillait le PC américain après avoir offert l'hospitalité au PC allemand quelques semaines plus tôt. A l'entrée une sentinelle décontractée et mâchant du chewing-gum avait remplacé une sentinelle rigide et claquant des talons !

## 5 février 1945

Après un hiver neigeux et rigoureux, il fait très beau. Au matin, nous quittons la famille Crusot, ces amis admirables qui nous avaient accueillis, logés et nourris pendant plusieurs semaines et nous prenons le chemin qui nous ramène à La Chapelle.

Là-haut, un paysage apocalyptique nous accueille : maisons détruites, souvent brûlées, dressant leurs cheminées vers le ciel, des cadavres de soldats allemands dans toutes sortes de positions, restés dans l'attitude où la mort les avait frappés, ici et là des vaches et des chevaux tués par des éclats et gonflés par une fermentation provoquée par les premières chaleurs ; des entassements d'armes et de munitions et partout, des arbres abattus ou dressant leurs bras déchiquetés comme pour demander grâce.

Notre maison était encore debout mais le toit avait été endommagé par plusieurs obus et l'intérieur qui était noir comme du charbon avait été souillé et saccagé par les différents occupants : Allemands, tirailleurs Nord-Africains et Américains.

Tout le mobilier et le linge que mon père avait déménagés à la cave avait été jetés dehors, dans la neige, et les objets de valeur avaient été volés.

Elle allait accueillir, durant plusieurs mois toute notre famille, exactement quatre ménages, car toutes les autres maisons familiales étaient incendiées.

Alors allait commencer pour nos parents une période de nettoyage et de remise en état provisoire. Heureusement, ce mois de février 1945 fut très beau, mais il fut aussi très passionnant pour nous, les gosses, car nous prospectons tous les jours les champs de bataille et nous étions devenus experts en armes et munitions de toutes sortes ; il est vrai que nos anges gardiens nous ont souvent évité le pire !

## Témoignage de Mme Monique Van Asshe née Balthazard

Chez Eugène Balthazard au Gazon nous étions à la cave avec la famille Pierré du Cras et Pierré du Gazon.

Nous avons été évacués à Munster à l'hôtel du Parc. Je me souviens d'une soupe très salée, genre Viandox. La famille de Eugène Balthazard est allée se réfugier chez des connaissances à Luttenbach.

Au Gazon chez Charles Demangeat - il y avait une trentaine de personnes évacuées également dans la vallée de Munster - Maria Demangeat et sa proche famille ainsi que les Dechristé sont réfugiés "Au Stauffen". Auguste Million s'est caché dans le foin afin de ne pas partir mais il a été démasqué par les soldats. Ceux-ci menaçaient de mettre le feu à la maison s'il ne sortait pas.

La famille René Minoux, sa mère étaient réfugiées à la cave chez Simon Joseph ainsi que la famille Grillon de la Chapelle. Ils sont partis le lendemain pour la vallée de Munster également langer Greder. Quelques jours après leur arrivée Eugénie Simon et Léon Balthazard sont revenus à Labaroche pour y chercher du lard et de la confiture. Ils ont couché à la Bassette. De là un soldat les a accompagné chez eux pour prendre ce lard et la confiture et ils sont repartis à Wasserbourg.





*Eglise Saint-Michel - Basse Baroche*



*Munier Joseph - Les Raïdes Champs*

## LA ROCHURE

### Témoignages de M. Auguste Vilmain

### et de sa soeur Mme Prud'homme Madeleine née Vilmain

Auguste avait reçu son ordre d'incorporation dans l'Armée Allemande pour le 3 septembre 1944. Il avait décidé de ne pas se présenter à l'incorporation et il s'est caché quelques jours, avec Jacques Eiche, dans le grenier de la ferme Pierre Auguste, au Cras et ensuite dans la forêt proche de notre maison, à la Rochure.

Au mois de novembre il est rentré chez nous. Au-dessus de son lit, il avait fabriqué une trappe qui donnait accès au grenier et aménagé une cachette qu'il pouvait rejoindre à la moindre alerte.

Il avait également laissé pousser sa barbe ce qui le faisait paraître nettement plus âgé que ses trente et un ans.

Des gendarmes sont venus à la maison pour savoir où il se trouvait mais n'ont pas insisté.

C'est le vendredi, 8 décembre 1944 que les premiers obus sont tombés sur la Rochure et le 10 décembre la maison Voinson, à Basse-Baroche est la première à être incendiée. Le même jour nous avons été obligés de nous réfugier à la cave.

La maison était envahie par les Allemands. Auguste ne s'est plus caché et les Allemands ne disaient plus rien. Il leur donnait de l'eau-de-vie qu'ils appréciaient beaucoup.

Dans la cave nous étions 14 personnes :

- notre famille de 4 personnes (mon frère Joseph était emprisonné en Allemagne),
- Marie Million,
- Marie Miclo avec ses trois enfants (son mari était resté dans la ferme du Cras),
- Jean-Baptiste, Joseph et Céline Million qui avait une blessure au pied et qui ne pouvait marcher,
- Pierrot et Jacqueline Girard, les enfants de nos voisins.

Nous subissons énormément de bombardements et la première de nos deux maisons a été détruite le 12 décembre. Par la suite elle sera incendiée.

Le 26 décembre, le lendemain de Noël, vers 15 h, la maison brûle. Ce sont des tirs effectués à partir des Evaux qui ont provoqué l'incendie.

L'escalier de la cave est situé à l'extérieur de la maison et nous avons beaucoup de mal à sortir. Il faut franchir des poutres en feu qui sont tombées du toit et bouchent l'escalier.

Auguste essaye de libérer les bêtes qui sont à l'étable. Une vache a la moitié du museau enlevé par un éclat.

Joseph Million prend sa sœur sur son dos. Ils réussiront à franchir les lignes françaises qui sont toute proches.

Nous descendons vers la Basse-Baroche par les Chalprés et sous les tirs qui sont effectués à partir des Grands Hagis (Le Centre). Nous pensons qu'il s'agit de tirs français. Nous nous réfugions chez Prud'homme Jean-Pierre à Basse-Baroche.

Auguste remonte à plusieurs reprises vers la Rochure pour tenter de ramener le bétail vers la Basse-Baroche. Nous apprenons que Jean-Marie Girard, le frère de Pierrot et Jacqueline a été tué, fin décembre ou début janvier en se rendant de la maison familiale - qui se trouvait près de l'emplacement actuel de la Maison Adam - vers la maison de Jules Pierré. Nous avons aussi



*Gullung Joseph - Les Raides Champs*



*Munier René - La Chapelle*

appris que Cécile Demangeat, d'Henzell, avait été tuée, à proximité de chez nous en se sauvant avec ses parents.

Le 11 janvier, le secteur de Basse-Baroche est évacué vers les Trois-Epis et ensuite vers la Vallée de Munster.

Auguste est aussitôt revenu vers Labaroche pour chercher quelques provisions. Il récupère une vache qui se trouve dans la nature. A son retour aux Trois-Epis, la famille n'est plus là. Il se réfugie au Couvent où se trouve beaucoup de monde, dont Raymond Gies qui est actuellement Directeur des Services de la Région Alsace. Il y avait une quarantaine de personnes.

La vache est tuée et le père Jérôme fait la cuisine.

Auguste se met à la recherche de sa famille. Il se rend au Stauffen à pied, chez les Klinklin où il rencontre de nombreuses personnes de Labaroche. Il apprend que sa famille se trouve à Wasserbourg où il se rend. Il croise de nombreux soldats allemands qui ne lui disent rien.

Il passe le dimanche à Wasserbourg où il assiste à la messe avec tous les gens de Labaroche.

Il revient aux Trois-Epis qui subit encore d'importants bombardements. C'était le jour où le père Wittersheim fut tué alors qu'il creusait la tombe de Joseph René Perrin qui avait trouvé la mort aux Vieux-Champs le 14 janvier 1945.

Les premiers soldats Américains arrivent aux Trois-Epis, le soir, à la tombée de la nuit, le 2 ou le 3 février. Ils distribuent des cigarettes et du chocolat. Le lendemain une messe est dite à la Chapelle. Le même jour il rentre à Labaroche et s'installe dans une des maisons PRUD'HOMME à Basse-Baroche où sa famille le rejoindra. Un veau, ramené de la Rochure est toujours à l'étable. Des soldats lui avaient donné à manger.

Pour trouver quelques provisions il monte dans la forêt du Cras et de Kaysersberg et réussit à ramener de nombreuses boîtes de conserve. D'autres personnes feront de même.

Nous avons tellement souffert, dit-il, que plus rien ne nous faisait peur et nous étions inconscients du danger que nous courrions.

Le Cras n'avait pas encore brûlé. Dans certains secteurs les morts se touchaient et c'était impressionnant.

Mais, d'autres drames se déroulent.

Jules Pierré (père) est tué par une mine sous les yeux de sa femme et de son fils Robert.

Jules Pierré (fils du premier) et son cousin Jules Perrin qui venaient de rentrer de l'Armée Allemande depuis 3 jours mourront après avoir manipulé un Panzerfaust.

Madeleine, qui se trouvait à proximité, ira chercher le curé.

Le travail reprend petit à petit et en automne 1946 nous pouvons nous installer dans un baraquement provisoire à la Rochure.

Les années qui suivront seront encore difficiles dans un Labaroche qui est presque totalement démoli et où tant de gens que nous connaissons ne sont plus là.

## L'HISTOIRE DE L'INCORPORATION DE DEUX FRERES DE LABAROCHE : L'histoire de J. racontée par son frère M. :

Mon frère J, plus âgé que moi, fut dans un premier temps, convoqué à l'Arbeitsdienst, puis revint en permission. Il fut ensuite incorporé de force dans l'armée allemande et se retrouva sur les fronts de Russie après quoi, il revint de nouveau à Labaroche en permission, avant de repartir pour faire la campagne d'Italie, où il participa aux grandes batailles de Monte Cassino.

Il me raconta un jour cette grande bataille : par un matin très tôt, tous les membres de sa section furent désignés pour monter à l'assaut ; d'après son récit, ce fut une bataille effroyable, un déluge d'artillerie, une tornade incessante d'obus, un enfer de feu et de sang ; les combattants déchaînés, s'entre-tuaient, se battaient au corps à corps à la baïonnette, avec une violence inouïe. Parmi les bombardements intenses de part et d'autre l'artillerie de chacun des deux camps se "tirait dessus" à une manière effrénée ; les Allemands et les Américains tiraient tous au même endroit et l'un sur l'autre, ce fut un grand déchaînement, mon frère fut le seul survivant de sa section, composée d'une trentaine d'hommes.

Lui était affecté au service de ravitaillement, avec une charrette chargée de munitions et deux chevaux qu'il devait tenir au museau, à la bride pendant le combat. Parfois les chevaux étaient tellement affolés qu'il était pratiquement soulevé de terre par eux, les deux chevaux furent tués, transpercés par des éclats c'est alors que mon frère décida de se cacher entre les jambes arrières d'un de ces chevaux puisqu'il n'avait de toute façon plus d'arme ni rien d'autre que son casque, après qu'un obus soit tombé près de la charrette. Il resta ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, à la merci d'un obus qui lui tombe dessus, ou d'un éclat, ou encore d'une rafale de mitrailleuse, il se trouvait à environ 60 mètres de la ligne de combat de sa position, il avait aperçu un arbre arraché par un obus lequel avait laissé un grand trou près de cet arbre. Dans le courant de la nuit, mon frère courut jusqu'à cet endroit pour s'y réfugier, se cachant entre les racines de l'arbre, là il passa de nouveau toute une journée en attendant la seconde nuit, sans rien pouvoir manger pendant tout ce temps. Il se trouvait alors à environ 80 mètres du front, du côté des lignes alliées. La nuit suivante, il décida de s'enfuir, tout en étant conscient du risque qu'il prenait, s'il avait été aperçu, il aurait été fusillé sur place, c'était sa dernière chance, puisqu'il ne pourrait continuer à rester sur place, sans pouvoir manger ni bouger, il réussit à parvenir dans le camp des Alliés.

Ces Alliés étaient des Américains. Mon frère, qui portait l'uniforme allemand des incorporés de force, fut très mal accueilli par eux, bien qu'il ait essayé de leur faire comprendre qu'il était "Français - Alsacien". Il fut accueilli par deux coups de crosse de fusil dans le dos, et fut très malmené pendant 8 jours ; mon frère avait beau leur répéter "Français - Alsacien", les Américains ne comprenaient rien et le considéraient comme un Allemand, vu son uniforme. Il fut finalement remis à l'armée française.

Mon frère ne cessait de répéter, après la guerre, qu'il n'avait jamais compris comment les Allemands avaient pu s'apercevoir qu'il était déserteur, alors qu'au front de Monte Cassino, les morts sur le terrain, étaient enterrés par les obus qui faisaient parfois des trous de 2 mètres de profondeur. Comme il n'y avait pas de survivant dans sa section, personne n'avait pu parler de lui ; il n'a jamais compris comment les Allemands ont pu le porter déserteur.

C'est environ trois semaines après ces faits qu'un groupe de trois hommes de la Gestapo est venu chez nous à la ferme, en nous annonçant que mon frère était déserteur de la campagne de Monte Cassino en Italie. Ils ont, dans un premier temps, fouillé les pièces de la ferme après quoi

ils nous ont demandé de leur donner le courrier que mon frère avait pu nous envoyer. Ce courrier était déjà rare ou ne nous parvenait même pas, ma mère leur a remis les lettres que nous avions reçues. Dans ces courriers, mon frère avait eu l'habitude de mettre quelques mots en patois, à sa façon, pour nous dire ce qui n'allait pas. La Gestapo ayant vu que ce n'était pas du français, l'un des trois hommes avait désigné ces phrases en disant : "Ach, espionnage !" ma mère qui avait fait l'école allemande et connaissait bien la langue allemande, leur traduisit textuellement ce que mon frère avait écrit, mais ils emportèrent ces lettres en repartant, en nous disant qu'il ne nous restait plus qu'à faire nos valises. C'était aux environs du mois de juillet 1944.

Par la suite, nous avons appris par une personne qui allait régulièrement prendre des informations à la mairie, que ma mère était destinée à être déportée, et que ma sœur et moi-même devions être enfermés dans un camp de concentration. Ces projets n'ont pas été suivis d'effet : nous pensons que cela est dû au fait que la libération approchait et que l'armée allemande avait certainement besoin des hommes de la Gestapo pour d'autres actions que celles de s'occuper du sort des civils. Nous pensons que c'est ce qui nous a évité des mesures de déportation prises à notre égard.

La bataille de Monte Cassino, mon frère ne me l'a pas racontée souvent. Il évitait même d'en parler, car à chaque fois que l'on abordait ce sujet, il fondait en larmes. C'était atroce les hommes se "tiraient dessus" ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient, il n'y avait même plus de front c'était le feu continu des obus et de l'artillerie :

Lorsqu'il a voulu se réfugier sous les pattes arrière de l'un des chevaux, il a dû attendre entre deux obus, car la terre était illuminée comme par un éclair quand un obus tombait ; il s'était élancé très vite car sinon les Allemands l'auraient vu ; mon frère disait toujours qu'un être humain qui n'a pas vu cette bataille, ne pourra jamais la décrire, ne pourra jamais s'imaginer ce qui s'y est passé, ne pourra jamais la dessiner.

Environ deux mois après, c'est moi, H., qui reçu l'ordre de mobilisation pour l'armée allemande ("Soldbuch" = livret militaire), convocation à la caserne de Colmar, à destination de Koenigsburg en Russie.

Je m'étais juré de ne pas subir le sort de mon frère et de ne pas aller au front ; j'étais prêt à devenir le deuxième déserteur de la famille.

Ma mère avait raisonné en ce sens, puisque je l'avais décidé comme ça, on allait étudier les possibilités de déserteur ; on avait appris par un groupe de ceux qui étaient partis avant nous de Labaroche, qu'au moment de l'incorporation, il fallait se rendre à la caserne, donner son livret militaire et en plus signer un registre ; on avait décidé que si j'arrivais jusqu'à cette étape de la signature du registre, avant de m'évader, ma mère pourrait toujours prétexter qu'elle avait fait ce qu'il fallait, qu'elle m'avait envoyé chez les Allemands. Les choses se passèrent comme prévu : je me suis rendu à la caserne à Colmar, j'ai remis mon livret militaire puis j'ai signé le registre de présence.

Evidemment il y avait des gardes, baïonnette au canon, pour nous surveiller, je me suis dit tout d'abord, "je n'arriverai jamais à sortir d'ici". Nous étions tous dans une chambre, serrés comme des harengs. Au bout d'un certain temps, des incorporés ouvrirent les fenêtres ; certains d'entre eux s'assirent sur le rebord des fenêtres, les jambes vers l'extérieur, à ce moment-là des gardes sont passés sous toutes les fenêtres et avec leurs baïonnettes ont piqué les semelles des souliers des incorporés ce qui fait qu'à chacun des passages des gardes, les jeunes recrues rentraient leurs pieds, pour les ressortir aussitôt après vers l'extérieur, une fois les gardes partis. Tous les gardes étaient ainsi occupés à surveiller les fenêtres du bâtiment, et faisaient des rondes



*Pierré Michel - Les Chalprés*



*Le Cras en 1948*

continuelles ; il ne restait à ce moment-là qu'un seul garde sur la porte d'entrée ; j'étais quant à moi toujours aux aguets pour saisir la moindre chance d'évasion.

Les toilettes de la caserne étaient dans un baraquement au milieu de la cour, je m'approchai du gardien de la porte d'entrée en lui disant qu'il fallait que j'aille d'urgence aux toilettes, ce garde refusa dans un premier temps de me laisser sortir de la pièce, puis finalement céda devant mon insistance, je me suis alors dirigé d'un pas assez calme vers le baraquement central, j'ai marché normalement sur une certaine distance puis je me suis dit "maintenant c'est le moment" et j'ai filé tout droit, le plus vite possible, vers les palissades extérieures de la caserne, palissades d'environ 2 mètres de haut, métalliques et aux cimes pointues, j'étais à ce moment-là à la merci d'un coup de feu ou d'une rafale de mitrailleuse ; tant pis, j'ai couru le risque, et par la vitesse de ma course et mon élan, j'ai réussi à sauter par dessus la palissade, je me rappelle que mon veston est resté accroché sur une pointe métallique, mais heureusement cette veste s'est déchirée, je suis alors tombé parmi une foule de gens, c'est-à-dire les parents qui venaient d'amener leurs fils et qui assistaient au départ de leurs enfants dans l'armée.

Certaines femmes disaient qu'il fallait me cacher ; elles voulaient à tout prix me cacher. Là, n'était pas mon but, je me suis mis à courir, courir à travers de petites ruelles pour sortir de Colmar, puis j'ai marché dans les champs, les prés et la forêt sans prendre ni route, ni chemin, ni sentier, de peur que des barrages soient installés sur ces voies dans le but de me retrouver. Arrivé dans les premières forêts, je me suis reposé en attendant la nuit. La nuit arrivée, j'ai repris mon chemin dans les forêts de Katzenthal et je me suis retrouvé à Labaroche, au lieu-dit Obschel. Evidemment, avec ma mère, on avait prévu les conditions de mon retour éventuel en cas d'évasion, et j'avais demandé alors refuge chez un oncle. Je suis arrivé à destination, chez cet oncle, à 5 heures du matin je me suis mis à creuser des galeries dans le tas de foin, chez lui, pour m'y réfugier. Il m'arrivait certaines nuits de dormir dans un lit, mais chaque fois qu'on entendait un bruit suspect ou que le chien aboyait, c'était le retour aux galeries dans le foin, cela a duré pratiquement deux mois, en novembre et décembre 1944 ; après quoi les bombardements à Labaroche s'intensifièrent et ma mère et ma sœur, seules, avaient peur. C'est à ce moment-là que je suis retourné à la maison et que j'ai recommencé à creuser des tanières dans le tas de foin, toujours sous les mêmes conditions.

Le 3<sup>ème</sup> jour après mon évasion de la caserne de Colmar, les incorporés de force de mon groupe arrivèrent à Koenigsburg et c'est seulement là que l'on se rendit compte que je ne faisais plus partie du convoi. En effet un appel des recrues était fait par les Allemands à la descente du train et le "Soldbuch" était restitué alors aux incorporés de force, il leur était resté un "Soldbuch" dans les mains : le mien.

Quatre jours plus tard, deux hommes de la Gestapo sont arrivés à la maison, sur un side-car : ils posèrent des questions à ma mère et dirent que je ne m'étais pas rendu à l'appel de mobilisation ; ma mère s'exclama alors très fort, qu'elle m'avait envoyé à l'appel et qu'elle pensait que c'était plutôt eux qui m'avaient tué ; elle les rendit responsables du fait que je n'étais pas arrivé à destination en Russie. C'était pour cette raison que je m'étais rendu jusqu'à la caserne de Colmar, sans être sûr de pouvoir m'en échapper, et que j'avais signé le registre de présence ; c'était pour que puisse être déclinée toute responsabilité de ma mère.

Devant la Gestapo, ma mère criait et pleurait à haute voix, en affirmant que c'étaient eux qui m'avaient perdu et peut-être tué et dans cette tourmente, comme ma mère était très courageuse, elle prit même le chauffeur de la moto par les épaules et le secoua en lui disant que c'était lui qui m'avait tué. L'Allemand la repoussa et finalement avoua qu'elle avait raison puisque son fils avait bel et bien été présent à l'appel à la caserne de Colmar. Il avertit ma mère qu'elle





*Les maisons Wandler Joseph - Au Cras après le 23.12.1944*



*La Rochette*

devait malgré tout se tenir sur ses gardes parce qu'ils allaient faire des recherches plus approfondies et qu'ils reviendraient deux jours plus tard. Ils ont dit à ma mère que cette fois il n'y aurait pas d'explications, elle serait fusillée sur place, ainsi que ma sœur, parce que cela faisait deux évadés dans la famille. S'ils pouvaient prouver que j'étais le deuxième déserteur de la famille, elle serait fusillée sur place.

Par grande chance, ce fut la débâcle ; vu les conditions de fin de guerre qui existaient à Labaroche, ces gens de la Gestapo ne sont plus revenus, nous pensons que nous devons nos vies à cette débâcle toute proche.

Après quoi, les bombardements s'intensifièrent à Labaroche.

Il fallait que je reste caché. A ce moment-là je restais pratiquement enterré au fond de la cave sous des tôles, cet abri n'était pas très sûr car les Allemands occupaient toujours le Cras, de temps à autre, ils contre-attaquaient en direction de la Goutte et même jusqu'à Moreyfontaine et souvent ils passaient dans nos caves pour chercher du ravitaillement ou de l'alcool. Il ne fallait pas que ces soldats allemands me voient car ils auraient trouvé anormal de découvrir là un jeune homme non mobilisé. J'étais donc pratiquement enterré au fond de la cave, avec quelques tôles pour me cacher.

Puis vint l'incendie de la ferme, le 23 décembre 1944.

Nous trouvant sans logis, nous nous sommes réfugiés vers les lignes françaises à Orbey, nous nous étions déplacés vers Orbey en pleine nuit, et là, la chance fut avec nous, en effet, les soldats français, on pleine nuit, pouvaient très bien nous prendre pour un groupe de contre-attaquants allemands : or, nous avions avec nous un bébé de deux mois, ma nièce, qui ne cessait de hurler ; le premier soldat français que nous avons rencontré, et qui nous tenait au bout de son fusil, nous a raconté qu'il pensait tout d'abord que nous étions un groupe de soldats allemands et que c'est grâce aux hurlements du nouveau-né qu'il ne nous a pas tiré dessus.



*Le maire Prud'homme René et le curé Petitemange Joseph,  
devant ce qui reste des cloches de l'église Saint Michel.  
Le métal sera récupéré lors de la fonte de nouvelles cloches.*



*Inauguration du monument aux Morts - Remise de la Croix de Guerre - 11.11.1965*



*Cérémonie au monument du 15/2 à la Croix de Wihr*

## **LE MONUMENT DU 152ème REGIMENT D'INFANTERIE DE LA CROIX DE WIHR**

Le 19 août 1914 ont eu lieu les combats du Grand Hohnack menés par le 152ème régiment d'infanterie sur le versant alsacien des Vosges.

Au lieu-dit Croix de Wihr, sur le territoire de Labaroche, s'élève une stèle de granit qui perpétue le souvenir du sacrifice de 21 soldats du 3ème Bataillon du 15/2 tombés un ces lieux lors de l'affrontement avec le 8ème Régiment du Landwehr bavarois. Erigée en 1922, elle fut inaugurée en septembre 1923.

Sa destruction fut ordonnée en 1940, par l'autorité d'occupation.

Deux habitants de Labaroche furent réquisitionnés à cet effet :

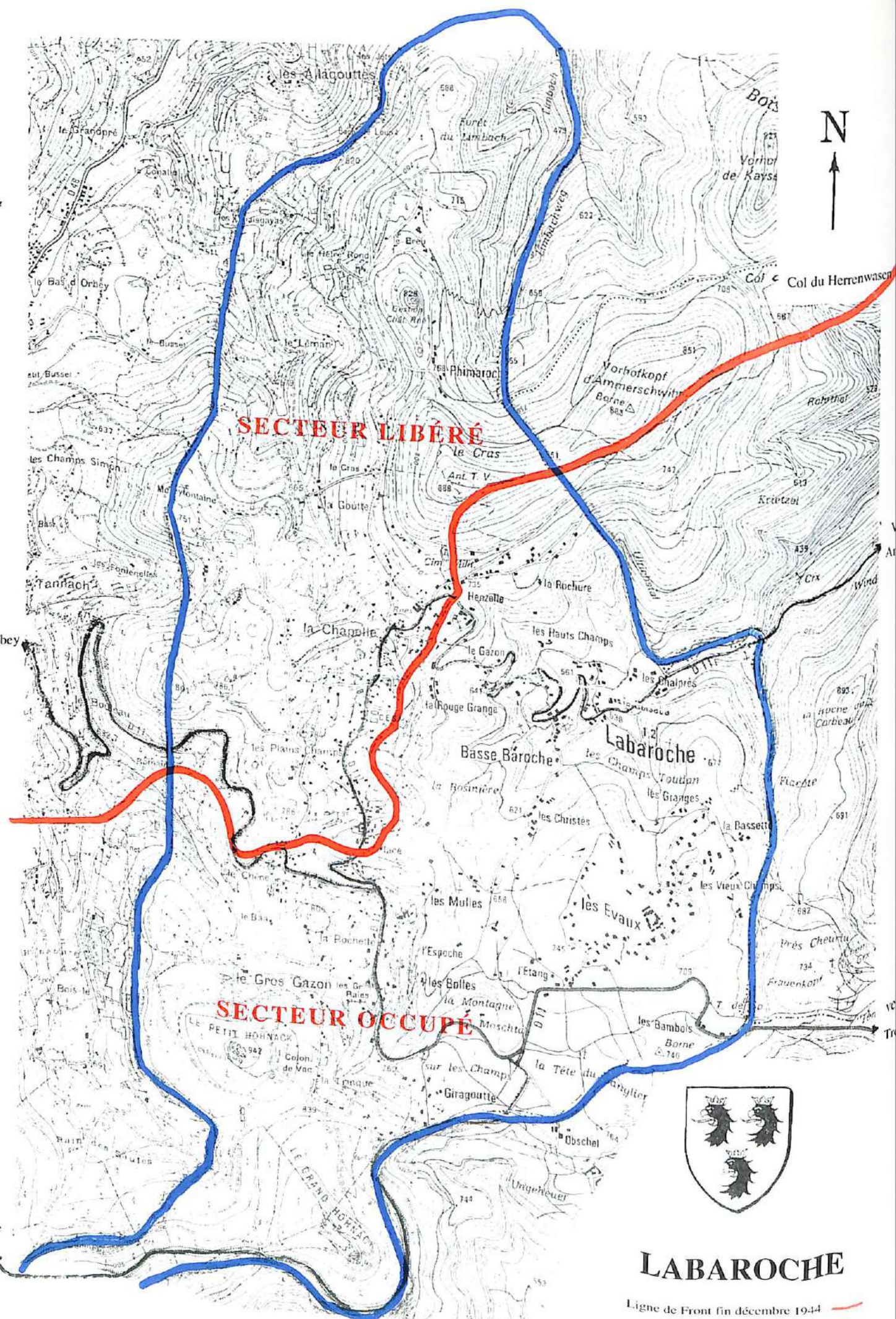
MM. Albert DECHRISTE, terrassier-artificier et  
Henri SCANDELLA, artisan-maçon.

Au lieu de la faire sauter, les deux hommes découpèrent le bloc de granit en trois morceaux et les enterrèrent en partie sur place, en partie en aval de la carrière qui se trouve en bordure du chemin qui mène à Wihr-au-Val.

Ils firent sauter de gros rochers de grès. L'autorité allemande, venue vérifier la destruction ne découvrit pas le subterfuge.

Après les hostilités, des bénévoles reconstituèrent le monument qui retrouva sa place. Il fut inauguré, une nouvelle fois, en 1946

**LE FRONT DES COMBATS  
VERS NOEL 1944**



**SECTEUR LIBÉRÉ**

**SECTEUR OCCUPÉ**



# LABAROCHE

Ligne de Front fin décembre 1944 —

Limites de la commune —

**RECITS DES  
LIBERATEURS**

## **CHEF D'ESCADRON : LEFEBVRE Gérard**

2e Escadron du 1er Cuirassiers

(Capitaine lors des combats de Labaroche)

Retrace la progression et les combats de chars au Petit-Busset - Moreyfontaine - Romaingoutte - Fontenelles - Chapelle et la Place.

## **Colonel SAHRAOUI**

Sous-lieutenant commandant la première section du premier régiment de Tirailleurs Algériens lors des combats de labaroche. Retrace la progression depuis Orbey pour libérer la Chapelle.

## **Colonel MORLET**

(Aspirant au 1er Escadron du 1er cuirassiers)

Retrace le parcours de l'escadron du 6/12 au 21/12 et notamment dans le secteur de la Chapelle et la Place.

Baudoin paul

Agent de transmission de l'unité - mention de la "CITATION"

## **Sergent DUSSAULT R.**

Chef d'atelier téléphonique.

Retrace les difficultés et les dangers pour maintenir les lignes téléphoniques en état de marche.

## **Capitaine LIPS**

Capitaine du 59ème Goum

Retrace une partie de la bataille du Cras.

## **Sergent BARRIELE**

Retrace une partie du parcours des bataillons du 1er R.T.A. d'Orbey vers Labaroche.

## **SOLARD Jean**

Retrace la journée du 18 ou 19 décembre 1944 comme Chef de Char.



## **PETIT BUSSET**

### **PELTON LEFEBVRE DU 2ème ESCADRON DORENCE**

Le peloton se compose de 5 chars moyens de type M.4. Ces cinq chars constituent au sein de l'Escadron le peloton des fauves, c'est sans doute la raison pour laquelle selon leur humour "bidasse", les équipages du peloton ont surnommé leur chef "La Fauvette" (ironie, non point méchanceté). Les cinq chars sont : L'ASPIC - LE LEOPARD - LE LYNX - LE LOUP ET LE LION.

Depuis le 15/12 le 1er R.T.A., dont c'est le baptême du feu, progressant sur l'axe Hachimette Labaroche s'est emparé des Allagouttes, la Conatte et les Chiaiscayas mais cloué au sol par des tirs de mortiers et d'armes automatiques, ses pertes sont importantes et sa progression vers le Busset est considérablement ralentie. Appelé en renfort, le peloton LEFEBVRE débouchant d'Orbey au matin, engage la progression en direction du Busset, Petit Busset, Moreyfontaine dans un terrain abrupt peu favorable à l'avancement des chars.

Débusquant les nids de mitrailleuses allemandes astucieusement disposés en avant des murs des fermes, il permet aux tirailleurs d'atteindre vers 11 h le Petit Busset et vers 16 h Moreyfontaine. La faible distance séparant ces deux objectifs témoigne de l'acharnement des combats.

A cours d'essence et de munitions, le peloton redescend à la nuit tombée jusqu'aux lisières d'Orbey pour se ravitailler.

La descente du Petit Busset s'effectue non sans peine tant la pente est abrupte et bien qu'en première vitesse les chars poussés par leur poids obligent leur chef de chars à courir devant eux car ils les guident à pieds.

#### **18/12/44 - LEFEBVRE**

Le peloton remonte aux aurores pour appuyer l'action des tirailleurs dès 9 h en direction des Fontenelles et Romaingoutte. Ils occupent la côte 795 tandis que les chars sont immobilisés par le terrain impraticable. Ils appuient de leurs feux la progression du 1er peloton (SCIARD) vers Tannach. A la nuit et pour les mêmes raisons que la veille, ils redescendent aux lisières d'Orbey.

Lourde servitude que celle des blindés ! Leur autonomie en essence n'est que de 8 h et malheureusement les camions (essence, munitions) ne pourront pas toujours se rendre jusqu'à eux surtout quand le tout-terrain devient impraticable, les chars allemands auxquels nous étions confrontés étaient d'ailleurs eux-mêmes rarement en dehors des routes malgré un train de chenilles plus large et donc plus portant que le nôtre.

#### **21/12/44 - LEFEBVRE**

En appui du 1er R.T.A. le peloton LEFEBVRE en tête a pour objectif La Chapelle.

Débouchant des Fontenelles, le peloton atteint les lisières du village ayant à sa droite le peloton de tanks destroyers T.D. du 11ème R.C.A., précédé de son groupe de combat à pieds. La prise du carrefour central proche du village et d'un grand bâtiment (l'école) ne posant pas de problème. Des Allemands en uniforme, bras levés se rendent et sont dirigés vers l'arrière. Le dispositif de défense pour la nuit s'organise, LEFEBVRE garde la sortie Nord-Est. De Courson avec les T.D. est au sud vers la place. Tous les chars sont à l'écoute radio.

Tout d'un coup, alerte. Surpris par son audace, les chars viennent de laisser passer une VL 402 avec 3 Allemands à bord, branle-bas de combat au carrefour il faut faire vite (gonflés les mecs) mais le tireur de l'ASPIC est en poste canon tourné vers la sortie du village.

La 402 passe, mais elle n'a pas fait 50 mètres qu'elle est criblée de balles, deux Allemands en sortent bras levés, ils sont faits prisonniers. Ceux-là ignoraient que La Chapelle était entre nos mains.

Et que sort-on de la voiture ? Deux marmites remplies de soupe chaude qui étaient destinées aux défenseurs de La Chapelle. Elle n'est pas si mauvaise et elle remplacera avantageusement les rations C de combat.

Tout le monde est en alerte. Nuit sans histoire.

## 22/12/44 - LEFEBVRE

La Chapelle, Les Fontenelles, Tannach, Le Hambout solidement tenus, il s'agit pour dégager Orbey au sud, de s'assurer les hauteurs du Hohnack. Le peloton LEFEBVRE, soutenu par l'infanterie, progresse sur La Chapelle, Faîte, Les Plains Champs, le peloton Courson et les T.D. embusqués face à la Place soutiennent la progression. A l'arrière à Plains Champs le Léopard et l'Aspic 2 embusqués au coin d'un bosquet et au long d'une haie découvrent un "nid" de mitrailleuses. Bras levés, les servants de la mitrailleuse se dressent et crient "Nous sommes Alsaciens" en Français. Qu'est ce qu'on fait ? demande Oule le chef de l'Aspic 2 "désarmez-les et envoyez-les à l'arrière" lui répond Lefebvre, leur attention détournée les équipages n'ont pas vu apparaître à 400 m un Panther pas plus d'ailleurs que les chars de soutien postés à la Chapelle et lui non plus n'a rien vu car surpris soudain par la présence de l'Aspic 2, il tire un premier obus trop haut mais qui tue un sergent et deux tirailleurs du 1er RTA. L'équipage de l'Aspic 2 s'énerve et cale le moteur qui ne veut plus redémarrer. Deuxième obus du Panther et mouche dans le moteur de l'Aspic 2 qui prend feu mais heureusement l'équipage au complet est indemne. Il évacue le char et se met à l'abri. Le conducteur jure, il a oublié son portefeuille sur le casier à munitions près de son poste avec les photos de la famille et de sa fiancée. On en rigolera après. L'alerte étant donnée par radio, une pluie de perforants s'abat sur le Panther mais le blindage résiste. Heureusement, un obus pénètre quasiment dans le canon du Panther, détruisant au passage le frein de bouche. L'équipage allemand évacue le char et s'enfuit. Plus tard, quand les tirailleurs nettoyant la Place s'approchèrent du char, ils entendirent le ronronnement de son poste radio toujours en fonctionnement.

Débordant par Faîte, les Plains Champs nos tirailleurs, conduits énergiquement par leur chef l'aspirant Tellier, progressent vers La Place par les bosquets où l'Aspic 2 s'est fait planter, tandis que le Léopard surveille le passage vers Romaingoutte et le Hambout. Et soudain, tandis que la progression des Tirailleurs se poursuit dans La Place, Lefebvre en observation sur un petit groupe de maisons en dehors du hameau aperçoit un nuage de fumée s'élever par dessus le toit peu élevé du bâtiment d'extrémité. Intrigué, il insiste et constate que le bâtiment en question s'allonge puis un vide apparaît entre la partie fixe (maison) et la partie mouvante ce n'est donc pas un effet d'optique comme cela peut se produire, la fatigue aidant et la silhouette de la rallonge se révèle être un automoteur allemand un de ceux qui les jours précédents avaient ralenti la progression des pelotons Guibert (chars légers) et Siard (chars moyens) vers Tannach.

Se déplaçant à reculons, l'équipage de l'automoteur ne semble pas s'être rendu compte de ce qui se passe sur sa droite, sans doute ignore-t-il que le Panther a été neutralisé. Lefebvre alerte le Lynx, et tout en lui donnant les éléments de tir, il attend que l'automoteur (Sturmgerchütz) soit à la plus courte distance possible et bien de profit. Hausse 600 feu. Les 2 canons ont craché, tous deux ont perforés, touchés de plein fouet, l'Allemand s'immobilise, deux silhouettes émergent aussitôt accueillies par un explosif et une rafale de mitrailleuse. La route est libre pour les amis progressant sur cet axe.

La fin de journée est consacrée au nettoyage et à l'installation pour la nuit dans La Place.

Plus tard dans la soirée le S/GP B reçoit l'ordre de repli sur Orbey. Il est remplacé par le S/GPA (Commandant Du Breuil). Lefebvre regroupe ses chars à Faîte autour du P.C. où il pénètre. Il a à peine le temps de rendre compte de sa mission et il s'écroule dans un coin terrassé par la fatigue et le sommeil. Dehors, le Laon 2 n'a pas pu éviter une fosse à purin, il s'y enlise et ne pourra en être dégagé qu'en avril 45 bloqué par le froid et la glace jusqu'au printemps.

## 23/12/1944 - LEFEBVRE

En début de matinée l'escadron a rejoint Orbey.

Le peloton Lefebvre s'est vu attribuer des emplacements de repos à proximité d'un carrefour systématiquement harcelé par l'artillerie ennemie dès qu'un mouvement de véhicules s'y dessine. Les chars sont mis à l'abri dans les recoins de maisons et pour une tranquillité relative chacun s'installe dans les caves. Celle où s'abrite l'équipage du Léopard possède une porte donnant directement sur une cour non fermée. Alors que l'on déballe les couvertures, que l'on vide les musettes en vue d'une toilette sommaire, jaillit un cri d'étonnement : "mon Lieutenant ! une valise ! elle est pleine de bijoux." Ne touchez à rien, mettez-la à l'abri, tu en es responsable". Et chacun vaque à ses occupations, l'heure du déjeuner approche. Les rations, on connaît. Soudain un homme tout essoufflé, entre complètement affolé, et nous interroge : "Auriez-vous trouvé une valise ? "Oui que contient-elle ?" "Des bijoux". "La voici". Il s'empare, l'ouvre et jette un coup d'œil rapide, son visage s'épanouit "merci les gars". "Mais vous ne pouvez pas vous contenter de vos rations". Il se dirige dans un coin reculé, plonge la main par dessus une poutre en retire une clé et nous désignant une porte épaisse dans le mur où s'appuient nos couches provisoires." Ouvrez et prenez tout ce que vous voulez". Il y a là une réserve de conserves, de toutes sortes de vins, de gnole du pays et Dieu sait si elle est bonne, enfin de quoi se payer un véritable festin. Il y a réellement longtemps que notre estomac n'avait accueilli d'aussi fines et bonnes nourritures. Le festin terminé on pense au froid qui règne dehors et une bonbonne de quetsche vient rejoindre sur la tourelle du char les musettes et accessoires qui y sont accrochés. Puis la clé retrouve sa cachette.

La vertu n'est pas toujours récompensée. A la suite de tirs de harcèlement de nuit nous retrouverons le matin la bonbonne vide, le fond percé d'un trou minuscule par lequel le précieux nectar s'est échappé, un éclat d'obus l'avait transpercé sans abîmer le reste du récipient.

## 24/12/1944 - LEFEBVRE

Au cours de la matinée, l'escadron reçoit l'ordre de participer à la défense du Faing et de Tannach. De Courson monte à Hambout. Lefebvre reçoit l'ordre de se poster au carrefour de Bethleem (divin nom pour une veille de Noël). Des éléments du 4ème RTT tiennent le carrefour et sont enchantés du renfort qui leur est accordé. Renseignements pris, les tirailleurs nous signalent une barricade sur la route des Basses-Huttes cachée par un groupe de maisons et tenue par un auto-moteur. Eclairés sur l'avant par les fantassins placés en "sonnette", les chars restent en alerte permanente sans qu'aucun incident n'intervienne. Seuls des tirs ennemis vers la Grenelle et le Lait viennent troubler le silence. Il fait froid et dans leur char glacé les équipages sont paralysés. La nuit tombe et le tour de garde pour la nuit s'établit. A minuit moins cinq, le tireur secoue son chef qui dort recroquevillé sur le plancher de la tourelle : "votre tour mon Lieutenant". Lefebvre s'installe sur son siège de chef de char, le corps à demi sorti de la tourelle. Aux alentours des bruits furtifs, ce sont les relèves des fantassins auprès des postes de mitrailleuses, ainsi que les patrouilles. Le ciel est clair, parfois éclate un tir d'artillerie, quelques obus pour faire savoir qu'en face on veille également. A deux ou trois reprises un bruit de moteur et de chenilles indiquent que l'automoteur en face veille de son côté et ne reste pas inactif. Néanmoins rien ne se produit au cours de la nuit. C'est Noël ! Seul un incident dramatique se produira dans la matinée du 25 au cours d'un changement de position. Les servants d'une mitrailleuse, des Tunisiens du 4ème RTT, manipulent leurs armes de façon si imprudente que l'un d'eux, tenant la mitrailleuse canon dirigé vers lui, reçoit une rafale en plein ventre et s'écroule mort. Resté en faction dans son char de minuit à cinq heures, l'Aspirant s'est enfin fait remplacer et va rechercher dans une maison proche un peu de chaleur et de sommeil. L'accueil des tirailleurs est sympathique et grâce au calme ambiant, il pourra se reposer jusqu'au jour. Dans la journée le peloton De Courson prend la relève à BETHLEEM.

# **JOURNAL DE MARCHE DU 2ème ESCADRON DU 1er CUIRASSIERS DU CAPITAINE LEFEBVRE**

## **BATAILLE DES VOSGES**

**3/12/1944**

L'escadron s'ébranle vers 12 h sur l'itinéraire Dannemarie-Belfort-Lure-Mignavilliers soit 100 km environ.

**4/12/1944**

Nouvelle étape de 100 km Lure - Plombières - Remiremont-Bruyères - Herpeltmont.

**6/12/1944**

L'escadron reçoit un renfort d'un Officier (S/Lt. Sciard), deux sous-officiers, huit hommes. Le S/Lt. Sciard prend le commandement du 3e peloton. L'ordre de départ arrive le soir : il s'agit de Colmar.

**7/12/1944**

Départ à 8 h avec 7 chars. Le parcours est difficile : St-Dié - Ste-Marie-aux-Mines - Le Petit-Haut (Col entre Ste Marie et Ribeauvillé).

**8/12/1944**

L'escadron entier cantonne dans une auberge au Petit-Haut.

**9/12/1944**

Deux chars de renfort arrivent : l'Aspic II et le Laon II. Ils sont mis en état de combattre.

**10/12/1944**

A 15 h, l'escadron quitte le Petit Haut pour Aubure qu'il atteint une heure après.

**11/12/1944**

Journée de repos. Le CC4 est en difficulté dans la région d'Orbey.

**12 et 13/12/1944**

Toujours rien pour l'escadron, pendant que les sous-groupements A et C mènent des combats pour Orbey.

**14/12/1944**

Départ du peloton Courson mis à la disposition du 30e U.S. Régiment à la Chapelle, en vue de prendre Kaysersberg (voir CR annexe).

**15/12/1944**

L'escadron fait mouvement sur Hachimette-Fréland et Orbey. Il y reçoit l'ordre d'appuyer le 1er R.T.A. sur Moreyfontaine et de couvrir les chars légers vers Tannach. Gros tirs d'artillerie sur Orbey.

**17/12/1944**

Le peloton Lefebvre grimpe au Petit Busset où il appuie efficacement les tirailleurs, puis il redescend à Orbey. Le peloton Sciard surveille la route de Tannach.

**18/12/1944**

Le peloton Lefebvre remonte à Moreyfontaine pour aider les fantassins. Le terrain est impraticable, il redescend. Sciard pénètre dans Tannach et est arrêté à la sortie par une destruction. Il y passe la nuit avec une section du 1er RTA.

**19/12/1944**

Une brèche sur la route est réparée, à 10 h 30, à Tannach. Sciard s'empare de Hambout, Lefebvre garde Tannach. Le peloton Courson rejoint l'escadron. Le génie essaie de réparer une grosse destruction située plus loin sur la route. L'appui des chars est illusoire dans ce terrain et le travail est interrompu par le feu de l'ennemi.

**22/12/1944**

Sciard appuie de ses feux une Cie du 4e RTT qui s'empare du Gros-Gazon. Tout le sous-groupe B, peloton Lefebvre en tête, attaque et prend La Chapelle. Le village et les petits sommets immédiats sont pris et nettoyés à 15 h, malgré une violente réaction de l'infanterie et de l'artillerie ennemies. Sciard garde sa mission de flanc-garde. L'installation est complétée par des mines pour la nuit. Pertes de l'ennemi pour la journée du 21 : 60 prisonniers, de nombreux tués, 1 voiture détruite.

Pour l'escadron : Pageaud tué, Giry blessé. Le capitaine Spitzer, adjoint du commandant de Preval est gravement blessé, le capitaine de Lesparde prend sa place.

**22/12/1944**

Après une nuit passée en alerte, l'infanterie attaque le village de La Place, appuyée par les chars. Les Allemands résistent, retranchés dans les maisons, l'Aspic est mis en flammes par un Panther, tout l'équipage sort indemne. "La Noé" détruit un Sturm-Geschütz. Le "Laon" met le Panther hors de combat et le "Léopard" l'achève. Le peloton Lefebvre avec les tirailleurs poursuit le nettoyage de la Place. A 14 h, un deuxième Sturm-Geschütz, manœuvré par Sciard se replie et est mis en flammes par le "Lynx". Le peloton Courson nettoie un hameau et fait 20 prisonniers, dont un officier. Pendant ce temps, violents tirs d'artillerie sur La Chapelle et La Place, qui, malgré tout, finit par tomber entre nos mains. Le "Licorne" en panne entre les lignes est gradé par l'ennemi et évacué. L'escadron est relevé de nuit vers 22 h par le sous-groupe A et redescend à Orbey. Le "Laon II" reste embourbé au Faîte. Pertes de la journée pour l'ennemi : 3 engins blindés, 60 prisonniers et autant de tués. A l'escadron : 2 chars ; Blessés : Puzol, Maussang.

**23/12/1944**

Journée calme dans Orbey.

**24/12/1944**

A 9 h, l'escadron reçoit l'ordre de participer à la défense de Faing et de Tannach. Le peloton Lefebvre est envoyé au carrefour de Bethleem. Le peloton Courson retourne à Hambout. Dans de grosses difficultés avec la route couverte de glace et constamment bombardée, le brigadier-chef Simond est tué, le brigadier-chef Macrez et le cuirassier Bessis sont blessés en étalant du sable sur la route. Le peloton Lefebvre sera alerté plusieurs fois dans la nuit.

**25/12/1944**

Le peloton Sciard est envoyé sur une croupe de l'est du Calvaire pour battre les lisières au sud du Faing. Le peloton Courson, relevé, rejoint Orbey et relève le peloton Lefebvre à Bethleem.

**26/12/1944**

Journée calme. Bombardements d'artillerie sur Faing où Courson est relevé par Lefebvre.

**28/12/1944**

Le peloton Sciard redescend à Orbey

**29/12/1944**

Le peloton Lefebvre est relevé par le peloton Sciard et rentre à Orbey. Le lt. de Sugny tente à plusieurs reprises, mais sans succès, de dépanner le "Laon II".

**30/12/1944**

L'ordre de se tenir prêt à faire mouvement arrive dans l'après-midi. Tout le CC4 doit se porter dans la région de St-Dié pour s'y refaire.

**31/12/1944**

Etape Orbey-Petite Fosse, dans la matinée, par la neige et un froid épouvantable. Néanmoins, le passage du col du Bonhomme s'effectue sans histoire. On s'installe à la Petite Fosse, petit village intact mais un peu lugubre.

**1er/1/1945**

Le capitaine offre ses vœux à l'escadron. Il souhaite à tous de pouvoir se voir et se parler longtemps.

## **19/12/44 - SOLARD Jean (Char Ouasyayate)**

Comment je suis devenu chef de char à Orbey.

Ancien MDL au 1er REC de la Légion étrangère j'étais chef d'auto-mitrailleuse et à partir d'Orbey Chef de Char.

Pour Orbey je me rappelle que cela fut très dur et que nous sommes restés à Orbey 3 jours, la ville déjà prise, logés dans une école ou salle des fêtes mais pas chez l'habitant comme d'habitude. Nous effectuons des patrouilles tout autour d'Orbey et les pelotons à tour de rôle sur les chemins vicinaux autour de la ville pour la protéger et empêcher le retour des Allemands qui étaient sur les hauteurs, pas loin de la ville.

C'est au cours d'une de ces patrouilles qu'il nous est arrivé un coup dur dont je me souviens de tous les détails comme si c'était hier.

Cela devait être le 18 ou 19 décembre. Avec le 3ème peloton du 3ème escadron sous les ordres du lieutenant Dagos, nous sommes partis en direction des Trois-Epis, c'était mon tour d'être blindé d'arrière garde. Nous faisons 4 ou 5 kilomètres et arrivons à un mas de 4 ou 5 maisons à droite de la route en direction de Trois-Epis.

Nous faisons une halte et quand mon AM arrive à son tour, je vois les équipages déjà au repos et juste à l'entrée du chemin le char du peloton arrêté et son équipage assis par terre en train de casser la croûte. Le chef de char, l'Adjudant Giraud, distribuant des rations, le MDL Gedrich m'attendait debout et à mon arrivée me dit "Solard viens boire un coup, dans la dernière maison à gauche il y a un bon petit vin blanc d'Alsace fameux". Nous partons en direction du bistrot que je ne peux décrire puisque n'ayant pas fait dix pas j'entends le sifflement d'un obus et une explosion juste derrière nous. Nous nous retournons et catastrophe, l'obus est tombé en plein milieu du groupe en train de déjeuner.

## BATAILLE DU CRAS - LIPS CAPITAINE DU 59<sup>ème</sup> GOUM

Le 20 décembre à une heure du matin, le Goum part pour se rendre au Cras en passant par la maison forestière du Toggenbach à Kaysersberg. Il devra s'emparer du Galzenkopf, ensuite direction chalet Weibel. Il leur faudra 7 jours de combats très difficiles pour arriver à proximité du col.

Le 27 décembre on arrive au col vers 9 h. L'action qui nous concerne est sous les ordres d'un commandant de la Légion, 3 chars seront sur la piste allant de 706 à 765.8. Une section de légionnaires en soutien immédiat. Le Goum doit s'étaler à droite et à gauche et progresser légèrement en avant des chars. L'action se déclenche après qu'un groupe de légionnaires aura fait sauter "le bouchon" allemand à 200 m par une manœuvre sur la droite. On attend donc le retour de ce groupe pour partir. Je donne mes ordres : Trinquant à droite sur les hauts du terrain, Ferre à gauche sur un sentier descendant sur Herrenwassen puis remontant vers la piste. Les chefs de sections en plaçant leurs hommes s'aperçoivent que les jeunes recrues ignorent tout du fusil américain qu'ils ont entre leurs mains. En hâte ils sont obligés de faire de l'instruction individuelle sur l'emploi du fusil, ce n'est guère encourageant.

Pendant ce temps, l'attaque des tirailleurs est partie. Des prisonniers commencent à passer les bras levés et emmenés par des tirailleurs. Des blessés passent aussi sur des brancards leur vue jette un froid sur nos jeunes Goumiers déjà pas très en confiance. On attend toujours des nouvelles du groupe de légionnaires, on ne sait ce qu'il est advenu. Il est 10 h 30, l'ordre d'attaque est donné. Les chefs de section font encore l'instruction à leurs hommes. Au milieu du combat, des Goumiers viendront demander à Grange de charger leur fusil. Les chars partent précédés de peu par les légionnaires, les sapeurs démineurs et nos sections. Les Allemands alertés déclenchent un tir d'artillerie et de mortiers. On progresse par bonds parmi les éclatements. La piste est minée, les chars s'arrêtent et attendent que les sapeurs déminent. La progression, de ce fait, devient très lente. De suite on arrive au contact de l'ennemi. C'est la 3<sup>ème</sup> section la plus durement accrochée. Venant de sa direction on entend les rafales de mitraillettes allemandes en cadences rageuses. Un Français blessé qui se dirige vers l'arrière m'apprend qu'il y a eu des pertes par obus et par balles (12 blessés et 1 tué). Les Allemands sont dans des abris organisés. Ils se replient méthodiquement, un par un, en continuant à tirer des coups de fusils ajustés et à courte distance.

Ils restent en l'embuscade derrière les arbres et ne se retirent qu'au dernier moment. Un goumier et un Allemand se blessent réciproquement au même moment et restent étendus blessés l'un en face de l'autre. Un Allemand prisonnier est abattu pour prévenir sa fuite. Le groupe Grange, à l'extrême gauche, progresse par bonds et à chaque fois voit son effectif diminuer. Les goumiers se terrent. Non seulement ils n'avancent pas, mais ils reculent. On en retrouvera le soir jusqu'au chalet. Certains seront blessés par l'artillerie dans leur fuite. Les Français du groupe Franc sont tous mis hors de combat. Il ne reste plus que Bergognie et Chivot. Chivot est tué alors qu'il s'élançait en avant avec le fusil mitrailleur à la main. Bergognie, seul survivant, vient me rendre compte de la situation. Je le fais évacuer car ses nerfs ne tiennent plus. Grange quelques instants plus tard arrive à mon P.C. Il n'y a plus personne à gauche. Beaucoup ont été blessés, tués ou ont fui.

A la 2<sup>ème</sup> section, c'est la même chose. Les goumiers se terrent et leur chef Trinquet a la plus grande difficulté pour les faire avancer. J'envoie deux groupes de combat avec Cristofari pour protéger mon flanc gauche découvert et y rétablir la situation. Je n'ai plus qu'un groupe en réserve. Les tirs d'artillerie tombent sur la section de commandement, il y a un blessé et Trinquet

est grièvement blessé par balle à la poitrine alors qu'il s'efforçait de pousser ses Goums en avant. Je fais stopper la section et donne les consignes à Bonello qui monte remplacer Trinquet, ce dernier m'est amené sur brancard. Il ne me reconnaît pas. Il est évacué de suite et mourra le soir même à l'hôpital d'Aubure. La liaison radio avec le Tabor est impossible. Nous faisons deux prisonniers, l'un m'est amené par Moggadam Abdelsem. Il lui braque d'un air menaçant sa mitrailleuse sur le ventre, l'Allemand est affolé, croyant sa dernière heure arrivée. J'éclate de rire en constatant qu'ABDELASSEM a oublié de charger sa mitrailleuse. Les munitions s'épuisent, le sergent Grange est envoyé au train muletier pour me ramener deux mulets de cartouches. Le chef Bonello a repris la section en main. Au cours d'un bond en avant un Allemand se lève et se sauve à toutes jambes. Le tireur au FM qui est en pleine course, l'abat d'une rafale tirée au vol. Il le rattrape, lui arrache la baïonnette et la donne à Bonello. Celui-ci me rend compte des mouvements suspects sur notre droite et sur les hauts. Le dernier groupe qui me reste, sous le commandement de Moggadem Abderraman est envoyé en patrouille. Il devra prendre liaison si possible avec le 11ème Goum sur le piton 861.

C'est dans ces conditions que nous progressons lentement jusqu'au carrefour, pris sous les rafales d'armes automatiques et les obus qui éclatent au-dessus de nos têtes dans les arbres. Nous arrivons à l'objectif un peu après-midi. Les Allemands qui se sont repliés nous laissent un peu de répit. Le capitaine de la Légion envoie une patrouille là où devait opérer le groupe avant le départ et dont on est toujours sans nouvelles. Je lui relate la situation et la nécessité de ne pas trop s'attarder. Il me comprend d'autant qu'il a eu sa capote trouée par des éclats d'obus. Le Moggadem Abderraman revient après mission remplie. Une section du 11ème Goum commandée par le MDL Forjet descend à notre aide et je lui demande de s'installer à mi-pente en arrière et à droite du Goum pour protéger le décrochage. Les mines relevées sur la piste sont mises en tas par les sapeurs. Je fais évacuer pour les faire sauter. Les munitions arrivent et sont envoyées de suite aux sections. En passant le col qui est très "marmite", le sergent Grande, le Moggadem ABDESSELEM et le soldat Spirite Santo sont blessés par le même obus et 2 mulets sont tués.

Les Allemands contre-attaquent Cristofari qui était allé faire liaison avec Ferré se précipite à sa section qui déjà pliait sous le choc ennemi. A peine arrivé, il est atteint d'une rafale de mitrailleuse en pleine tête et tué net. Au même moment Ferré reçoit une balle sur son casque, sans dommage. Deux goumiers vont chercher le corps de Cristofari. Il faut les protéger par des tirs nourris de mitrailleuses. Le corps est hissé sur le char de tête. La contre-attaque augmente de violence. Les chars qui n'ont plus de munitions font demi-tour sur place pour faciliter le retour.

La patrouille de légionnaires rentre. Le groupe de leurs camarades envoyé avant notre départ a été anéanti, leurs corps sont restés sur place. L'ordre de décrochage arrive par la radio des chars. Ceux-ci partent les premiers, puis le Goum par bonds de section, les légionnaires protègent le repli ainsi que les éléments du 11ème Goum. Il faut intervenir vigoureusement pour exiger aux goumiers une formation diluée. Ils ont tendance à rentrer massés sur la piste. Nous repassons le col vers 14 h. Je laisse Ferre rassembler le goum et faire l'appel ensuite je vais rendre compte au commandant des difficultés que nous avons et des pertes. A l'appel du Goum il manque une quarantaine d'hommes. Nous avons beaucoup de blessés mais sans savoir le chiffre exact.

Ils ont été évacués par plusieurs services sanitaires présents au col dont le nôtre, celui des tirailleurs, celui des légionnaires et ce n'est qu'au reçu des billets d'hôpitaux que je pourrai établir le bilan des pertes.

L'ordre est de remonter au col 706 et d'y relever la section Donzeau du 73ème. Avec les éléments les moins mauvais qui nous restent on constitue une section de combat une pièce de



mitrailleuse et la pièce de mortier de 60. Le docteur du Tabor qui nous voit éprouvé moralement veut remonter avec nous. Nous laissons le reste de goum au chalet avec le chef Bonello et montons exécuter la relève avant la nuit. J'ai sous mon commandement deux chars, une section de légionnaires sur Halftrack. Nous passons avec Ferré et Spong une veillée bien triste dans un abri précaire pensant à nos camarades tués. Le docteur fait tout ce qu'il peut pour nous remonter le moral.

Le 31 la section tient toujours le col. Nous sommes relevés par les Américains qui n'arrivent qu'à 13 h. Ils ne prennent aucune consigne. Nous plions bagages et allons au Kalblin reprendre nos cantonnements de repos.

Du 20 au 31 décembre le Goum a perdu la moitié de son effectif. Sur 219 hommes, renfort du 26 compris, le Goum a : 6 tués, 45 blessés, 49 pieds gelés soit un total de 100 pertes.

## **SERGEANT DUSSAULT R. CHEF D'ATELIER TELEPHONIQUE**

Je me souviens d'un étroit chemin de terre d'où partaient dans toutes les directions les fils que nous déroulions vers les Unités en ligne.

Opération plutôt pénible car le terrain est pour le moins vallonné.

Très rapidement, le téléphone devint le seul moyen de liaison en dehors des estafettes. En effet, la radio contrainte au silence, ne pouvait être utilisée. Dès qu'un poste tentait un appel, la gonio allemande, très efficace, provoquait des tirs d'artillerie extrêmement précis qui mettaient les P.C. en fâcheuse position.

Malheureusement, la précarité des lignes téléphoniques exigeait une surveillance permanente. Les incessants tirs de mortiers les hachaient constamment quand ce n'était pas un "brèle" de ravitaillement qui se prenait les pattes dedans. Jour et nuit, nous devions crapahuter au pas de course laissant glisser le fil dans la main et plongeant à chaque arrivée d'obus. Lorsque la coupure était trouvée, il fallait retrouver l'autre extrémité, faire rapidement l'épissure, procéder à un essai avant d'isoler le câble et bien souvent, il n'y avait qu'un poste qui répondait. Une autre coupure se trouvait en amont ou en aval. Lorsqu'enfin on atteignait le poste ou le central, c'était pour apprendre que la liaison était à nouveau interrompue et on repartait la nuit. Certains passages étant au vu de l'ennemi, on repartait à tâtons. Le jour, pris parfois sous le tir d'armes automatiques, c'est à plat ventre qu'il fallait opérer. Ce que je ne pourrai oublier, c'est ce cauchemar : plonger, se faire tout petit, le visage collé au sol, à chaque arrivée d'obus. Les endroits couverts n'étaient pas les moins dangereux car le projectile éclatait en l'air au moindre contact, sur une branche par exemple. A ce moment-là, quelle peur nous serrait les entrailles. Combien de fois ai-je mordu non pas la poussière mais la terre d'Alsace, jurant au Bon Dieu et à tous ses Saints que si j'en sortais vivant je ferais ceci, je ferais cela. En ai-je fait des serments !

Vierge Marie ne vous ai-je pas fait la promesse d'aller à Lourdes avec des graines de maïs dans les souliers (à pied bien sûr) ? Qu'est-ce que la Sainte Trouille peut vous faire dire ! Oh non ! je n'ai pas oublié cette sensation de gibier traqué qui reçoit des coups et ne peut les rendre. 15 jours ainsi sans pouvoir dormir, sans pouvoir se déshabiller et changer de vêtements mouillés.

Quand je me terrais dans mon trou pour quelques instants de repos, la capote que je mettais pour me couvrir était raide de gel et collait à mon treillis. Pas de boisson ou de nourriture chaude pendant 15 jours. A la fin, c'est comme un somnambule que je faisais la navette. Plongeurs, épissures, plongeurs, et encore plongeurs. Même plus, la grande frousse, la résignation. Des

camarades tués, l'affreux égoïsme "ouf, ce n'est pas moi" (ce n'est que plus tard qu'on pleurera nos morts).

Toutefois, j'ai d'autres souvenirs, deux anecdotes que ne résiste pas au plaisir de relater. Ce n'est pas un épisode très glorieux.

Un après-midi, était-ce le 29 décembre ? je n'en suis plus très sûr. Apprenant que nous décrochions le soir, il me prend idée de ramener quelques victuailles à nos camarades radio installés au presbytère d'Orbey.

Me voilà parti en direction du village abandonné par les Allemands (je pense que c'était la partie Ouest de La Chapelle, en compagnie d'un de mes fidèles tirailleurs, un Titi de la Casba d'Alger, débrouillard comme pas un et qui me suivait partout en râlant sans arrêt mais qui n'aurait cédé sa place à personne. Il se considérait, ALI, comme mon garde du corps car d'après lui j'avais la baraka... et ça le rassurait.

Pour atteindre les premières maisons, il fallait passer par les emplacements d'où quelques Allemands bien retranchés avaient tenu tête et même décimé un bataillon du 4ème R.T.T., paraît-il. Là, dans la tranchée, cinq ou six cadavres des derniers défenseurs tués à leurs pièces de tir. Le gel les avait transformés en gisants de marbre. Avisant les bottes neuves de l'un d'entre eux, ALI se mit en devoir de les lui retirer. Mais leur propriétaire, nous ne l'avions pas remarqué, avait une jambe presque sectionnée à hauteur du genou. Dans ses efforts pour retirer la chaussure la jambe se rompit comme du bois sec et resta entre les mains d'ALI qui, horrifié, lâcha le tout et abandonna sa tentative de récupération. De cet emplacement, le terrain absolument dénudé descendait en pente douce vers le village. Les premières maisons étant assez proches, nous y arrivâmes rapidement. Il y régnait un silence de mort. Furetant dans les clapiers et poulaillers pour essayer d'y découvrir quelques bestioles que les Allemands auraient épargnées nous eûmes soudain une belle frayeur. Un pauvre homme, un vieillard, gesticulait en proférant des sons inarticulés. Il avait apparemment perdu la raison. Il disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

Mon débrouillard avait fini par mettre la main sur une volaille étique et un lapereau à demi-mort d'inanition, sans doute. Le temps pressait, nous repartîmes rapidement mais pas assez pour éviter un tir d'arrêt qui démarra dès notre sortie du village.

Quelle fuite éperdue ! et pas d'abri jusqu'à la crête où reposaient les cadavres Allemands. Qu'elle nous paraissait lointaine ! Rarement objectif fut atteint avec tant de promptitude ni autant de plongeons et de plats ventres désespérés.

Haletants, nous atteignîmes les abris.

Lorsqu'il put reprendre son souffle, ALI se mit à m'injurier dans son sabir savoureux dont je vous traduis l'essentiel :

"Quand je pense qu'il y a une malheureuse qui s'est écorchée le ventre pour mettre au monde un idiot pareil, risquer sa vie pour une ânerie pareille et même pas en service commandé, la veille de partir en repos et pourquoi ? demandez-lui à ce con-là" et j'en passe. Cette avalanche d'épithètes me détendit et me dérida. C'est alors que je me rendis compte que nous étions blottis comme des poussins sous leur mère contre les corps raidis des farouches guerriers du 3ème Reich (probablement des SS du bataillon BRAUN) qui, ironie du sort, nous protégeaient comme des boucliers de béton des éclats de leurs propres mines.

Le retour à la Cagna fut des moins triomphants. Outre les genoux et les coudes en sang, le rude contact avec le sol avait déchiré nos treillis qui pourtant, en avaient vu d'autre et comble de malchance, de notre butin que nous avions attaché à la ceinture, il ne restait que le squelettique

lapin complètement écrasé et impropre à la consommation. Le soir, à notre retour à Orbey, les trois autres mousquetaires : BATTESTINI - BENASSAI et CANTRIE me firent un accueil délirant. Pour la première fois, car pratiquement depuis mon départ de Lapoutroie le 14 décembre, je n'avais pris de repas chaud, j'eus droit à un vrai repas dans la salle à manger du presbytère, repas arrosé à la mirabelle année 1921 "Bois Robert, c'est une bonne année, c'est l'année de ta naissance". Si bien que très rapidement, la fatigue aidant, les brumes de l'ivresse m'envahirent.

Il y avait sur le mur, en face de moi, une image pieuse dont je n'arrivais pas à lire la légende. "Cœur sacré de Jésus que votre règne arrive". C'est en marmonnant cette litanie que je m'endormis d'un sommeil de plomb, sur un matelas que mes trois amis m'avaient installé dans un angle de la salle à manger.

Dans la nuit, les Allemands qui avaient paraît-il eu vent de la relève, bombardèrent le village. Je ne puis en témoigner car je ronflais comme un sonneur. Au petit matin mes amis, qui pensaient que j'étais descendu dans les abris à la cave avec les autres me découvrirent, dormant béatement, sous les couvertures parsemées de gravats tombés du mur qui avait été touché. La fin de l'histoire, la voici :

Monsieur le Chanoine qui s'était terré dans la cave fit, ce jour-là, une apparition remarquée. Hirsute, ou pour le moins pas rasé, la tête enveloppée dans une sorte de bonnet passe-montagne, il jaillit comme un diable dans la salle à manger, gesticulant et s'étouffant de colère. Les tirailleurs avaient visité sa réserve, volé des bouteilles de liqueur et double sacrilège, avaient bu du vin de messe, eux des Musulmans dont la religion interdit l'usage de l'alcool. Passe encore s'ils avaient bu du vin ordinaire. Et de nous menacer des foudres des instances militaires (il ne devait pas trop compter sur la justice divine) car il avait, disait-il, un proche parent bien placé auprès du Général Leclerc. Le brave homme, il s'en étrangeait de sainte fureur. L'éclatement d'un obus mis fort à propos un terme à sa légitime indignation. M. le Chanoine replongea dans les profondeurs de sa cave et ne reparut plus. J'ai oublié de vous dire ce matin là j'avais rudement mal aux cheveux.

Le "Combat Command n° 4" (CC4) du Général Schlessler, détaché de la 5ème D.B., recevait mission d'exploiter sur Colmar dès que le 1er Tirailleurs lui aurait ouvert la route. Le Général Schlessler commanderait l'ensemble du CC4 et du 1er tirailleurs.

Le 4ème Tirailleurs Tunisiens devait attaquer sur l'axe Grand Faudé - Ouest d'Orbey, pour couvrir la droite du 1er Tirailleurs.

Enfin, un groupement blindé léger, le 3ème Spahis de Reconnaissance, déjà au contact au Col du Bonhomme, avait mission de s'efforcer de dégager la route des Crêtes, en profitant de l'action principale, suivant l'axe routier Col du Bonhomme, Col de Louchbach, Col de la Schlucht.

Dans le cadre ainsi tracé, le Colonel Guenin donnait le 14 décembre les ordres suivants :

Le 1er objectif du Régiment sera la ligne : Massif boisé 821, cote 751 de Moreyfontaine et le 2e objectif la ligne : cote 885 (Le Gras) - cote 785.

L'attaque sera menée par le 2e Bataillon à droite et le 3e Bataillon à gauche, le 1er Bataillon restant en réserve.

L'effort principal sera fait par le 2e Bataillon aux ordres du Commandant Fiere, qui progressera sur la partie basse du versant Est de la Weiss, entre les bois et la route Hachimette-Orbey, pour s'emparer d'abord de 751, puis de 785.

Le 3e Bataillon aux ordres du Commandant Deleu, sur les hauts boisés, s'emparera successivement de 821, puis de 885 (Le Gras).

En fin de matinée du 14, les Allemands avaient tenté de s'infiltrer vers Hachimette et, à 11 h, le Régiment recevait l'ordre d'envoyer une Compagnie à Hachimette pour aider les Tabors à rétablir la situation. La 2e compagnie, du 1er Bataillon réservé, était immédiatement partie pour cette mission. Une demi-heure plus tard, l'ordre était donné d'envoyer une nouvelle Compagnie au Sud d'Hachimette. La 1ère Compagnie, toujours du 1er Bataillon réservé, partait à son tour. Les choses en restèrent d'ailleurs là et rien de grave ne s'était passé en définitive.

La nuit du 14 au 15 décembre s'écoulait sans incident. Les 2e et 3e Bataillons se mettaient en place pour l'attaque dans les conditions prévues.

15 décembre 1944. Le 4ème Tirailleurs Tunisiens débouche à 9 h 30 du Grand Faudé vers le Sud. Il progresse initialement, sans rencontrer de grande résistance, sur le flanc Ouest du ravin de la Weiss.

A 11 h, l'attaque du 1er Tirailleurs part à son tour après une préparation d'artillerie très théorique, car on sait très mal où est l'ennemi.

A midi, on apprend que le 4ème Tirailleurs Tunisiens ne progresse plus. Après 500 ou 600 mètres d'avance facile, il est arrivé au contact d'une ligne de résistance continue au Nord d'Orbey et il est arrêté.

Chez nous, dès le début, l'affaire se révèle très dure. Les premiers renseignements arrivent au PC du Régiment vers 13 h. Dans la partie boisée haute du terrain, à gauche, le 3e bataillon progresse très lentement, mais réussit à s'infiltrer, réduisant des résistances une à une à tous les coins de boqueteaux.

Par contre, à droite, dans la partie située entre les bois et la route d'Orbey, le 2e Bataillon, partie avec deux Compagnies en premier échelon, 8e à gauche et 7e à droite, a été cloué au sol, presque au début, par des tirs violents de mortiers et d'armes automatiques.

Vers 15 h, le 3e Bataillon continue à progresser péniblement dans ses bois. Il a nettoyé le hameau des Allagouttes et la ferme Chiaisgayas faisant une soixantaine de prisonniers. Vers 16 h, le chef de bataillon Deleu, commandant le bataillon, est blessé par éclat de mortier et il est remplacé par le Capitaine Marchi.

En fin de journée, les nouveaux progrès du 3e Bataillon deviennent peu sensibles, toutefois son avance a nettement dégagé la charnière d'Hachimette et il a pris un contact étroit et précis. Les résultats qu'il a obtenus ne sont pas négligeables, mais il n'a pas pu atteindre son premier objectif, la cote 821.

Quant au 2e Bataillon, il a été durement éprouvé au cours de l'après-midi. Sa 8e compagnie, à sa gauche, est tenue se heurter au groupe de fermes du Busset qui forme un point d'appui solide en terrain découvert. Sa 7e Compagnie, à sa droite, immédiatement à l'Est de la route d'Orbey, cherchant à déborder le Busset par l'Ouest, est venue s'enfoncer dans une sorte de cuvette où elle a été prise sous le feu d'armes automatiques tirant des hauteurs Nord et Sud d'Orbey et elle a été pilonnée par les tirs de mortiers. Son capitaine et ses officiers sont blessés. Elle a reculé et n'a pu être reprise que vers la base de départ. Il lui reste 60 hommes valides et elle est hors de cause pour quelques jours.

Il apparaît nettement qu'Orbey, qui n'est pas pris, et que le 4ème Tirailleurs Tunisiens s'efforce de déborder par l'Ouest, nous gênera terriblement s'il n'est pas réduit.

Vers 16 h, le Commandant du 2e Bataillon essaie de faire attaquer la 8e Compagnie à l'Est du Busset, en liaison avec le 3e Bataillon, dans le ravin qui part de la ferme Grandpré sur la

route d'Orbey et qui va vers le Sud-Est. Ce ravin est à l'abri des vues et des feux de la région d'Orbey. Mais la 8e Compagnie est immédiatement rejetée par une contre-attaque.

En fin de journée, le 2e bataillon n'a obtenu aucun résultat. Sa 7ème compagnie est hors de combat.

Dans la nuit, le Général Guillaume donne alors au 4ème Tirailleurs Tunisiens l'ordre de s'emparer à tout prix d'Orbey le lendemain, 16 décembre.

En même temps, le Colonel Guenin donne ses ordres au Régiment :

- Le 3e Bataillon s'efforcera de progresser sur les hauts boisés, à gauche, dans les mêmes conditions que la veille et d'atteindre son objectif, la cote 821 (Le Gestion). Il est à prévoir que cette progression sera très difficile.

- Par contre, on peut espérer beaucoup de la manœuvre prévue pour le 2e Bataillon. Celui-ci, couvert face à Orbey par l'attaque du 4ème Tirailleurs Tunisiens sur la village, agira avec les 5ème, 6ème et 8ème compagnies pour s'emparer du point d'appui du Busset qu'il est indispensable de faire sauter en priorité. La 8ème compagnie fixera le Busset de front. La 5ème Compagnie s'efforcera, au plus près du 3e bataillon, de déborder le Busset en s'infiltrant dans les bois qui le dominant à l'Est. La 6ème compagnie, avec l'appui de quelques chars du CC4, liée au 4ème Tirailleurs Tunisiens, montera par la petite route qui, partant des lisières Sud-Est d'Orbey va, plein Est, vers la Chapelle par la ferme du Petit Busset, débordant le Busset par le Sud. Le point d'appui du Busset sera ainsi encerclé de tous côtés.

La nuit du 15 au 16 décembre se passe sans action d'infanterie allemande, mais les bombardements sont violents et hachent, en particulier, nos lignes téléphoniques que nos équipes de transmission rétablissent sans cesse sous le feu.

Le 16 décembre, à 9 h 30, l'attaque débouche après une préparation d'artillerie, ajustée cette fois, sur des objectifs maintenant connus.

Il apparaît très vite que le 3ème Bataillon n'ira pas loin. Il lutte pied à pied dans des bois très organisés et il s'y épuise. Il n'est pas loin de son objectif 821 (Le Gestion), mais il n'arrive pas à prendre pied dans les bois qui couronnent le sommet et les tirs d'artillerie déclenchés pour l'aider ne servent à rien, car les Allemands sont retranchés dans les abris sous casemates en rondins. Dès le début de l'après-midi, il faut arrêter le 3ème Bataillon pour qu'il s'organise sur place.

Au 2ème Bataillon, par contre, les choses vont beaucoup mieux que la veille. La manœuvre prévue peut s'amorcer, quoiqu'elle se développe face à une résistance acharnée de l'adversaire. La 8ème compagnie est toujours fixée de front et ne peut progresser, mais elle fixe également les éléments ennemis du Busset. La 6ème compagnie, en liaison avec le 4ème Tirailleurs Tunisiens à l'Ouest, appuyé par les chars, a nettoyé le quartier Est d'Orbey, fait des prisonniers et, faisant face à l'Est, elle occupe le Petit Busset. La 5ème compagnie, lentement, s'infiltré dans les bois Est du Busset. Ainsi, en fin de journée, tout va bien au 2ème Bataillon, malgré la sévérité de l'action. Le Busset tient toujours, mais la manœuvre d'encercllement est bien engagée, tandis que le 4ème Tirailleurs Tunisiens progresse bien dans Orbey.

Les ordres pour le lendemain 17 décembre sont simples. Le 3ème Bataillon s'organisera définitivement sur la ligne atteinte. Le 2ème Bataillon achèvera la manœuvre d'encercllement et de réduction du Busset. Quant au 1er Bataillon, toujours réservé, il est regroupé sur les pentes Est des Bois du Grand Faudé.

Le 17 décembre, donc, le 2ème Bataillon repart à 8 h 30, après une importante préparation d'artillerie sur les fermes du Busset et poursuit sa manœuvre convergente et bien coordonnée.

A 11 h, après une lutte acharnée, les derniers défenseurs du Busset se rendent et la 8ème compagnie occupe l'ensemble des fermes du hameau. Hélas, en y arrivant, le Capitaine Chabert, commandant la compagnie, officier de réserve d'Algérie, chef d'une rare valeur, admiré de tous, est tué par un obus de mortier. Les Allemands, en effet, dès qu'ils se sont rendu compte de la perte du Busset, y ont effectué des tirs violents.

Dans l'après-midi, dégagé du Busset et d'Orbey, dont le 4ème Tirailleurs Tunisiens achève le nettoyage, le 2ème Bataillon peut reprendre sa progression en nettoyant les bois et, vers 16 h, il atteint, en angle droit, du Nord au Sud la crête des bois 500 mètres Est du Busset, et d'Ouest en Est, la croupe des Champs SIMON et de Moreyfontaine cote 751, c'est-à-dire son premier objectif de l'attaque.

Devant ce succès, le 1er Bataillon réservé est immédiatement poussé dans le sillage du 2ème Bataillon, au Sud-est d'Orbey. Et la journée s'achève ainsi, tandis que le 4ème Tirailleurs Tunisiens, entièrement maître d'Orbey, pousse des éléments sur les crêtes au Sud du village.

Deux manœuvres s'imposent pour le lendemain 18 décembre. D'une part, il faut pousser dans la foulée le 2ème Bataillon sur son deuxième objectif initial, les cotes 785 (le Petit Bouleau) et 801 (Le Bouleau). D'autre part, il faut essayer d'étendre le succès vers les hauts boisés à l'Est, en débloquent le 3ème Bataillon arrêté devant le cote 821 (Le Gestion), son premier objectif, et en s'emparant de son second objectif - cote 885 (le Gras).

C'est sur ces bases que sont donnés les ordres nécessaires :

- le 2ème bataillon continuera sa progression vers le Sud,
- le 1er bataillon débouchera d'Ouest en Est pour attaquer les cotes 821 et 885 (Le Gras),
- le 3ème bataillon remettra en réserve de Régiment une de ses Compagnies (ce sera la 12ème), qui ira se mettre en position d'attente à la cote 751 - Moreyfontaine.

Le 18 décembre, l'action ainsi prévue pour les 1er et 2ème bataillons se déclenche à 9 h.

Très vite, le 1er bataillon se heurte à une résistance continue et solide. Les Allemands tiennent le flanc Ouest des massifs 821, comme ils tiennent 821 vers le Nord face au 3ème bataillon.

Par contre, le 2ème bataillon progresse assez facilement. Dès 14 h les deux compagnies de premier échelon : 6ème à l'Est et 5ème à l'Ouest, occupent leur objectif des cotes 785 et 801, d'où elles dominent désormais la route d'Orbey aux Trois-Epis.

En même temps le 4ème tirailleurs Tunisiens progresse bien au Sud d'Orbey.

En fin d'après-midi, le 1er bataillon a seulement pu franchir, face au massif 821, le ravin Est du Busset, venant de la ferme Grandpré, et occuper les bois Est de ce ravin, mais il est ensuite bloqué partout.

La journée s'achève ainsi sur un succès très net du 2ème bataillon, tandis que les 1er et 3ème bataillons ne peuvent plus rien.

Il faudra donc, le lendemain, continuer à progresser vers le Sud, dans la direction où, le 18 décembre, le 2ème bataillon a avancé assez facilement. Et c'est dans ce sens que sont donnés les ordres pour le 19 décembre :

- les 1er et 3ème bataillon resteront en position défensive,
- le 2ème bataillon s'efforcera d'atteindre vers le Sud-Est la cote 784 (La Roche de Faîte), la cote 763 (Les Grands Hagsis) et le hameau de La Chapelle ligne qui l'amènera enfin sur un balcon donnant des vues sur les fonds de Labaroche. Le 2ème bataillon est renforcé de la 12ème compagnie, réserve de régiment, et de la 1ère compagnie du 1er bataillon, restée jusque là en réserve de ce bataillon.

Les pertes du régiment commencent à être lourdes à la fin de cette quatrième journée de combat. Il y a déjà 59 tués, 235 blessés et 15 disparus.

La nuit du 18 au 19 décembre est semblable aux précédentes. Pas d'action d'infanterie. Les Allemands effectuent de violents tirs de mortiers et d'artillerie sur nos positions et sur nos communications.

La journée du 19 décembre sera très sévère pour le 2ème bataillon. Son action doit déboucher à 9 h 30, mais elle n'en a pas le temps. A 9 h, les Allemands déclenchent une violente attaque sur la cote 785, après une intense préparation au mortier.

C'est la 6ème compagnie qui reçoit cette attaque. Tous nos tirs d'arrêt sont immédiatement plaqués devant 785, mais la situation devient très vite confuse. Vers 10 h 30, les Allemands ont pris pied sur 785 et ils tiennent une partie des bois de la crête. En même temps, ils commencent à s'infiltrer au Nord de 785, vers le ravin des Fontenelles, en direction de l'Ouest.

La 12ème compagnie, qui se trouvait là en réserve, et la 5ème compagnie, sur 801, aident de leur mieux la 6ème compagnie. A midi, les Allemands sont toujours dans les bois de 785, à moitié perdus par la 6ème compagnie qui paraît avoir de très grosses pertes. On se bat farouchement au corps à corps. Notre artillerie tire sans interruption à cadence accélérée pour interdire l'accès des bois de 785, mais il faut aussi réduire les Allemands qui sont déjà dans les bois et sur lesquels l'artillerie n'a plus aucune action.

Enfin, peut à peu, la situation se rétablit. Vers 15 h, une contre-attaque à la baïonnette des 5ème et 6ème compagnies, conjuguée avec un nettoyage des arrières, dans le ravin Nord de 785, par la 12ème compagnie, nous permet de reprendre entièrement nos positions du matin. A 16 h, tout est fini. La contre-attaque allemande est réduite après une lutte acharnée.

Cette dure journée du 19 décembre s'achève ainsi sur une nette victoire défensive. Mais au 2ème bataillon, la 7ème compagnie a été décimée dès le premier jour, la 8ème compagnie a perdu son capitaine auquel elle était profondément attachée, et la 6ème compagnie, qui a reçu le choc aujourd'hui, totalement épuisée, est réduite à une cinquantaine d'hommes. Ce bataillon est désormais incapable de tout effort nouveau.

Heureusement, un nouveau bataillon de la 3e D.I.A., le 2ème bataillon du 7ème tirailleurs, vient d'arriver dans le secteur. Le Général Guillaume décide de lui faire relever notre 3ème bataillon face à 821 dès la nuit du 19 au 20 décembre.

Ainsi, le lendemain 20 décembre, ce 3ème bataillon, qui n'a pas beaucoup souffert depuis le 15 décembre, va pouvoir dépasser le 2ème bataillon et reprendre à son compte l'attaque sur 784, 763 et La Chapelle que ce dernier devait mener le 19 décembre.

Quant au 1er bataillon, il restera en position défensive, face à 821 et 885, comme le 19 décembre.

Enfin le P.C. du Régiment s'installera dès le début de la matinée à la Ferme du Petit Busset, au Sud-Est d'Orbey.

Les cotes :

785 - Le Petit Bouleau

801 - Le Bouleau

821 - Le Gestion

885 - Le Cras

751 - Moreyfontaine

784 - La Roche de Faîte

763 - Les Grands Hags (Le Centre)

# PELTON MORLET

## JOURNAL DE MARCHE DU 1ER REGIMENT DE CUIRASSIERS

### 1ER ESCADRON

22 décembre 1994.

L'escadron est alerté à 14 h 30. Départ immédiat pour La Chapelle. Arrivée vers 16 h 30 à Faîte. Le peloton Pigeaud va relever le peloton de Médioms qui tient la sortie Ouest de La Place avec une compagnie de tirailleurs. Il est lui-même relevé le 23 à 6 h par un peloton de Médioms du 4ème escadron. Des tirs d'armes automatiques et auto-moteur empêchent la progression de s'effectuer. L'attaque du Cras par l'infanterie appuyée par les chars n'aboutira qu'à faire 4 prisonniers. Installation de nuit à La Chapelle.

24 décembre :

L'escadron reçoit l'ordre de se porter sur La Place avec un peloton de Médioms, une section d'infanterie et une escouade du génie. Arrivé à La Place à 8 h, l'aspirant Morlet aperçoit un auto-moteur ennemi à l'Etang. Un T.D. se poste et tire. L'auto-moteur reste à son emplacement toute la journée sans être utilisé par l'ennemi. Une contre-préparation ennemie empêche le débouché et les chars embossés arrêtent le mouvement offensif des Allemands.

Vers 14 h des avions américains P 47 mitraillent les chars pendant une dizaine de minutes qui paraissent interminables. Cette méprise était très certainement due au fait que plusieurs blindés allemands détruits les 22 et 23 décembre étaient nettement inclus dans le dispositif ; les épaves laissaient encore apparaître leur croix gammée. Au cours de cette regrettable affaire, le cuirassier Guidat, pilote du char du S/lieutenant Morlet, le Cambronne, a été tué. Le char Clovis a été sérieusement endommagé. Avant de se retirer de La Place, les Allemands avaient truffé le terrain de mines antipersonnel et les premières victimes en cet après-midi du 24 décembre ont été des bovins en liberté qui traversaient la position. Les mines en explosant leur déchiquetaient ou leur arrachaient un pied. Plusieurs de ces mines ont été détruites par les chars qui effectuaient des changements de positions de tir, sans dommage heureusement.

### SAHRAOUI (LA CHAPELLE)

#### SAHRAOUI S/LIEUTENANT DU 1er R.T.A.

A cette époque, je commandais la 1ère section avec laquelle j'ai été engagé à partir d'Orbey avec mission de nous emparer de Labaroche.

Arrivés sous le bois, nous avons été obligés de nous mettre à l'abri tant la bataille faisait rage dans tous les secteurs. C'est ainsi que le hasard a voulu que je sois à l'abri côte à côte avec un de mes anciens subordonnés, servant à cette époque à la 2ème section, commandée par mon ami l'aspirant Adjus en qualité de S/Officier adjoint et qu'on appelait Dupain.

Je l'avais eu sous mes ordres en qualité de Caporal Chef. J'avais assisté en mars 44 à son mariage à Chescheville, notre ancienne garnison. De ce mariage était née une petite fille qu'il n'eut pas la chance de connaître étant donné que nous avions quitté l'Algérie depuis quelques mois pour faire les compagnes d'Italie et de France, où les combats de la libération nous avaient mené en Alsace, et tout particulièrement dans votre région.

Après avoir échangé quelques mots, il me fit part des nouvelles qu'il venait de recevoir de son épouse et surtout la joie d'avoir reçu la photo de sa fille et de pouvoir me la montrer. Pen-



sez-donc, c'était le plus belle et tout et tout. Mais si sa joie était débordante, il n'empêche que l'on sentait qu'il était soucieux. En effet, malgré sa retenue, il ne put me cacher son cafard me disant encore qu'il pensait qu'il n'aurait pas la joie de connaître sa fille, qu'il ne reverrait plus sa famille. Il était convaincu qu'il en serait ainsi.

J'ai essayé de le convaincre du contraire et de lui remonter le moral, mais en vain, surtout qu'à la suite d'une accalmie des bombardements nous reçûmes l'ordre de reprendre notre marche en avant.

Nota : Je laisse mon récit en suspens car j'aurai besoin de le reprendre pour vous expliquer pourquoi je vous ai relaté cette appréhension de Dupain.

Dans le cadre de la mission, après avoir quitté le bois où nous devons soutenir le 2ème bataillon qui avait réussi à faire face à l'ennemi et à le stopper, ma section a été désignée pour entreprendre l'attaque de La Chapelle. Le combat fut rude, commencé au début de la journée du 20 décembre, dura toute la journée. C'est pratiquement peu de temps avant la tombée de la nuit que nous avons réussi à libérer La Chapelle. J'ai reçu l'ordre de mettre ma section en défensive, à la sortie en direction du hameau de Henzell, et à cet effet, j'ai occupé un bâtiment de la boulangerie et alimentation générale du coin. Ces magasins étant vides de toutes marchandises, les logements étant saccagés et bombardés, seule la cave était occupée par des religieuses, des civils, sans doute les propriétaires et les voisins immédiats. Le four du boulanger leur servait pour faire cuire des pommes de terre et autres aliments pour subsister, les malheureux !

Alors que toute ma section et les militaires des unités voisines s'activaient pour trouver son impact de combat avant qu'il ne fasse complètement nuit, et qu'un char se mettait en place pour interdire l'accès au village, tout le monde fut surpris par des détonations de grenades et d'armes automatiques qui fusaient de partout et par le bruit assourdissant d'un moteur poussé à fond. Il s'agissait d'une voiture de liaison allemande qui semblait vouloir fuir en essayant de forcer notre dispositif en direction de Labaroche. Elle venait certainement d'un PC allemand en dehors de l'agglomération. S'étant aperçu que ses camarades n'étaient plus là et que c'était les Français qui occupaient leur PC de La Place, le chauffeur ne perdant pas son sang froid, appuya sur l'accélérateur et fonça à tombeau ouvert malgré les gravats, blocs de maçonnerie, poutres et autres matériaux répandus sur la chaussée de La Chapelle.

Bien qu'il fut à angle droit avant d'atteindre mon point d'appui, il parvint à notre hauteur et frôlant le char dont l'équipage avait été pris de court. Il réussit à continuer son chemin à travers champs mais le tireur du char, ayant repris ses esprits, lui envoya un obus presque à bout portant qui le transperça. Le conducteur fut tué à son volant, quant à son compagnon, après avoir sauté de la voiture en marche, il réussit à fuir sur une vingtaine de mètres. Il fut tiré comme un lapin par l'un de mes tirailleurs nommé Zoubiri, posté en guetteur peu de temps auparavant sous un hangar à outils agricoles. Il fut sur le qui-vive dès qu'il entendit le char tirait son obus.

L'inspection du véhicule nous permit de comprendre pourquoi son chauffeur avait essayé de s'enfuir dans des conditions comportant de gros risques. Il transportait 2 norvégiennes contenant de la soupe, du café, du pain destinés à ses camarades qui étaient en poste à La Place, prouvant ainsi que leur commandant ignorait que les Français avaient attaqué et occupé ces positions.

Je reviens à l'enchaînement du cas du Sergent Chef Dupain dont je vous racontais son appréhension et peut-être même son désarroi moral.

C'est ainsi que le 21 au soir j'ai eu la visite de mon ami l'aspirant Adjus qui commandait la 2ème section, venu me demander l'hospitalité pour la nuit pour lui et ses hommes car la ferme qu'ils occupaient venait de brûler à la suite d'un bombardement à obus incendiaires. Après un petit casse-croûte au cours duquel nous avons rappelé quelques souvenirs communs, je lui ai

parlé de Dupain, son sous-officier adjoint, pour lui signaler qu'il avait le moral bien bas et qu'il fallait le suivre de près car pas mal d'idées noires le travaillaient.

Mais quelle ne fut pas ma surprise, et quelle surprise pleine de tristesse, lorsqu'il m'apprit que ce brave Dupain avait été tué il y avait 2 jours, c'est-à-dire le jour où j'avais attaqué avec ma section. Adjus, Dupain et la 2ème section qui suivaient environ à une centaine de mètres, en soutien de mon attaque, comme mes hommes et moi, ont subi les mêmes bombardements de mortiers allemands mais au cours de l'un d'eux, plus violent et plus dense, le pauvre Dupain entendant le sifflement d'un obus s'est précipitamment couché à terre et s'est allongé à l'instant même ou l'obus touchait le sol.

D'après ce que m'a raconté Adjus, qui n'était pas très loin, il ne restait plus grand chose de notre pauvre Dupain, qui avait pressenti sa fin il y avait à peine trois jours, quelle prémonition !

Le caporal chef BAYARD nous avait préparé une marmite pleine de poulets rôtis qu'il avait abattus alors qu'ils erraient dans les champs.

Malgré les bombardements, Bayard n'avait pas perdu le moral et a eu ainsi le mérite de nous offrir un festin. Compte tenu des circonstances et surtout du régime auquel nous étions soumis, nous ne nous sommes pas fait prier pour attaquer ces bons poulets à pleines dents et à mains nues, d'autant plus qu'ils étaient encore chauds. Nous avions convié à ce festin un camarade d'une unité voisine, venue en liaison avec le PC de son bataillon qui faisait face à la pièce que j'occupais et qui était séparée par un couloir ordinaire. Nous nous sommes si bien régalez que certains n'en pouvaient plus alors que notre ami invité, S/Lieutenant Merckel, continuait à "bouffer" sans aucune faim. Je me suis permis de lui en faire la remarque en lui disant : "eh Lucien ralentis ton ardeur veux-tu ? Tu vois bien que personne ne vient te disputer ce bon poulet que tu as l'air de tant apprécier, alors arrête de manger et mettons le reste de côté. Il nous servira demain pour le casse-croûte". "Oh non, mais non" répondit-il, je préfère le manger maintenant car qui peut me garantir que je pourrai le faire demain ! Autant en profiter ce soir même". Le repas étant terminé on se sépara pour la nuit et Merckel se dirigea vers le PC de son bataillon où il était hébergé. Mais à peine nous avait-il quitté que nous fûmes assaillis, comme toutes les nuits, par un violent bombardement de harcèlement. Alors que nous essayions de trouver un coin de mur ou une encoignure pour nous protéger des éclats, un homme, qui avait la figure en sang m'appelait en me disant "Sahraoui, Sahraoui ! je suis blessé, viens vite, vite". N'ayant pu le reconnaître, je lui ai demandé qui il était. "C'est moi Merckel, je viens de vous quitter à l'instant et c'est en rentrant au PC, en face, que j'ai reçu un gros éclat sur la tête. Je ne vois plus rien" !

Stupéfait de ce qui lui arrivait, je me suis repris aussitôt et avec des camarades nous nous sommes occupés de lui en attendant que les brancardiers viennent le chercher pour l'évacuer. Il me dit : "vois-tu Sahraoui j'ai eu raison de finir le poulet ce soir ! Si je t'avais écouté, vous auriez été seul à le manger demain matin, aussi, je ne regrette pas de ne t'avoir pas écouté".

A peine avons-nous fini notre conversation que le Half-track ambulance est venu le chercher pour l'évacuer vers l'arrière car la blessure était grave.

On s'est embrassé en nous promettant de nous rappeler ce fameux repas de poulets, bien sûr après la guerre, si Dieu voulait bien nous conserver la vie.

Là aussi on peut dire que son intuition a été positive mais n'a pas eu cette fois de suite dramatique et c'est tant mieux pour lui.

# **LA COMMEMORATION**

**4 FEVRIER 1995**

# ALLOCUTION PRONONCEE PAR LE MAIRE

## LE JOUR DE LA COMMEMORATION DU CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE

Mesdames, Messieurs,

Nous commémorons aujourd'hui le Cinquantième Anniversaire du jour historique du 4 février 1945 qui fut pour les habitants de Labaroche le début des espérances de la liberté retrouvée. Ce fut aussi pour les rares habitants restés terrés dans les caves et abris, la fin d'un cauchemar, quand ils purent apprécier le calme relatif, scruter l'horizon, se rendre compte du désastre, des destructions et de la désolation, après 58 jours de bombardements ininterrompus, de fusillades, de combats acharnés de jour comme de nuit.

La population évacuée put regagner Labaroche au fur et à mesure des possibilités de logements, car les destructions étaient telles que les rares maisons non incendiées devaient être réparées avec des matériaux de fortune pour loger plusieurs familles en attendant des constructions provisoires.

L'entraide, la solidarité, le dévouement de tous furent exemplaires.

Les déplacements à travers la commune furent très difficiles et dangereux, car partout subsistaient des champs de mines.

Les jours qui suivirent la libération se déroulèrent dans la générosité et la confiance retrouvées. Si les plaies matérielles pouvaient se cicatriser avec la bonne volonté de chacun, d'autres étaient plus profondes, celles des êtres, des familles atteintes dans leur cœur et dans leur chair, et qui malgré la paix retrouvée, n'avaient pas terminé leur calvaire, leur souffrance, leur angoisse.

En effet,

- les jeunes évadés en zone non occupée, engagés dans la première armée française continuaient leur combat jusqu'à la victoire du 8 mai 1945
- les incorporés de force n'ayant pas eu la chance de pouvoir s'évader de la Wehrmacht, étaient encore pour la plupart sur le front russe.
- les prisonniers, déportés, déplacés restaient dans la tourmente des camps en Allemagne ou ailleurs et ceci jusqu'au 8 mai 1945 et pour beaucoup même au-delà de cette date.

Au cours de cette guerre 1939/45, des événements douloureux ont marqué à jamais des familles:

- la drôle de guerre du 3 septembre 1939 au 10 mai 1940 fut pour Labaroche la période de mobilisation, d'inquiétude et d'interrogations
- du 10 mai à fin juin 1940, les événements se précipitèrent par l'invasion de la France et pour l'Alsace, le début de l'installation de l'administration allemande. La propagande anti-française sévissait, les écoles fonctionnaient avec des enseignants venus d'Allemagne, les trois quarts de la population ont du changer leurs noms français en noms allemands. Même les statues de Saints d'origine française furent bannies des églises. La langue française et même le patois welsch étaient interdits en public.

## Décembre 1940

Un tournant douloureux commença pour des familles au nom du grand nettoyage qui fut opéré en Alsace.

- 19 personnes de Labaroche furent expulsées et leur mobilier vendu après leur départ
- d'autres furent enfermés à la prison de Colmar ou à Schirmeck, soupçonnés d'avoir fait passer des prisonniers ou des réfractaires à la Wehrmacht, en zone libre.
- un jeune homme fut enfermé à Schirmeck pour avoir soi-disant tenu des propos injurieux envers le régime. Il fut par la suite incorporé de force, déserta l'armée allemande sur le Front d'Italie, s'engagea dans la Première Armée Française et revint en Alsace en libérateur.
- en 1941 et 1942, beaucoup de jeunes de Labaroche en âge de conscription rejoignirent la zone française non occupée pour échapper au travail obligatoire décrété le 8 mai 1941, par la Gauleitung.

Ces jeunes, recherchés par la Gestapo durent vivre dans la clandestinité, les uns dans les maquis de l'intérieur, d'autres dans des fermes isolées et bien entendu beaucoup se sont engagés dans la première Armée Française. Durant toute cette période, très peu ont pu communiquer avec leur famille.

Face à ces évasions et sitôt après la signature du décret du 22 août 1942 instaurant l'incorporation de force, l'occupant fit pression sur les familles ayant un fils en âge d'être enrôlé dans l'armée, pour que celui-ci rejoigne le lieu d'incorporation sous peine de représailles exercées sur les familles - ceci eut bien lieu - tel ce père de famille dont deux fils avaient rejoint la zone non occupée, qui dû vivre caché pendant plus de deux ans, étant recherché par la gestapo. Tel ce couple qui fut déporté en Silésie parce que leur neveu, qu'ils avaient élevé était réfractaire à la Wehrmacht.

Entre 1941 et 1943, cinq personnes furent arrêtées par la Gestapo et internées.

L'occupant fit appel aux volontaires pour l'Arbeitsdienst, mais il ne s'en trouva aucun, dans la commune.

Comme il n'y avait pas de volontaires, l'occupant rendit "le service du travail obligatoire" et "le service militaire obligatoire".

Ainsi une dizaine de jeunes filles de Labaroche des masses d'âge 1923 à 1927 furent incorporés pour faire 6 mois de service dans des formations spéciales en Allemagne.

Tous les jeunes gens des classes 1922 à 1928 voir 1929 et 1930 furent également incorporés dans des formations dites d'Arbeitsdienst.

Par décret du 22 août 1942, les classes d'âge 1928 à 1906 furent soumis à un conseil de révision. Tous ceux jugés aptes au service furent incorporés au cours des années 1942 à 1944.

Certains ne rejoignirent pas leur formation et s'évadèrent en zone française non occupée, se cachèrent dans la montagne ou dans des fermes isolées.

Mais d'autres ne purent s'y soustraire car les représailles annoncées frappant les familles étaient tellement dissuasives que le choix ne pouvait supporter le doute.

C'est ainsi que :

- plus de 85 jeunes de Labaroche furent incorporés dans l'armée allemande et presque tous allèrent sur le front russe

- 20 jeunes sont morts lors des combats dont un dans le sinistre camp de Tambov, au 2ème trimestre 1945 et, un autre dans un camp d'internement en Sibérie en septembre 1945.

Parmi ces incorporés de force, plusieurs à la faveur d'une permission ou dans d'autres circonstances ont déserté l'armée allemande, en se cachant dans des fermes isolées ou dans la mon-

tagne, vivant en reclus, se déplaçant la nuit pour se ravitailler. La Gestapo était chargée des enquêtes et des recherches.

- Enfin ce jeune, dans sa dix-huitième année, incorporé de force dans la Wehrmacht, se trouvant dans une unité combattante en France, déserta et rejoignit le maquis dans le Sud-Ouest. Or, lors d'un accrochage, il fut, avec plusieurs camarades, capturé par des éléments de l'unité à laquelle il avait appartenu, reconnu il fut condamné à mort. Cependant l'armée allemande avait un besoin urgent d'hommes valides pour renforcer les unités combattantes sur le front de l'Est, il échappa à l'exécution et fut envoyé dans l'enfer russe. C'est quelques temps après la capitulation du 8 mai 1945, qu'il revint à Labaroche à la surprise de ses parents qui avaient entre temps reçu l'avis de son décès.

Fin 1944, Labaroche rentra dans la tourmente ; ce fut le 6 décembre 1944 que le premier obus tomba sur le territoire de la commune, dans le secteur des Chalprés et les bombardements continuèrent pendant 58 jours avec plus ou moins d'intensité. La moyenne des obus tombés à Labaroche et provenant des deux camps fut estimée à 50 000 ce qui représente :

900 explosions par jour et 37 impacts à l'hectare.

A ceci, il faut rajouter les milliers de mines antichar - antipersonnel et autres objets piégés et dangereux.

C'est vers la mi-décembre, le 16 ou 17 que se concrétisa l'attaque vers Labaroche, sévèrement défendu par des troupes d'élites allemandes, des jeunes très combattifs formés dans les S.S.

C'est dans la journée du 16 décembre 1944 que le 1er régiment de mitrailleuse algérien attaque au Busset. Le deuxième groupement de tabors marocains se trouvait sur le flanc Nord-Est dans le secteur de Bâche le Loup, le Breu.

Dans la journée du 17 décembre 1944, le Busset était libéré et vers 16 heures, deux bataillons du 1er Régiment de tirailleurs algériens atteignirent les Fontenelles et Moreyfontaine appuyés par un peloton de chars du 1er Cuir.

Dans la journée du 18 décembre 1944, les tirailleurs poursuivent leur progression vers Labaroche pour atteindre le Bouleau, le 2ème Groupement des Tabors nettoie le bois communal de Kaysersberg. Tandis qu'un bataillon de tirailleurs resta bloqué au Nord ouest de la Chapelle.

Dans la journée du 19 décembre 1944, les Français limitèrent leurs ambitions au massif du Cras, mission qui fut confiée au 2ème groupement de Tabors par le versant nord ouest, mais ne réussit pas à atteindre l'objectif.

Dans la journée du 20 décembre 1944, contre offensive allemande au Bouleau avec des incursions emmenées jusqu'aux Fontenelles. De durs combats eurent lieu pour reprendre les positions perdues.

Dans la journée du 21 décembre 1944, action sur la chapelle et recherche d'une liaison avec le 2e GTM dont la mission était de pousser vers le Vorhof. La Chapelle est libérée par les Tirailleurs appuyés par le 2ème escadron du 1er Cuir. Une compagnie montait à l'assaut de la Place.

Dans la journée du 22 décembre 1944, la Place est attaquée par les tirailleurs appuyés par les Cuirassiers du 2ème escadron.

Le 2ème groupement des tabors s'est emparé du Col de Herrenwasen.

Dans la journée du 23 décembre 1944, la Place est nettoyée, les fermes du Cras sont atteintes, le Gestion est conquis.

Dans la journée du 24 décembre 1944, contre-attaques allemandes, bavure à la Place où 12 avions américains mitraillent par erreur les emplacements occupés par le 1er Cuir. Cette méprise était très certainement due au fait que plusieurs chars allemands détruits les 22 et 23 décembre étaient inclus dans le dispositif et laissaient apparaître leurs croix gammées.

Ce fut aussi une mauvaise journée pour le 2ème GTM ; l'attaque du Cras fut tentée par le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, conduite par les tirailleurs et le 1er Tabor sans succès.

Dans la journée de Noël, attaques et contre-attaques sans que les positions changent notablement - des fermes à Henzell conquises, reprises par l'ennemi et reconquises par les Français.

Dans la journée du 26 décembre 1944, le 4ème Régiment de tirailleurs tunisiens renforce ses positions dans le secteur du Holnet, Gros Gazon. Dans les autres secteurs, les combattants renforcèrent leurs positions.

Dans la journée du 27 décembre 1944 attaques et contre attaques du Cras et en fin de journée la situation était confuse. Les tirailleurs tenaient les fermes du Cras ainsi que la côte 885 (sommet). Le 17ème Tabor le Gestion, ; le 2è GTM le Vorhofkopf d'Ammerschwihl. Le 28 décembre 1944, la 3ème division d'infanterie algérienne doit adopter une attitude défensive et organiser ses positions atteintes le 27 au soir.

C'est-à-dire : sommet du Cras - Vorhofkopf d'Ammerschwihl - Vorhofkopf de Kaysersberg - Chapelle - Place

#### **Le 29 décembre 1944**

Contre attaques allemandes repoussées au Cras, renforcement du RTA par les 6ème et 7ème Compagnies du Régiment de Marche de la Légion étrangère ainsi que d'éléments du 1er régiment étranger de Cavalerie.

#### **Le 30 décembre 1944**

Les parachutistes relevèrent les tirailleurs au Cras et la Légion étrangère à la maison forestière.

Les tirailleurs ont regagné les Allagouttes.

Le 7ème régiment d'infanterie américain de la 3ème division occupa progressivement les positions du groupement Schlessler. Les goums du 2ème GTM sont descendus vers Fréland.

Les pertes étaient lourdes entre le 20 et le 31 décembre 1944.

Le 59ème goum avait perdu la moitié de ses effectifs (tués, disparus, blessés, pieds gelés)

Les légionnaires avaient perdu 143 hommes (tués, blessés et disparus).

#### **Du 15 décembre 1944 à fin décembre 1944.**

Les tirailleurs avaient perdu 1004 hommes (tués, blessés, pieds gelés, disparus).

Le mois de janvier 1945 fut le théâtre d'attaques et de contre-attaques localisées - la guerre des positions "de coup de main" et de bombardements constants.

Dans la première quinzaine du mois de janvier, une grande partie de la population fut contrainte de quitter Labaroche, les destructions et la poursuite des bombardements rendaient la vie intenable. Il s'agissait notamment des habitants des secteurs occupés par les Allemands.

Cette évacuation fut le théâtre d'un événement tragique car des réfractaires cachés dans des maisons ne purent suivre le repli coté allemand, ils auraient été découverts. Ces jeunes ont tenté de passer la ligne de front et malheureusement, ont traversé un champ de mines où il y eut un mort. La détonation ayant alerté les postes allemands, certains jeunes furent capturés et envoyés

dans des prisons allemandes. Parmi ceux ayant réussi à traverser les lignes, bon nombre de ces jeunes se sont aussitôt engagés dans la première Armée Française.

La rigueur de l'hiver 1944/45, le froid intense et la neige abondante, ajoutés aux combats acharnés face à un ennemi farouchement et solidement retranché sur ses positions, rendaient la progression des Français très difficile.

Ces événements tragiques ont touché plusieurs familles de Labaroche, des civils sont morts, tués par des explosions d'obus ou autres engins, des explosions de maisons, ou marchant sur des mines etc.

Malheureusement, ces victimes n'ont pu avoir une sépulture décente, les unes sont restées sous la neige, d'autres ont été enterrées sur place ou dans le jardin dans un linceul ou un cercueil de fortune.

Il fallut attendre la libération et quelques temps après, pour pouvoir exhumer ou dégager les corps et leur donner la sépulture digne d'eux.

Ces épreuves passées, le bilan fut lourd pour Labaroche.

Pour la population :

29 civils tués lors des combats ou par l'explosion de mines

20 incorporés de force morts au front ou dans des camps

6 jeunes morts en combattant ou suite au combat dans l'armée française

ce qui représentait plus que 5 % de la population de Labaroche en 1945.

Les blessés furent nombreux, des combattants dans l'Armée française, des incorporés de Force, rentrés à Labaroche avec leurs blessures, leur corps meurtris par des éclats ou mitraille ou amputés d'un membre.

Les civils blessés par éclats, victimes des mines ou autres engins piégés, furent nombreux.

Pour la commune :

Le 4 février 1945, le village de Labaroche est méconnaissable, avec ses maisons incendiées en grand nombre, d'autres fortement endommagées, ou en ruines, certaines encore piégées par les Allemands, chemins et routes minés, réseau de barbelés - un spectacle de désolation.

Officiellement, la Commune de Labaroche a été classée à un taux de destruction de 89 % et s'est vue attribuer la Croix de guerre des villages sinistrés - guerre 1939/1945.

A noter que la commune était déjà titulaire de la Croix de guerre 1914/1918 avec palme.

Des récits et témoignages sur des faits précis et localisés complètent le présent exposé pour lequel vous serez indulgents quant aux imprécisions ou oublis qui se rapportent à cette période mouvementée de cinquante-huit jours de combats.

Labaroche s'est relevé de ses ruines et a retrouvé son aspect paisible, mais au prix de quelles souffrances, de quel vécu douloureux pour toute une génération sacrifiée, marquée à vie. Combien de familles déchirées par la perte d'un des leurs. Combien de blessures morales. Souhaitons que cette commémoration nous permette d'élever à nouveau un cri d'indignation et de protestation contre tous les conflits armés qui déchirent les peuples à travers le monde. Emettons le vœu que dans le cru des jeunes générations germent les semences de liberté, de paix et de fraternité.

Gérard KLINKLIN



## LA PREPARATION DE LA COMMEMORATION

Dès le mois de septembre 1994, à l'initiative de la Municipalité, il est fait appel à des volontaires pour la préparation de la commémoration du 50ème Anniversaire de la Libération de Labaroche. Plusieurs réunions sont nécessaires pour déterminer ce qui va être fait et le travail de chacun.

Les bénévoles sont nombreux et tous se mettent au travail avec enthousiasme : exposition photos, recherche de documents, rédaction des témoignages, tournage des documents audiovisuels.

La dernière semaine a été consacrée au montage de l'exposition.

Nous tenons spécialement à remercier tous ceux et celles qui ont pris part à ce travail, qui ont fourni les documents et matériels, qui ont pris part d'une manière ou d'une autre au bon déroulement de cette manifestation :

- M. BARADEL Dominique,
- Mme BAUMANN Gabrielle,
- M. BARTZENHOFFER Gérard,
- M. BETTER Antoine,
- M. BURGET Christophe,
- M. CLAUDEPIERRE J. Michel,
- M. DECHRISTE Paul,
- M. DEMANGEAT J. Pierre,
- M. EITEL Marcel,
- M. FINANCE Michel,
- M. GERMAIN Claude,
- M. KLINKLIN François,
- M. KLINKLIN Gérard,
- M. LABARRE J. Marc,
- M. LOCICERO Rica,
- M. LOTTIN J. Michel,
- M. LOPEZ Damien,
- M. PRUD'HOMME Claude,
- M. MAIRE Marcel,
- M. MAIRE Raymond,
- M. MARCHAND André,
- M. MARCHAND Ernest,
- M. MILLION Gilles,
- M. MILLION J. François,
- Mlle PARMENTIER Clotilde,
- M. PARMENTIER Denis,
- Mme PIERRE Colette,
- M. PIERRE Fernand,
- Mme PIERRE Gabrielle,
- M. PRUD'HOMME Claude,
- M. RIETTE Henri,
- M. SCHMITT Fernand,
- Mme SCHMITT Françoise,
- M. STEVENEL Michel,
- Mme THOMANN Maria,
- M. VOINSON Etienne,
- M. le Curé Roger MASSON et l'abbé PETITDEMANGE,
- les pères FRANTZ et SCHAEFFER,
- la délégation de militaires du 152ème Régiment d'Infanterie de Colmar.

Tous ceux et celles qui ont accepté de témoigner, et nous remercions tout particulièrement M. BARRIELE qui, avec le 3ème D.I.A., a participé aux combats de Labaroche et nous a apporté son précieux témoignage.

## CEREMONIE ET EXPOSITION

SAMEDI 4 FEVRIER 1995

Les cérémonies commémoratives, sous la présidence de M. Gérard KLINKLIN, Maire, débutent à 10 h par une messe en l'église St-Joseph de Haute-Baroche. Elle est concélébrée par M. le Curé MASSON, les abbés PETITDEMANGE et les pères Frantz et Schaeffer, l'assistance est particulièrement nombreuse. Y assistent également M. Jean SCHUSTER, Conseiller Général, des Maires, Adjointes et Conseiller Municipaux des Communes voisines. Le Sénateur HAE-NEL nous a rejoint en cours de cérémonie.

La chorale Ste-Cécile, sous la direction de Mme François SCHMITT et la Sté de Musique de Labaroche sous la direction de M. Fernand PIERRE interprètent chants et morceaux de musique.

L'ouverture a lieu par un morceau de musique interprété à l'orgue et à la trompette par MM. Dominique BARADEL et J. Baptiste PREISS.

A l'issue de la cérémonie:

les anciens combattants avec leur président M. J. Pierre DEMANGEAT,  
- le corps des sapeurs-pompiers sous le commandement de l'Adjudant KLINKLIN François,  
- les membres du groupe folklorique en costumes alsaciens avec leur responsable Mme Colette PIERRE,  
- la délégation du 152e Régiment d'Infanterie,  
- la chorale et la musique,  
se regroupent devant le Monuments aux Morts.

M. le Maire prend la parole. Le froid est très vif. Après avoir retracé le calvaire des gens de Labaroche il procède au dépôt d'une gerbe.

Christophe PAYMAL interprète la sonnerie "Aux Morts".

La Marseillaise est chantée et reprise par la Sté de Musique.

Les enfants des écoles, sous la direction de M. Claude GERMAIN, instituteur, interprètent le "chant des Partisans" et quelques poèmes. L'assistance est très émue.

Pendant que la musique joue les enfants procèdent à un lâché de ballons.

Précédé par une jeep conduite par M. J. Luc KLINKLIN et Thierry MINOUX en costume militaire d'époque, M. le Maire se rend au Foyer Club afin de procéder à l'inauguration de l'exposition.

Après cette inauguration, un vin d'honneur est servi à la salle des Fêtes par les membres du Club Sportif qui, le soir même, organisent le bal de la Libération.

L'exposition est composée de photos, de divers documents d'époque, des témoignages des gens de Labaroche et des libérateurs. Elle comporte aussi une exposition d'engins de guerre montée par M. EITEL Marcel, spécialiste dans ce domaine. Les documents audiovisuels sont également projetés.

Cette exposition qui sera ouverte tous les jours jusqu'au dimanche soir, 12 février, connaîtra un grand succès. Les visiteurs seront souvent émus, les commentaires bien souvent passionnés. Nombreuses seront les personnes qui reviendront à plusieurs reprises. Les jeunes viendront aussi en grand nombre, intéressés, découvrant et prenant conscience du passé, malgré tout si proche de leur famille.











## Une anecdote, des souvenirs, une réconciliation, un symbole



Le dimanche 5 février, un Allemand, en vacances à Labaroche, se présente à l'exposition. Il était soldat dans l'armée allemande. Il était dans la maison CRUSOT à Basse-Baroche et s'occupait des liaisons téléphoniques.

Le 3 janvier, lors de l'incendie de l'Eglise St Joseph il sortira une statue et se brûlera les mains.

Il installe des lignes téléphoniques mais elles sont tout le temps sabotées. Il répare. A peine réparées elles sont coupées.

Le saboteur, nous le connaissons, il s'agit de M. J. Pierre DEMANGEAT. Ils sont mis en présence l'un de l'autre.

C'est dans la bonne humeur, en buvant un verre qu'ils évoqueront leurs souvenirs d'il y a 50 ans.